UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00741776 9

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/marivaux00desc

MARIVAUX

VOLUMES DE LA COLLECTION

Balzac, par Émile Faguet.

Beaumarchais, par André Hallays.

Bernardin de Saint-Pierre, par Arvède Barine.

Boileau, par G. Lanson.

Bossuet, par Alfred Rébelliau.

Chateaubriand, par de Lescure.

Chénier (André), par Em. Faguet.

Corneille, par Gustave Lanson.

Cousin (Victor), par Jules Simon.

D'Alembert, par Joseph Bertrand

Descartes, par Alfred Fouillée.

Dumas (Alexandre) père, par Hippolyte Parigot.

Fénelon, par Paul Janet.

Flaubert, par Émile Faguet.

Fontenelle, par Laborde-Milaà.

Froissart, par Mary Darmesteter.

Gautier (Théophile), par Maxime du Camp.

Hugo (Victor), par Léopold Mabilleau.

La Bruyère, par Paul Morillot.

Lacordaire, par le comte d'Haussonville.

La Fayette (Madame de), par le comte d Haussonville.

La Fontaine, par Georges Lafenestre.

Lamartine, par R. Doumic.

La Rochefoucauld, par J. Bourdeau.

Maistre (Joseph de), par Georges Cogordan.

Malherbe, par le duc de Broglie.

Marivaux, par Gaston Deschamps.

Mérimée, par Augustin Filon.

Mirabeau, par Edmond Rousse.

Molière, par G. Lafenestre.

Montaigne, par Paul Stapfer.

Montesquieu, par Albert Sorel.

Musset (A. de), par Arvède Barine.

Pascal, par Émile Boutroux.

Rabelais, par René Millet.

Racine, par Gustave Larroumet.

Ronsard, par J.-J. Jusserand.

Rousseau (J.-J.), par Arthur Chuquet.

Royer-Collard, par E. Spuller.

Rutebeuf, par Clédat.

Sainte-Beuve, par G. Michaut.

Saint-Simon, par Gaston Boissier.

Sévigné (Madame de), par Gaston Boissier.

Staël (Madame de), par Albert Sorel.

Stendhal, par Édouard Rod.

Thiers, par P. de Rémusat.

Vigny (Alfred de), par Maurice Paléologue.

Villon (François), par G. Paris.

Voltaire, par G. Lanson.

Chaque volume in-16, broché. . . . . 6 fr.

4354. — Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 11-24.

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

MARIVAUX

PAR

GASTON DESCHAMPS

QUATRIÈME ÉDITION

LIBRAIRIE HACHETTE
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

Droits de traduction et de reproduction réservés.

PQ
2003
I5D4
19--

MARIVAUX

Lorsqu'on pense au siècle passé, on évoque l'image des marquises poudrées et des bergères en chapeau fleuri; on entrevoit un monde pimpant et fringant, passionné pour les divertissements de l'esprit et du cœur, amoureux du luxe et des fêtes, peu enclin aux rêveries et aux méditations austères, une foule bariolée de gentils seigneurs et de dames coquettes, qui considèrent la vie comme une parade exquise, la mort comme un fâcheux événement auquel il ne faut point penser, la nature comme un décor fait à souhait pour encadrer une agréable comédie.

Deux hommes, deux artistes, d'ailleurs fort différents, ont contribué, plus que personne, à nous donner cette idée de ce siècle. C'est Watteau et c'est Marivaux.

Ils s'illustrent l'un par l'autre, bien que le premier nous ait laissé surtout un merveilleux recueil de contes de fées, et que le second se soit vanté, non sans raison, d'avoir simplement copié ce qu'il avait vu et entendu. On rêverait une édition de la

Double Inconstance ou du *Triomphe de l'Amour*, enjolivée de couleurs légères par le peintre de l'*Ile enchantée* et de l'*Embarquement pour Cythère*. Tous deux, bien que leurs talents fussent séparés par de notables traits, aimaient à peu près les mêmes choses : les fins visages que l'esprit fait sourire du bout des lèvres, et que la fantaisie amoureuse fait pleurer du bout des cils; les mains menues qui jouent avec l'éventail et qui savent, à certaines heures, narguer les malices de la destinée par la grâce conquérante d'un geste impertinent.... Ils ont aimé les tendresses gaies, les passions spirituelles et bien disantes, les jolies têtes qu'enveloppe un nuage de poudre, les souliers pomponnés, les manières polies, le langage subtil et volontiers précieux. Sans doute, leurs âmes étaient charmantes. Un rien suffisait pour leur donner le goût de la vie. Soixante-dix ans avant les guillotinades révolutionnaires, ils ont voulu voir le monde en rose, en bleu, en vert céladon. Ils l'ont peint tel qu'ils le voyaient. Ils ont vécu dans une fête galante et sentimentale qui, pour les citoyens de notre démocratie, semble dater d'avant le déluge. Les personnes sérieuses qui auraient quelque tendance à fuir leur prétendue frivolité doivent tout de même les consulter comme des témoins. Malgré leurs prédilections pour les scènes illusoires de la Comédie-Italienne, Watteau et Marivaux ressuscitent, avec une clarté singulière, un monde réel, une race, maintenant disparue, dont les grâces un peu minaudières ont donné au monde un incomparable divertissement.

On ne peut imaginer une compagnie de meilleur

ton, d'élégance plus parée et de plus gentils propos : Lucidor avec Félicie, Silvia demandant aux fées ce qu'est devenu le fantasque Médor, Colombine en panier et Arlequin bel esprit, Lelio badinant avec Flaminia, Lisette cherchant à démasquer le *Prince travesti*. Et, quand on nous ramène dans un monde moins imaginaire, c'est pour nous montrer des marquis petits-maîtres, des chevaliers en habit zinzolin, des valets en habit de soie rayée, et la plus adorable assemblée de comtesses, de soubrettes, de princesses, toutes également reines par la délicatesse du cœur, la finesse de l'esprit et l'ingénieuse perfection du langage. Elles ont de la beauté, mais une beauté piquante, plus de physionomie que de régularité, peu de majesté et beaucoup de charme. On peut voir, dans les dessins de Saint-Aubin, dans les tableaux de Pater et de Lancret, dans les pastels de Latour, leurs figures éveillées et vives, leurs yeux brillants, leurs petits nez relevés du bout, leur teint blanc, qu'avive le point noir d'une mouche adroitement placée, leurs cheveux ébouriffés et poudrés. Elles ont, ainsi qu'on disait en ce temps-là, « tout ce qui fait chérir une femme comme un bijou ». Elles trouvent naturellement des attitudes bien composées. Elles sont inimitables par l'art de tout enjoliver et de mettre des sentiments et des pensées dans un geste de la main, dans un signe de tête ou dans l'ironie d'une révérence.

Tout, chez elles, a de l'esprit, de la malice et de l'agrément. Leur amour de la conversation ne les empêche point de savoir parler sans rien dire. Souvent le pli presque imperceptible d'un joli front

courroucé, l'involontaire battement des paupières, une rougeur étourdie, une espièglerie insolente, une nonchalance rêveuse, un accès de gaieté qui éclate dans le rire des lèvres rouges et des dents blanches, l'imprudence d'un regard, l'artifice d'une parure, la froideur d'un silence révèlent le dépit, l'estime, la passion, la coquetterie, la jalousie, le désir, la résistance, mieux que ne sauraient le faire les plus verbeux discours. C'est seulement chez Marivaux que l'on voit des aventures d'amour se nouer dans un dialogue muet. Voici, par exemple, comment une jeune fille raconte l'événement qui lia pour toujours sa destinée à celle d'un héros entrevu : « Son embarras me frappa, le mien l'intimida, parce qu'il le comprit; une intelligence mutuelle nous donna la clef de nos cœurs; nous nous dîmes que nous nous aimions avant d'avoir parlé, et nous en fûmes tous deux si étonnés, que nous nous hâtâmes de nous quitter, pour nous remettre.... »

« Eh! madame, dit Lelio à la comtesse, dans le deuxième acte de la *Fausse Suivante*, faites grâce à mon amour. »

Et la comtesse répond :

« Supportez donc mon ignorance; je ne savais pas la différence qu'il y avait entre *connaître* et *sentir*. » A quoi Lelio répond : « *Sentir*, madame, c'est le *style du cœur*. »

Voilà le *style* préféré des héroïnes de Marivaux. Regardons-les. Elles se promènent dans des jardins avec des soupirants qui cueillent des fleurs ou avec des galants qui sautillent, rient et folâtrent. Ou bien elles sont assises en quelque salon orné de tru-

meaux et de consoles. Elles aiment assez qu'on les regarde; car « il n'y a point de jolie femme qui n'ait *un peu trop* l'envie de plaire; de là naissent ces petites minauderies plus ou moins adroites par lesquelles elle vous dit : Regardez-moi ». Elles s'amusent à des jeux qui ne sont pas toujours innocents, et dont le récit qu'on va lire donne quelque idée :

« ... Ah! la belle main! s'écria-t-il; souffrez que je l'admire. — Il n'est pas nécessaire. — De grâce. — Je ne veux point.... » Ce nonobstant, la main est prise, admirée, caressée: cela va tout de suite.... Arrêtez-vous.... Point de nouvelles. Un coup d'éventail par là-dessus; coup galant, qui signifie : ne lâchez point. L'éventail est saisi; nouvelles pirateries sur la main qu'on tient. L'autre vient à son secours; autant de pris encore par l'ennemi.... « Mais je ne vous comprends point; finissez donc. — Vous en parlez bien à votre aise, madame!... » Alors, la comtesse de s'embarrasser, le chevalier de la regarder tendrement; elle de rougir, lui de s'animer; elle de se fâcher sans colère, lui de se jeter à ses genoux sans repentance; elle de pousser honteusement un demi-soupir, lui de riposter effrontément par un soupir tout entier; et puis vient du silence; et puis des regards qui sont bien tendres; et puis d'autres qui n'osent pas l'être; et puis.... « Qu'est-ce que cela signifie, monsieur? — Vous le voyez bien, madame. — Levez-vous donc. — Me pardonnez-vous? — Ah! je ne sais.... »

Écoutez maintenant ces bouts de dialogues.

Confidences d'une jeune fille de qualité à sa suivante :

Lucile. — Je te dis que mon parti est pris.... Est-ce que tu crois que je me pique d'être plus indifférente qu'une autre? Non, je ne me vante point de cela, et j'aurais tort de le faire; car j'ai l'âme tendre, quoique naturellement vertueuse. Et voilà pourquoi le mariage serait une mauvaise condition pour moi. Une âme tendre et douce a des sentiments, elle en demande; elle a besoin d'être aimée parce qu'elle aime; et une âme de cette espèce-là entre les mains d'un mari n'a jamais son nécessaire.

LISETTE. — Oh! dame, ce nécessaire-là est d'une grande dépense, et le cœur d'un mari s'épuise.

LUCILE. — Je les connais un peu ces messieurs-là. Je remarque que les hommes ne sont bons qu'en qualité d'amants. C'est la plus jolie chose du monde que leur cœur, quand l'espérance les tient en haleine. Soumis, respectueux et galants, pour le peu que vous soyez aimables avec eux, votre amour-propre est enchanté; il est servi délicieusement; on le rassasie de plaisirs; folie, fierté, dédain, caprices, impertinences, tout nous réussit, tout est raison, tout est loi; on règne, on tyrannise, et nos idolâtres sont toujours à genoux. Mais les épousez-vous, la déesse s'humanise-t-elle : leur idolâtrie finit où nos bontés commencent. Dès qu'ils sont heureux, les ingrats ne méritent plus de l'être....

Voici un laquais, qui conte fleurette à une servante :

LÉPINE. — Remarquons d'abondance que la comtesse se plaît avec mon maître, qu'elle a l'âme joyeuse en le voyant. Vous me direz que nos gens sont d'étranges personnes, et je vous l'accorde. Le marquis, homme tout simple, peu hasardeux dans le discours, n'osera jamais aventurer la déclaration; et des déclarations, la comtesse les épouvante; femme qui néglige les compliments, qui vous parle entre l'aigre et le doux, et dont l'entretien a je ne sais quoi de sec, de froid, de purement raisonnable. Le moyen que l'amour puisse être mis en avant avec cette femme! Il ne sera jamais à propos de lui dire : « Je vous aime », à moins qu'on ne le lui dise à propos de rien. Cette matière, avec elle, ne peut tomber que des nues. On dit qu'elle traite l'amour de bagatelle d'enfant; moi je prétends qu'elle a pris goût à cette enfance. Dans cette conjoncture, j'opine que nous encouragions ces deux personnages. Qu'en sera-t-il? *Qu'ils s'aimeront bonnement, en toute simplesse, et qu'ils s'épouseront de même.* Qu'en sera-t-il? Qu'en me voyant votre camarade, vous me rendrez votre mari par la douce habitude de me voir. Eh donc! Parlez, êtes-vous d'accord?

Cela s'appelle proprement du *marivaudage*. Tout le monde, chez Marivaux, marivaude. Frontin, valet fort pratique, a autant d'esprit que le fantastique

Azor. Le paysan Blaise et Colette sa commère analysent leur cœur aussi finement, aussi sincèrement qu'Araminte et Angélique. Arlequin, valet bergamasque, devenu Parisien, n'est pas moins subtil ni moins franc que Colombine. Et l'illustrissime seigneur Cassandre, si Marivaux le faisait parler, démentirait sa réputation de sottise.

Lorsqu'un homme a inventé quelque chose d'assez neuf ou d'assez original pour que la création d'un mot nouveau en devienne nécessaire, lorsqu'il possède une marque particulière, un signe de maîtrise auquel nul connaisseur ne peut se tromper, on doit l'admettre au rang des grands écrivains, et l'étudier avec quelque détail.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

LES DÉBUTS DE MARIVAUX DANS LE MONDE ET AU THÉATRE

Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux est un Parisien. Il naquit sur la paroisse Saint-Gervais, le 4 février 1688. Il appartenait à une famille de robe, originaire de Normandie, honorablement connue, dit-on, au Parlement de Rouen, et tombée dans les emplois de finance. Son enfance se passa à Riom, où son père avait été nommé directeur de la Monnaie, et ensuite à Limoges. On ne sait pas si ses études furent poussées très loin. En tout cas, il fut toujours, comme Voltaire, assez faible en grec. Il étudia pour être avocat, comme beaucoup d'autres hommes célèbres. Mais sans doute il ne plaida pas. La vocation littéraire le dégoûta de la chicane et le tourna, de bonne heure, vers d'autres occupations. Il composa, en 1706, n'étant âgé que de dix-huit ans, une comédie, intitulée *le Père prudent et équitable, ou Crispin l'heureux fourbe*. C'était un exer-

cice d'écolier, versifié, par gageure, en une semaine et où paraissaient, avec d'heureuses imitations, quelques espérances de talent. Les beaux esprits de la sénéchaussée de Limoges y prirent, dit-on, quelque plaisir.

Une aventure sentimentale qu'il eut vers le même temps inclina son esprit et son cœur au genre littéraire qui devait illustrer son nom sur le théâtre et dans le roman. Il a conté cette fantaisie avec tant de franchise, qu'on ne saurait, sans barbarie, substituer un froid résumé à son récit.

« Je m'attachai, dit-il, à une jeune demoiselle à qui je dois le genre de vie que j'embrassai. Je n'étais pas mal fait alors, j'avais l'humeur douce et les manières tendres. La sagesse que je remarquais dans cette fille m'avait rendu sensible à sa beauté. Je lui trouvais d'ailleurs tant d'indifférence pour ses charmes, que j'aurais juré qu'elle les ignorait. Que j'étais simple dans ce temps-là! Quel plaisir, disais-je à moi-même, si je puis me faire aimer d'une fille qui ne souhaite pas d'avoir des amants, puisqu'elle est belle sans y prendre garde, et que par conséquent elle n'est pas coquette!...

« Un jour qu'à la campagne je venais de la quitter, un gant que j'avais oublié fit que je retournai sur mes pas pour l'aller chercher. J'aperçus la belle de loin, qui se regardait dans un miroir, et je remarquai, à mon grand étonnement, qu'elle s'y représentait à elle-même dans tous les sens où, durant notre entretien, j'avais vu son visage, et il se trouvait que ses airs de physionomie que j'avais crus si naïfs n'étaient, à les bien nommer, que des tours de

gibecière. Je jugeai de loin que sa vanité en adoptait quelques-uns, qu'elle en réformait d'autres. C'étaient de petites façons qu'on aurait pu noter, et qu'une femme aurait pu apprendre comme un air de musique. Je tremblais du péril que j'aurais couru, si j'avais eu le malheur d'éprouver encore de bonne foi ses friponneries, au point de perfection où son habileté les portait. Mais je l'avais crue naturelle, et ne l'avais aimée que sur ce pied-là. De sorte que mon amour cessa tout d'un coup, comme si mon cœur ne s'était attendri que sous condition. Elle m'aperçut à son tour dans son miroir, et rougit. Pour moi j'entrai en riant, et ramassant mon gant :

« Ah! mademoiselle, je vous demande pardon, lui « dis-je, d'avoir mis jusqu'ici sur le compte de la « nature des appâts dont tout l'honneur n'est dû « qu'à votre industrie? — Qu'est-ce que c'est? que « signifie ce discours? me répondit-elle. — Vous « parlerai-je plus franchement? lui dis-je; je viens « de voir les machines de l'Opéra; il me divertira « toujours, mais il me touchera moins. »

« Je sortis là-dessus; et c'est de cette aventure que naquit en moi *cette misanthropie qui ne m'a point quitté*, et qui m'a fait passer ma vie à examiner les hommes et à m'amuser de mes réflexions. »

Cette réponse cruelle est peut-être la seule faute de goût et de savoir-vivre que Marivaux ait jamais commise. On peut l'excuser en faveur du sincère chagrin qui s'y montre

Toute sa vie, Marivaux aima la simplicité, qui ne semble pourtant pas sa qualité principale. Il l'a aimée comme un bien qu'il aurait perdu. Ne nous y

trompons pas. Sous ce ton léger d'un homme qui n'aime pas les éclats de voix ni les grands gestes, il y a une intransigeance de sentiments qui fait, comme nous le verrons tout à l'heure, le fond même et la beauté durable de la *Joie imprévue* comme des *Fausses Confidences*, du *Petit-Maître corrigé* comme du *Préjugé vaincu.*

De cette première déception Marivaux a gardé une souffrance subtile, quelque chose comme cette fêlure discrète et inguérissable qui fut infligée par un coup d'éventail au fameux *Vase brisé* de Sully Prudhomme.

L'honnête Marivaux pensait que l'amour est un jeu très noble, où il ne faut pas tricher. Or n'oublions pas qu'au moment où il entra dans la société polie, l'amour à la mode n'était qu'une comédie de mensonges à peu près cyniques. Le code de la galanterie admettait, recommandait même les plus effrontés artifices. On peut voir jusqu'où allait cette tartuferie, en lisant les *Mémoires du comte de Gramont.* On y trouve notamment ce rondeau significatif :

Mettez-vous bien dans la mémoire,
Et retenez ces documents,
Vous qui vous piquez de la gloire
De réussir en faits galants
Ou qui voulez le faire croire.

En équipage, en airs bruyants,
En lieux communs, en *faux serments*,
En habits, bijoux, dents d'ivoire,
Mettez-vous bien....

C'est peut-être à cause de cette déception sentimentale, que Marivaux resta longtemps éloigné du

mariage. Il fut, si l'on peut associer ensemble deux mots qui paraissent se contredire, un misanthrope sociable. C'était un Alceste réconcilié avec Philinte et prenant en douceur les défauts de Célimène. Il apportait aux conversations du monde un mélange d'aisance et de réserve, qui était visible surtout dans ses relations avec les femmes. Marivaux observa toujours envers celles-ci une politesse où il entrait un peu de défiance, de circonspection et peut-être de regret. Personne ne fut, plus que lui, l'humble serviteur des femmes. Mais il demeura longtemps célibataire; non pas à cause des avantages qui sont parfois attachés à cet état. Et d'ailleurs, en ce temps, le célibat prolongé n'était pas une profession, une sorte de fonction sociale, commode aux gens avisés qui veulent s'assurer, jusqu'aux approches de la caducité, l'attention des jeunes filles et les prévenances des jeunes femmes. Bien que la perruque fût propice à cacher l'injure des ans, on estimait qu'un homme, passé la trentaine, commence à perdre un peu de sa fraîcheur, et qu'en tout cas il risque d'apporter en ménage trop de souvenirs, des impressions rebelles à l'oubli, une âme sensiblement déveloutée. Songez que l'Arnolphe de l'*École des femmes*, ce barbon classique, n'a guère que quarante ans. Aujourd'hui, il en avouerait trente-huit, trente-sept peut-être, prendrait un air déluré, cirerait en accroche-cœur une moustache conquérante et préalablement un peu noircie. On l'inviterait à dîner dans les familles. C'est lui qui se moquerait du bel Horace. Il ne craindrait pas la concurrence des jouvenceaux. Ce quadragénaire

n'aurait qu'à choisir entre les nombreuses Agnès disposées à préférer ses millions et son amour quasiment paternel à l'amour pur et simple d'un jeune homme.

Ce n'est pas pour arriver à cette position privilégiée que Marivaux refusa, pendant assez longtemps, de s'engager dans les liens du mariage. Il se méfiait des femmes, parce qu'il avait souffert, tout jeune — subtilement — à cause d'une femme.

Lorsqu'il revint à Paris, apparemment pour y chercher des sujets d'étude élégante que les Limousins ne lui donnaient pas, il trouva, aux « mercredis » de la marquise de Lambert, belle-fille du spirituel Bachaumont, des personnes dont la politesse et l'ingénieux artifice lui plurent infiniment.

Le chansonnier Collé, qui était alors précieux, pour faire comme les autres, chantait chez la marquise. « Avec son grand nez, sa petite perruque, sa mine étonnée, son air grave et son imperturbable et sérieuse gaieté, se divertissant de tout et ne riant de rien », il rimait des gentillesses. Ceci, par exemple :

Qu'il est heureux de se défendre
Quand le cœur ne s'est pas rendu!
Mais qu'il est heureux de se rendre
Quand le bonheur est suspendu!
Souvent, par un malentendu,
L'amant adroit se fait entendre.

Cette façon de mettre l'amour en énigme était déjà la caricature du marivaudage, avant que le marivaudage fût créé et mis au monde.

On raconte que Fontenelle, déjà sourd, et voulant goûter toute la saveur de ce sixain, pria l'auteur de le répéter.

« Eh! ma grosse bête, dit la marquise, ne vois-tu pas que ce couplet n'est que du galimatias? »

A quoi Fontenelle répondit :

« Ma foi, cela ressemble si fort à tout ce que j'entends ici, qu'il n'est pas étonnant que je m'y sois trompé. »

Le salon de Mme de Lambert passait pour un bureau d'esprit. Ceux qui n'y étaient pas admis ou qui avaient le malheur d'y faire triste figure en disaient du mal. La marquise qui avait vécu jusqu'à soixante ans sans causer d'inquiétudes à ses amis, se mit en tête, sur le tard, de régenter et de nourrir la littérature. Un de ses vieux amis, M. de la Rivière, gendre de Bussy-Rabutin, entreprit vainement, par ses conseils, de lui épargner cette peine. Elle s'obstina dans son dessein, avec la passion que montrent quelquefois les dames âgées lorsqu'elles veulent, « dans le déclin de leur beauté, faire briller l'aurore de leur esprit ». Le peintre Largillière nous a laissé son portrait. Elle avait des yeux placides et bons, une bouche souriante, une beauté un peu massive, quelque chose de reposé et de doux, sous ses cheveux gris et sa toque à gland d'or. Elle donnait à dîner, deux fois par semaine, à ces messieurs de l'Académie, qui payaient leur écot par des dissertations. On y cultivait un genre de préciosité que les vieux conservateurs, les « Gaulois » de ce temps, les voltairiens avant Voltaire, ennemis des ruelles et des caillettes, appelaient,

par mépris, le *lambertinage*. C'était un mélange de langage subtil, de néologisme et de sentiments métaphysiques, avec de belles parties de libéralisme et de nouveauté et, comme il arrive ordinairement dans la société des femmes, une façon très noble de réagir contre le cynisme et la grossièreté.

Les jeunes provinciaux qui débarquent à Paris font ordinairement leur rhétorique quelque part, dans les cafés ou dans les salons. Il y eut toujours, par la suite, une dose de *lambertinage* dans le *marivaudage* de notre auteur. Il ne faut pas trop s'en plaindre. Sous la prétendue préciosité de cette marquise, il y avait de la droiture, de la franchise, de la sincérité, « un grand amour de la vérité », « quelque chose de liant, d'obligeant et d'aimable », c'est-à-dire toutes ces vertus que l'on retrouve sous les grâces mondaines des héroïnes de Marivaux. On cite de Mme de Lambert une phrase, qui est d'un marivaudage fort touchant : « Les âmes tendres et délicates, disait-elle, sentent les besoins du cœur plus qu'on ne sent les autres nécessités de la vie.... Les caractères *sensibles* cherchent à s'unir par les sentiments : le cœur étant fait pour aimer, il est sans vie dès que vous lui refusez le plaisir d'aimer et d'être aimé.... Rien n'est si doux qu'une *sensible amitié*. »

Marivaux fréquentait aussi chez la marquise de Tencin, ancienne religieuse, ancienne maîtresse du cardinal Dubois, laquelle tenait un cercle fort renommé dans son appartement de la rue Saint-Honoré, près du cul-de-sac de l'Oratoire. Cette société fut particulièrement florissante après la mort

de Mme de Lambert, survenue en 1733. On voyait dans la « ménagerie » de Mme de Tencin, des « bêtes » fort curieuses : le marquis d'Argenson, le président de Montesquieu, le financier philosophe Helvétius, l'incrédule et superstitieux Bolingbroke, le jovial Piron. Cette dame eut des aventures fâcheuses. Un de ses anciens amants, M. de la Fresnaye, à qui elle avait voulu, dit-on, escroquer de l'argent, se tua chez elle, de quatre coups de pistolet, le soir du 6 avril 1726. Elle fut emprisonnée au Châtelet, puis à la Bastille, jugée et acquittée. Cette dame, après avoir fait de son propre frère un cardinal et un conseiller d'État, entreprit, sur le déclin de sa vie, de défendre les bonnes mœurs. Elle obligea notamment le fermier général Le Riche de la Poupelinière à épouser Thérèse des Hayes, fille de l'actrice *Mimi* Dancourt. Elle fut la marraine de Mme de Pompadour. Elle eut, quant à elle, en 1717, un fils, qu'elle abandonna sous le portail de l'église Saint-Jean-le-Rond, et qui, recueilli par un ménage de vitriers, devint le célèbre d'Alembert.

On rencontrait, chez cette aventurière, d'ailleurs fort dévouée à ses amis, des gens qui vraisemblablement aiguisaient à l'avance la plupart de leurs bons mots, et travaillaient leurs anecdotes, leurs contes, leurs maximes. On y trouvait sans doute quelques-uns de ces discoureurs qui conférencient sans pitié devant les femmes, et à qui l'on est toujours tenté d'offrir un verre d'eau sucrée. Helvétius, jeune encore, « y recueillait pour semer un jour ».

Marivaux fréquentait ce cercle avec une assiduité

où « l'impatience de faire preuve de finesse et de sagacité perçait visiblement ».

Le Limousin Marmontel, qui, à peine échappé du séminaire, rechercha l'entretien des gens du monde, raconte en ses *Mémoires* qu'on arrivait là préparé à jouer son rôle, et que l'envie d'entrer en scène n'y laissait pas toujours à la conversation la liberté de suivre son cours facile et naturel. C'était à qui saisirait le plus vite et comme à la volée le moment de placer son épigramme, son récit, son fait divers, sa sentence ou son trait léger et piquant, et, pour amener l'à-propos, on le tirait quelquefois d'un peu loin.

Marivaux, qui ne manquait pas d'affinités avec les précieux et les précieuses, fut plus indulgent pour ce salon. Il fut ravi d'y trouver « un ton de conversation excellent, exquis, quoique simple ». Il y savoura tout de suite « une science qui lui était totalement inconnue ». Longtemps après, écrivant *la Vie de Marianne ou les aventures de la comtesse de...*, il ne pouvait s'empêcher de peindre, sous un nom supposé, dans la quatrième partie de ce roman, le salon de la marquise de Tencin.

Il apportait, dans les conversations du monde, un continuel esprit de finesse, qui fatiguait parfois ses auditeurs autant que lui-même. Son amour-propre délicat était toujours sur le qui-vive, mais il marquait la plus libérale attention à ménager la vanité des autres. Il savait écouter, et n'ignorait pas qu'un air distrait offense toujours celui qui parle. Ennemi de l'affectation, il ne disait que ce qu'il pensait et sentait. Il croyait être simple en

restant fidèle à soi-même. Il parlait comme les personnages de ses comédies, et il jugeait, comme le marquis de Vauvenargues, que l'esprit de singularité plaît quand il est naturel. Il devint auteur en essayant de mettre sur la scène la conversation naturellement raffinée des gens d'esprit.

C'est seulement en 1720 qu'il donna au Théâtre-Italien sa première comédie, intitulée *l'Amour et la Vérité* faite en collaboration avec un certain chevalier de Saint-Jory. Jusqu'alors, il s'était contenté de causer, de regarder et de jouir, en bonne compagnie, de la douceur de vivre. S'il écrivait, c'était uniquement pour son plaisir ou pour celui de ses amis. En ce temps, il était ce que l'on appelle, en style de gens de lettres, un « amateur ». Retenons ce titre : l'*Amour* et la *Vérité*. Ce sont les deux ennemis que Marivaux entreprit, toute sa vie, de réconcilier.

Il rima pour le *Mercure galant*, en septembre 1717, un *Portrait de Climène, ode anacréontique*. Il publia, dans le même recueil, en 1719, des « pensées » *Sur la clarté du discours et sur la pensée sublime*. Il disserta « sur la populace, les bourgeois et les marchands, les hommes et les femmes de qualité », et montra, dans ces premières esquisses, la finesse ingénue qui devait, plus tard, être la marque de ses écrits.

Il composa aussi des parodies. Dans le cercle où il vivait, cercle de blasés et de sceptiques, on faisait profession de haïr le romanesque. Marivaux le haïssait aussi, mais pour des raisons qui n'étaient peut-être pas celles de tous ses contemporains ni de

toutes ses contemporaines. L'artifice dans l'amour lui déplaisait. La passion lui paraissait incompatible avec la fausseté volontaire ou instinctive. C'est pour plaider la cause de la sincérité amoureuse qu'il rédigea, en 1712, non sans effort, un *Pharsamon ou le Don Quichotte moderne* dont les plaisanteries paraissent aujourd'hui aussi fanées que celles du *Berger extravagant*. On voit dans ce récit, laborieusement burlesque, une critique des romans exaltés qu'aimaient autrefois les seigneurs et les dames de l'hôtel de Rambouillet. C'est l'histoire interminable d'une jeune fille, nommée Clorine, qui est fort malheureuse, et qui, depuis la mort d'un amant adoré, ne peut souffrir la société de ses semblables. Elle vit dans un château dont la solitude s'accorde avec son chagrin. D'autre part, un jeune gentilhomme, qui s'appelle Pharsamon, occupe ses journées chez un vieil oncle, à lire des romans de chevalerie, qui lui mettent la cervelle à l'envers. Il en devient furieusement romanesque, et ne rêve que rigueurs, martyres, sublimes tourments, froideurs cruelles, héroïques exploits. Pharsamon rencontre Clorine, et il l'aimerait aussitôt s'il ne se piquait de fidélité pour une certaine Cidalise, personne ridicule dont il voudrait faire la dame de ses pensées. Finalement, le héros dégrisé épouse une veuve un peu mûre. Bref, c'est un badinage froid. Il y manque non seulement la puissance épique d'un Cervantès, mais encore l'agilité narrative d'un Lesage. C'est une plaisanterie sans gaieté. Notons seulement, dans cette œuvre si imparfaite, une nouvelle trace de cette méfiance, de cette crainte d'être

dupe qui rendit Marivaux si sévère pour les grâces étudiées de la « Jeune fille au miroir ». D'ailleurs, il n'aimait pas ce qui est déraisonnable. « L'esprit sage, disait-il, est en même temps l'esprit sublime, car il n'y a de sublimité que dans les bons esprits. »

Marivaux écrivit encore dans ses années d'apprentissage (1713-1717) d'autres œuvres peu dignes de mention. Que dire du roman qui s'intitule *les Aventures de *** ou les effets surprenants de la sympathie*? Que dire de la *Voiture embourbée*, récit traînant que l'auteur n'eut même pas le courage d'achever? Le moyen de lire sans bâiller l'*Iliade travestie* en douze livres et en vers, et que le duc de Noailles, à qui elle est dédiée, ne lut probablement jamais?

Le premier morceau de prose qui ait attiré sur Marivaux l'attention de ses contemporains et de ses contemporaines, est une sorte de chronique allongée qui s'intitule le ***Triomphe du Bilboquet ou la Défaite de l'Esprit, de l'Amour et de la Raison***. C'était une satire assez ingénieuse contre une de ces modes bizarres dont la contagion se répand de temps en temps, parmi les gens du monde, troublant l'intelligence de ceux qui en ont, et achevant d'abêtir ceux qui n'en ont pas. En 1715, le jeu du bilboquet faisait fureur dans la société française. A la ville, à la campagne, on ne jouait qu'au bilboquet. Une actrice, très fantasque et par conséquent adorée du public, Mlle Desmares, jouait au bilboquet tout en donnant la réplique aux héros de tragédie et cela faisait rire le parterre. Bref, c'était un fléau qui menaçait de devenir mortel à la conversation des hommes et

des femmes. Marivaux, qui prenait tout au sérieux, écrivit un réquisitoire contre le bilboquet : 1° au nom de l'esprit, que ce fâcheux engin supprimait sans le remplacer; 2° au nom de l'amour, à qui ce jeu enlevait de précieux instants; 3° au nom de la raison, qui conseille aux hommes et aux femmes de varier leurs plaisirs. Inutile d'ajouter que ces justes remarques, fort approuvées par les salons, ne changèrent rien à la mode. Le jeu du bilboquet, comme toutes les manies passées, présentes et à venir, ne mourut que de sa belle mort. « O gens du monde, a dit Marivaux, que vous êtes de pauvres gens! »

Pourquoi ce moraliste délié, qui n'était pas fait pour le genre solennel, s'avisa-t-il de rivaliser avec Campistron et de rimer, en cinq actes, une tragédie d'*Annibal*? Sans doute pour se conformer à cet usage qui voulait alors qu'un jeune homme bien né fît, au sortir du collège, une tragédie. Cela vous poussait dans le monde. On ne risquait plus de n'être pas pris au sérieux. Cela prévenait en votre faveur les hommes déjà vieux et les femmes encore jeunes, deux sortes de personnes dont on obtient communément l'estime par les mêmes moyens.

Marivaux, ne pouvant échapper, même dans la tragédie, à la pente où l'inclinaient ses goûts, fit un Annibal ingénieusement amoureux. Il ne s'est pas soucié de nous peindre, en son attirail de guerre,

Le chef borgne, monté sur l'éléphant Gétule.

Chez lui, le vieux général carthaginois marivaude. Il est raisonnablement épris de Laodice, fille du roi Prusias, son hôte. Or, cette princesse le

trouve trop grisonnant; elle ne ressent, pour ce guerrier, qu'une respectueuse admiration. Elle aime Flaminius, ambassadeur romain, diplomate jeune et distingué. Voilà le fond de l'intrigue. La scène est à Nicomédie, dans le palais de Prusias.

L'auteur se faisait quelques illusions sur la fortune de cette pièce. « Je la sentais, dit-il, susceptible d'une chute totale ou d'un grand succès : d'une chute totale, parce que le sujet en était singulier et, par conséquent, courait risque d'être très mal reçu; d'un grand succès, parce que je voyais que, si le sujet était saisi, il pouvait faire beaucoup de plaisir. »

La vérité est qu'*Annibal*, représenté sur la scène des Français, le 16 décembre 1720, n'eut pas même les honneurs d'une chute retentissante. Cette tragédie dura l'espace de quatre représentations et disparut de l'affiche. Elle reparut plus tard avec succès. Mais c'était dans le temps où Marivaux était académicien. On se crut alors tenu de l'applaudir.

Une féerie, intitulée *Arlequin poli par l'amour*, fut le premier succès de Marivaux dans le genre qui devait illustrer son nom. Il commença dès lors à parler d'amour exclusivement, et ce fut, pendant quarante années, jusqu'à sa mort, son principal entretien.

La comédie d'*Arlequin poli par l'amour* fut représentée pour la première fois par les comédiens italiens, le 18 octobre 1720, et obtint douze représentations, ce qui était jadis un chiffre fort honorable.

Le chef de la troupe des Italiens était alors le célèbre acteur Riccoboni, plus connu sous le nom

de Lelio, homme d'esprit et de science, écrivain à ses heures, et qui a laissé d'intéressantes dissertations sur l'art dramatique. Riccoboni avait entrepris de tirer le Théâtre-Italien de l'état de corruption où il était tombé, et qui avait décidé la police royale, en 1697, à interdire ses représentations. Il avait fait jouer à Venise le *Menteur* de Corneille, la *Princesse d'Élide* de Molière, le *Chevalier à la mode* de Dancourt, l'*Homme à bonnes fortunes* de Baron. — Il entendait que la comédie italienne ne fût plus un théâtre de farce. Il voulait substituer des pièces achevées et écrites aux gaudrioles insipides, aux pantalonnades, souvent grossières, sur lesquelles s'exerçait, avant lui, l'improvisation volontiers triviale de ces Arlequins et Pierrots d'Italie, qui étaient mimes et bouffons autant que comédiens.

Tandis que Lesage devenait, pour ainsi dire, le fournisseur attitré du théâtre de la Foire, Marivaux fut, avec Autreau, Fuzelier, Delisle, un de ceux qui travaillèrent le plus pour Riccoboni. Il ne lui donna pas moins de dix-neuf ouvrages. Il avait d'ailleurs trouvé sur la scène de la rue Mauconseil, restaurée en 1716 par le Régent, une comédienne faite à souhait pour représenter ses amoureuses et pour donner la réplique à Lelio.

Giovanna-Rosa Benozzi, surnommée Silvia, était une femme brune, aux yeux bleus, au teint clair. Son visage n'avait point cette régularité harmonieuse d'où résulte la beauté; mais nul ne résistait à son charme. Au témoignage de ceux qui l'ont connue, sa taille élégante, son air noble, l'aisance de ses

manières, son affabilité riante, l'agrément de son esprit lui attiraient, bien qu'elle ne fût qu'une comédienne, ce genre d'hommages que l'on réserve ordinairement aux femmes du monde. Sa loge était fort recherchée. On y venait pour causer. Son jeu était plus spontané que savant. Nul professeur de Conservatoire ne lui avait enseigné la mécanique des gestes traditionnels ni la routine des inflexions recommandées par le gouvernement. Elle jouait au naturel, avec un air de finesse naïve. Beaucoup de personnes la préféraient à la brune Quinault, à la blonde Balicourt, à la belle Clairon, à la jeune Gaussin, toutes de la Comédie-Française. Au rebours de la plupart de ses camarades, elle comprenait ce qu'elle débitait. Sa connaissance du cœur humain l'aidait à discerner et à rendre les nuances de ses rôles. Elle jouait de préférence les *Isabelles*, sorte de personnage qui était fait de coquetterie, d'intrigue, de fantaisie, d'aventure et parfois de remue-ménage endiablé. Isabelle était souvent travestie. Elle apparaissait sous le pourpoint noir de Scaramouche, affublée de la soubreveste d'un garde-française, harnachée de la bandoulière d'un dragon, empanachée comme un mousquetaire ou gentiment pincée dans le dolman hongrois d'un housard. C'est pour Silvia-Isabelle que Marivaux composa, dans la *Fausse Suivante*, le rôle de la jeune veuve déguisée en chevalier.

Il y eut rarement plus d'affection entre un auteur et une comédienne. La façon dont ils se parlèrent pour la première fois mérite d'être rapportée.

C'était au printemps de 1722. Silvia venait de jouer la *Surprise de l'Amour* et la pièce avait réussi.

Cependant, elle se plaignait de « ne point saisir toute la finesse de son rôle ». Elle désirait connaître l'auteur, afin d'être initiée à toutes les nuances de sentiment et de pensée qu'elle voulait atteindre. Un soir, on frappe à la porte de sa loge. C'est un admirateur qui désire lui présenter ses compliments. La conversation s'engage précisément sur la *Surprise de l'Amour*.

« C'est une comédie charmante, dit Silvia, mais j'en veux à l'auteur : c'est un méchant de ne pas se faire connaître, nous la jouerions cent fois mieux s'il avait seulement daigné nous la lire. »

L'autre alors, prenant une des scènes les plus jolies de cette pièce, se mit à la lire avec de légères inflexions, qui exprimaient à merveille les moindres sentiments des personnages.

« Ah! monsieur, s'écrie la comédienne. Vous êtes le diable ou vous êtes l'auteur. »

Ce n'était point le diable, c'était l'auteur, Marivaux en personne, qui, selon l'usage des gens du monde, n'avait point voulu faire imprimer son nom sur l'affiche, et qui se trouvait ainsi découvert.

Dès lors, une amitié durable s'établit entre Marivaux et l'agréable Silvia. On ne sait s'ils allèrent plus loin que l'amitié. On ignore si cette sympathie mutuelle devint une liaison dangereuse. Silvia (quoi qu'en ai dit Sainte-Beuve qui se porte garant de sa vertu), Silvia n'était point farouche, et son mari, un comédien nommé Balletti, le « Jaloux » de la troupe, lui faisait souvent des reproches qui semblaient justifiés. Elle n'était sans doute pas plus cruelle que la brune Sidonie, chère à M. de la

Bédoyère, ou que la pétillante Coraline, délices du prince de Monaco. Cette conquête parut peut-être trop facile à Marivaux, dont le raffinement dédaignait sans doute les menus bénéfices du métier d'auteur.

Marivaux préférait la simplicité des comédiens italiens, bons garçons et bonnes filles, à la solennité quasiment officielle, et au sans-gêne gourmé des comédiens français. Il n'eut pas à se louer de Mlle Quinault, ni de Dufresne, ni même du sieur Minet, copiste et souffleur de la Maison de Molière. Dans cet aréopage, les moucheurs de chandelles eux-mêmes le prenaient de haut avec les gens.

L'auteur de la *Surprise de l'Amour* ne donna que dix pièces au Théâtre-Français. Le *Dénouement imprévu*, représenté le 2 décembre 1724, est un petit acte un peu timide, dont le succès dut être médiocre. La première représentation des *Serments indiscrets* ne put être achevée, le 8 juin 1732, tant le tumulte des siffleurs était effroyable. On siffla depuis le commencement du second acte jusqu'à la troisième scène du cinquième. On fit détaler les acteurs à force de crier. On a su, depuis, que Voltaire était pour quelque chose dans cette cabale. Le *Petit-Maître corrigé* (6 novembre 1734) fut interrompu non seulement par des sifflets retentissants, mais par des paquets de clefs secouées. Ce soir-là, le parterre, au dire d'un témoin, fit un vacarme tel, « qu'on n'aurait pas entendu Dieu tonner ».

Le *Legs* fut représenté, sur le même théâtre, en juin 1736, avec plus de succès. La *Surprise de*

l'Amour (1727), le *Jeu de l'Amour et du Hasard* (1730), l'*École des Mères* (1732), les *Fausses Confidences* (1737), l'*Épreuve* (1740) ne furent accueillis sur la scène des Français, rue des Fossés-Saint-Germain, qu'après avoir paru d'abord chez les Italiens de l'hôtel de Bourgogne.

Les échecs de Marivaux furent nombreux. Le parterre préférait évidemment à ses fines quintessences les vins durs et épais qui grattent le palais et piquent la langue. Et puis, l'auteur de la *Méprise* n'allait pas, dans les cabarets et dans les casernes, recruter, comme le fit impudemment le sieur Marmontel, une claque de mousquetaires. Il faisait d'ailleurs amende honorable, toutes les fois qu'il le devait, avec sa bonne grâce habituelle. Il était modeste. Quand une pièce de lui n'avait pas réussi, il s'en attribuait bonnement le reproche, au lieu de s'emporter bruyamment contre le public. Il discutait peu avec ses détracteurs. Il n'aimait pas ces sortes de « procès par écrit » qui, selon le mot si juste de Voltaire, « condamnent les deux parties au ridicule ».

« J'ai eu tort, dit-il, en parlant de l'*Ile de la Raison*, comédie en trois actes, représentée par les comédiens français, le 20 septembre 1727, j'ai eu tort de donner cette comédie-ci au théâtre. Elle n'était pas bonne à être représentée, et le public lui a fait justice en la condamnant. Point d'intrigue, peu d'action, peu d'intérêt; ce sujet, tel que je l'avais conçu, n'était point susceptible de tout cela : il était d'ailleurs trop singulier; et c'est sa singularité qui m'a trompé : elle amusait mon imagination. J'allais vite en faisant ma pièce, parce que je la

faisais aisément. » Cette œuvre était, en effet, bien plus une amusette de salon qu'une pièce de théâtre. Elle plut à la lecture et déplut sur la scène. C'est assez le sort ordinaire des divertissements mondains, moins faits pour la représentation publique, que pour le répertoire des châteaux.

L'*Ile de la Raison* transportait les spectateurs en de trop bizarres contrées. On voyait, dans cet ouvrage, imitation peu adroite de l'immortel *Gulliver*, on voyait, après un prologue d'une rare froideur, huit Européens (dont un Gascon) qui abordaient dans une île déserte. Ces huit Robinsons deviennent soudain aussi petits que des Lilliputiens. Pourquoi? C'est que, dans le pays où le sort les a poussés, on rapetisse dès qu'on cesse d'être raisonnable. Voilà pourquoi la comtesse et sa suivante (qui sont coquettes), le Gascon (qui est hâbleur), le médecin (qui est morticole), le poète (qui est « laxatif »), le courtisan (qui est naturellement perfide), Blaise, le paysan (qui est cupide et ivrogne), cessent, comme par enchantement, d'être visibles à l'œil nu.

Cette « fiction », malgré quelques jolis traits, semés çà et là, ne pouvait que déconcerter le public et l'ennuyer. Il n'en faut retenir qu'une preuve nouvelle de cette ténacité de l'esprit et du cœur, avec laquelle Marivaux faisait profession de s'attacher à la *Raison*.

Il est toujours malaisé d'ailleurs de dire si l'échec d'une pièce de théâtre doit être attribué à l'inhabileté de l'auteur ou à la malice du public. Marivaux écrivit toujours un peu trop vite. Il poussait la sincérité jusqu'à s'interdire les brouillons et les

ratures. Mais la malveillance de ses contemporains lui nuisit tout autant que ses propres défauts. Au siècle passé, comme aujourd'hui, le public des « premières » était une majorité d'oisifs, de critiques, d'envieux, de nouvellistes et de sots. Marivaux, comme tous les hommes de talent, avait beaucoup d'imbéciles à ses trousses, et les imbéciles, lorsqu'ils sont ensemble, réussissent tout au moins à faire du bruit. Marivaux avait, à ses débuts, un grave tort aux yeux de ses confrères. Il était riche, estimé, homme de belles manières et de bonne compagnie. Voilà plus qu'il n'en faut pour provoquer, sans le vouloir, des insurrections de plumes grincheuses et des tempêtes de sifflets.

Ses idylles mondaines, considérées comme des tableaux de genre, furent d'abord sacrifiées à des œuvres plus solennelles, dont personne à présent ne se souvient plus.

Marivaux supportait toutes les disgrâces avec cette philosophie souriante, qui semble avoir passé de son âme à lui dans celle de ses personnages préférés. Il dédaignait les injures, et ne répondait guère aux critiques que par de courts avertissements, insérés dans l'édition complète de ses œuvres. Il n'engageait jamais de polémiques personnelles. « Presque aucune de mes pièces n'a bien pris d'abord, disait-il, leur succès n'est venu que dans la suite. Je l'aime bien mieux de cette manière-là. » Il comptait naïvement sur la postérité, qui en effet lui a rendu justice. « Quelques vertus, disait-il, quelques qualités que l'on ait, par quelque talent qu'on se distingue, c'est toujours, en fait de

célébrité, un grand défaut que de vivre. Je ne sache que les rois qui, de leur temps même, et pendant qu'ils règnent, aient le privilège d'être d'avance un peu anciens. Encore l'hommage que nous leur rendons alors est-il bien inférieur à celui qu'on leur rend cent ans après eux. On ne saurait croire jusqu'où va là-dessus la force, le bénéfice et le prestige des distances. »

CHAPITRE II

MARIVAUX JOURNALISTE

C'était un sage assez indolent qui, sous des dehors brillants et faciles, cachait un fonds de noblesse et de désintéressement. Il fut complètement ruiné, comme La Chaussée et tant d'autres, dans les opérations de la banque de Law où des amis malencontreux l'engagèrent, et où un certain abbé Maingui le dévalisa. La banqueroute du « système », en 1720, détruisit son patrimoine, juste au moment où il venait de se marier avec une jeune fille de Sens, Mlle Martin. Cette « aimable et vertueuse » personne mourut quelque temps après ce désastre, en 1723, lui laissant une fille, qui, ne pouvant être établie, faute de dot, se fit religieuse à l'abbaye du Thrésor.

Ruiné par la bourse de la rue Quincampoix, l'auteur du *Triomphe de l'Amour* prit alors sa plume, s'assit à son secrétaire, et se mit bravement à l'ouvrage pour éviter l'indigence autant que pour oublier ses peines.

Il publia d'une façon irrégulière, pendant deux ans, une espèce de journal, le *Spectateur français*, recueil de morceaux sans suite et de fragments de pensées, assez semblables à ces rapsodies que nous appelons maintenant des chroniques. Il était lui-même le directeur et l'unique rédacteur de son périodique.

Marivaux a quelques-unes des qualités et quelques-uns des défauts qui font le bon journaliste : le don de l'improvisation, la clarté du style, la capacité de moraliser à propos de n'importe quoi, la faculté de « ne vivre que pour voir et pour entendre », et un certain sens de l' « actualité ». Il sait tirer, au jour le jour, de ce qu'il entend et de ce qu'il voit, des motifs de développement et des occasions de « copie ». On voudrait parfois qu'il insistât davantage sur les événements dont il a été le témoin, sauf à être plus avare de ces sortes d'anecdotes qui semblent inventées pour fournir à l'auteur un thème de dissertations.

Attiré par l'actualité la plus immédiate, volontiers enclin à observer et à critiquer ingénieusement ce qui se passe, au jour le jour, dans la vie, dans les livres, dans les mœurs, Marivaux fut un journaliste naïf. Il n'entendait rien au « lancement » de ses œuvres ou de ses entreprises. J'ai eu beau feuilleter la collection de ses recueils périodiques, je n'y ai trouvé ni un fait divers, ni un beau crime avec accompagnement d' « horribles détails », ni un scandale mondain, ni une dénonciation anonyme, ni un procès à « sensation », ni les aventures d'un comédien, ni les petits secrets d'une comédienne, ni les révélations sur les gens de lettres, ni enfin

toutes ces nourritures pimentées dont maints lecteurs, paraît-il, ont besoin de se repaître aussitôt qu'ils sont levés et dans l'instant où ils se mettent au lit. J'y ai trouvé, en revanche, de l'esprit sans méchanceté, du savoir sans pédantisme, de la morale sans sermon, des remarques sensées sur l'éducation des filles, de la pitié sans pleurnicherie, de l'enjouement sans vulgarité, du talent sans cabotinage, c'est-à-dire exactement ce qui avait assuré au *Spectateur* d'Addison, dès l'année 1714, un si grand crédit. Marivaux réussit moins bien et ne fut peut-être pas très surpris par cette différence de traitement. « On ne saurait croire, disait-il en 1728, le plaisir qu'un Français sent à dédaigner les meilleurs ouvrages nationaux.... Eh! où en serait-on, s'il fallait louer ses compatriotes? Ils seraient trop glorieux et nous trop humiliés. Non, non; il ne faut pas donner cet avantage-là à ceux avec qui nous vivons tous les jours.... Louons donc les étrangers, à la bonne heure; ils ne sont pas là pour en devenir vains.... Voilà votre portraits, messieurs les Français!... » Et il continue sur ce ton, avec un peu d'humeur, notant notre tendance à nous enthousiasmer pour des *fariboles venues de loin*, ainsi que notre prétention à être des hommes *de toute nation*. Bref, il devient prophète sans le savoir et annonce expressément la venue de ces « cosmopolites » pour qui notre littérature sera peut-être obligée un jour d'exprimer des sentiments presque nègres en un langage rastaquouère.

En 1725, l'infante d'Espagne, fille de Philippe V, fit son entrée solennelle dans Paris. Cette princesse

était âgée de cinq ans et demi. Elle venait pour épouser Louis XV, qui en avait quinze, et qui, comme on sait, ne l'épousa point. Elle fut logée dans cette partie du Louvre dont le jardin s'est appelé, depuis ce temps, le Jardin de l'Infante. Marivaux alla voir ce spectacle, et en profita pour moraliser comme suit :

Ami lecteur, je me sens aujourd'hui dans un libertinage d'idées qui ne peut s'accommoder d'un sujet fixe.

Je viens de voir l'entrée de l'Infante. J'ai voulu parcourir les rues pleines de monde. C'est une fête délicieuse pour un *misanthrope*, que le spectacle d'un si grand nombre d'hommes assemblés. C'est le temps de sa récolte d'idées. Cette innombrable quantité d'espèces de mouvements forme à ses yeux un caractère générique. A la fin, tant de sujets se réduisent en un; ce ne sont plus des hommes différents qu'il contemple, c'est l'homme considéré dans plusieurs milliers d'hommes.

Tandis que Marivaux méditait ainsi, il aperçut, paraît-il, un savetier qui ressemelait une paire de bottes, dans son échoppe, sans se soucier de la fête. Ce savetier pensif « jetait, de temps en temps, ses regards sur cette foule de gens curieux qui s'étouffaient, et il critiquait ensuite leur curiosité, en haussant les épaules d'un air de pitié »

Marivaux eut envie de voir de près ce « philosophe subalterne », et d' « examiner quelle forme pouvaient prendre les idées philosophiques dans la tête d'un homme qui raccommodait des souliers ». Il entra dans l'échoppe, et dit :

« Comment ! vous travaillez pendant que vous pouvez voir de si belles choses, mon bon homme ! »

Et le savetier répondit à peu près en ces termes :

« Pardi ! monsieur, cela est trop beau pour de

petites gens comme nous. Il ne nous appartient pas de voir ces beautés-là. Cela est bon pour vous autres gens qui avez votre pain cuit, et qui avez le temps de consumer votre journée à ne rien faire. Voyez-vous, monsieur! quand on a de l'ouvrage qu'il faut rendre, sous peine de jeûner sans en avoir envie, le cheval de bronze marcherait de ses quatre pattes, que j'aimerais, pardi! mieux le croire que de l'aller voir. Les fainéants ne valent rien à suivre C'est une compagnie qui n'est pas saine pour ceux-là qui n'ont pas le moyen d'être comme eux. »

Marivaux sourit. Le savetier continua :

« Tenez, voilà quatre escabeaux dans ma boutique! Je suis content comme un roi avec cela et mes savates. Je m'en accommode à merveille, quand je ne m'amuse pas à regarder toutes ces braveries-là. Mais sitôt que je vois tant de beaux équipages, et tout ce monde qu'il y a dedans, mes escabeaux et mes savates me fâchent, je deviens triste, je n'ai plus de cœur à l'ouvrage. Pardi! puisque Dieu m'a fait pour raccommoder de vieux souliers, il faut aller mon train, laisser là les autres, et vivre bon serviteur du roi et des siens. Le reste n'a que faire de moi ni moi du reste. J'en serai bien mieux, quand j'aurai été courir la pretantaine et gagner plus d'appétit qu'à moi n'appartient d'en avoir! Vous ne savez pas ce que c'est que d'être savetier; cela vous passe. »

Il faut considérer le *Spectateur français* et aussi le *Cabinet du philosophe*, autre recueil qui devait paraître tous les samedis et s'arrêta court, non seulement comme un gagne-pain auquel Marivaux dut

recourir pour réparer les brèches de sa fortune, mais comme une espèce de registre où il se plut à consigner quelques-unes de ses pensées personnelles et de ses impressions coutumières. Par là, ces deux « journaux » sont de précieux documents. Ils méritent de rester dans les bibliothèques d'autrefois, près des registres de l'avocat Barbier et des calepins de Mathieu Marais. Quelle que soit la forme que l'auteur donne à ses chroniques, qu'il les coupe en dialogues, les transpose en récits romanesques, les déguise en contes de fées ou les allonge en sermons de morale, on y surprend sans peine le secret de ses prédilections intimes, l'allure habituelle de ses pensées, et (pour tout dire en un mot dont il aimait à se servir) la confidence de sa « situation de cœur ».

Ce peintre de l'amour aimait à aimer. L'amitié qui l'unissait à quelques hommes n'était pas moins vive ni plus délicate que le sentiment d'une autre sorte qui le porta vers quelques femmes. On ne peut guère être dévoué à ses amis sans s'abuser sur leur mérite. Marivaux tomba souvent dans cette honorable erreur. Il était lié avec Houdart de Lamotte, qu'il avait rencontré chez la marquise de Lambert, dont il avait adopté très hardiment les paradoxes sur les Anciens et sur les Modernes, contre le docte et pesant Dacier. Il ne négligeait rien pour ménager à son ami, dans les feuilles du *Spectateur*, ce que l'argot du journalisme moderne appelle « une bonne réclame ». Il savait combien un éloge avait de prix aux yeux de ce susceptible Lamotte qui, un jour, ne pouvant supporter l'échec d'une comédie, alla se

jeter à la Trappe. Lorsqu'on joua, en 1722, *Romulus*, tragédie en cinq actes, de Lamotte, Marivaux écrivit ceci :

Je sortais il y a quelques jours de la Comédie, où j'étais allé voir jouer *Romulus*, qui m'avait charmé, et je disais en moi-même : on dit communément l'*élégant Racine* et le *sublime Corneille*; quelle épithète donnera-t-on à cet homme-ci, je n'en sais rien; mais il est beau de les avoir méritées toutes les deux.

Ailleurs, c'est un panégyrique d'*Inès de Castro*, tragédie du même Lamotte, représentée par les Français, en 1723, et qui fit courir tout Paris, grâce aux talents réunis d'Adrienne Lecouvreur, de la Duclos, de Dufresne et du vieux Baron.

Quand Marivaux cesse d'être gêné par le parti pris, et qu'il juge de sang-froid, il est capable d'écrire d'excellents morceaux de critique littéraire. Nul, à mon sens, n'a mieux parlé que lui des *Lettres persanes* :

Je ne puis m'empêcher de dire un mot d'un livre que je lisais ce matin, intitulé les *Lettres persanes*. Je n'en ai encore lu que quelques-unes, et par celles-là je juge que l'auteur est un homme de beaucoup d'esprit; mais entre les sujets hardis qu'il se choisit, et sur lesquels il me paraît le plus briller, le sujet qui réussit le mieux à l'ingénieuse vivacité de ses idées, c'est celui de la religion et des choses qui ont rapport à elle. Je voudrais qu'un esprit aussi fin que le sien eût senti qu'il n'y a pas un si grand mérite à donner du joli et du neuf sur de pareilles matières, et que tout homme qui les traite avec quelque liberté peut s'y montrer spirituel à peu de frais. Non que parmi les choses sur lesquelles il se donne un peu carrière, il n'y en ait d'excellentes en tout sens et que même celles où il se joue le plus ne puissent recevoir une interprétation utile; car enfin dans tout cela je ne vois qu'un homme d'esprit qui badine, mais qui ne songe pas assez qu'en se jouant il engage quelquefois un peu trop la gravité

respectable de ces matières. Il faut là-dessus *ménager l'esprit de l'homme, qui tient faiblement à ses devoirs, et ne les croit presque plus nécessaires, dès qu'on les lui présente d'une façon peu sérieuse....*

De l'air *décisif* dont il parle, on croirait presque qu'il est entré de moitié dans le secret de cette même création; on croirait qu'il croit ce qu'il dit, pendant qu'il ne le dit que parce qu'il se plaît à produire une idée hardie.

Quoi qu'il en soit, je crois que j'achèverai son livre avec autant de plaisir que je l'ai commencé.

Cette causerie à bâtons rompus engage quelquefois l'auteur en de discrètes apologies de son talent, ou plutôt de sa manière. La préciosité où il inclinait volontiers, les analyses ténues où se plaisait son subtil génie, irritaient tous ceux qui confondent la raison avec la banalité et le bon sens avec la platitude. On connaît les formules, plus ou moins heureuses, et les facéties, plus ou moins piquantes, par lesquelles de sévères censeurs ont prétendu l'accabler. Le 8 juin 1732, Voltaire écrivait à M. de Fourmont : « Nous allons avoir cet été une comédie en prose du sieur Marivaux, sous le titre *les Serments indiscrets*. Vous comptez bien qu'il y aura beaucoup de métaphysique et peu de naturel.... » Dans son *Temple du Goût*, si médiocre et si plate satire, Voltaire réédita ce mot de « comédie métaphysique ». « Cet homme, disait-il, passe sa vie à peser des œufs de mouche dans des balances de toile d'araignée. » On a cru voir une allusion directe à Marivaux dans un passage du *Gil Blas*, où il est question de tel *prosateur* « qui aspire à la réputation d'une plume délicate », et qui cherche « des expressions trop recherchées », des « mots qui ne sont point marqués au coin du public », des « phrases

entortillées ». Dans le même endroit, Le Sage poursuit de ses railleries « cinq ou six novateurs hardis » qui ont entrepris de « changer la langue du blanc au noir ». Il n'est pas jusqu'à ce pauvre Palissot qui n'ait blâmé, en ses alexandrins imités de Voltaire,

> Une métaphysique où le jargon domine,
> Souvent imperceptible à force d'être fine.

Evidemment, Marivaux éprouva l'envie de protester contre ces arrêts, trop souvent ratifiés par l'opinion moutonnière du public. Il le fit, selon sa coutume, sans nommer personne. On lit, dans la septième feuille du *Spectateur français*, cette explication, où l'on sent un peu d'acrimonie :

> Ne vous a-t-on pas dit que cet écrivain, qui courait après l'esprit, n'était point naturel? Eh bien! n'avez-vous pas senti qu'on avait raison? le moyen de n'en point convenir! En le lisant, vous avez trouvé un génie doué d'une pénétration profonde, d'une vue fine et déliée, d'un sentiment nourri partout d'un goût de réflexion philosophique. Avec ce génie-là, avec un naturel si riche et si supérieur, on est par-dessus le marché nécessairement singulier, et d'un singulier très rare; cela est donc clair, il n'est point naturel, il court après l'esprit....
>
> Quand je songe à cette critique, surtout à celle de courir après l'esprit, je la trouve la chose du monde la plus comique, tant j'ai de plaisir à me représenter la commodité dont elle est à tous ceux qu'elle dispense d'avoir de l'esprit et qui n'en auraient point quand ils courraient après....

La sixième feuille du *Cabinet du philosophe* est un véritable discours sur le style, où l'auteur fait, avec une pénétration ingénue, la théorie de ses propres qualités ou, si l'on veut, de ses défauts. Il commence par déclarer qu'il ne conçoit pas la prétendue distinction, ordinairement établie par les pédants,

entre la forme et le fonds, entre la pensée et l'expression qui la recouvre. Quiconque ne pense pas comme les autres, est bien obligé de n'écrire point comme les autres. Par là, il s'expose à paraître singulier. On est obligé d'inventer un style à son propre usage, dès que les locutions de la langue commune ne suffisent pas à rendre certaines nuances, que l'on voudrait noter. Les observations de Marivaux sur ce sujet ne manquent pas de justesse.

S'il venait en France, dit-il, une génération d'hommes qui eût encore plus de finesse d'esprit qu'on n'en a jamais eu en France et ailleurs, il faudrait de nouveaux mots, de nouveaux signes pour exprimer les nouvelles idées dont cette génération serait capable. Les mots que nous avons ne suffiraient pas, quand même les idées qu'ils exprimeraient auraient quelque ressemblance avec les nouvelles idées qu'on aurait acquises; il s'agirait quelquefois d'*un degré de plus de fureur, de passion, d'amour, ou de mechanceté*, qu'on apercevrait dans l'homme: et ce degré de plus, aperçu tout nouvellement, demanderait un signe, un mot propre, pour fixer l'idée qu'on aurait acquise.

Et, venant au fait qui le préoccupe, il ajoute :

Vous accusez un auteur d'avoir un style précieux. Qu'est-ce que cela signifie? Que voulez-vous dire avec votre style? Je vois d'ici un jeune homme d'esprit, qui compose, et qui, de peur de mériter le même reproche, ne va faire que des phrases. Il craindra de penser finement: car, s'il pensait ainsi, il serait obligé d'employer des mots qu'il soupçonne devoir vous paraître précieux.... Son style peut-être bien n'est accusé d'être mauvais, précieux, guindé, recherché, que parce que les pensées qu'il exprime sont extrêmement fines, et ont dû se former d'*une liaison d'idées singulières*, lesquelles idées ont dû à leur tour être exprimées par le rapprochement de mots et de signes qu'on a rarement vus aller ensemble.

Par moments, en lisant ces feuilles volantes, on croirait parcourir quelques feuillets détachés des

Lettres persanes. L'auteur circule, comme Rica et Usbek, parmi les figurants et les pitres de la comédie parisienne. Il nous conte, avec moins de malice et plus d'accent que Montesquieu, les aventures de son âme à travers le monde. Il va de côté et d'autre « pour exercer son esprit pensif ». Il flâne, il bavarde, sachant qu'il n'y a point de sot de qui le sage ne puisse apprendre quelque chose. Instinctivement, il observe et il moralise. Au théâtre, il oublie volontiers les acteurs pour regarder (comme fera plus tard Thomas Graindorge) les jeunes gens et les femmes, objets ordinaires de son étude, et dont les rapports réciproques forment toute l'intrigue de ses pièces. Il se posait des questions à lui-même. Celle-ci par exemple, qui peut tenter la perspicacité de nos modernes psychologues :

« De quel expédient de vanité peut se servir une femme laide, pour entrer, de la meilleure foi du monde, en concurrence avec une femme aimable et belle? Si elle a la bouche mal faite, ou, si vous voulez, le nez trop long ou trop court, ce nez, quand elle le regarde, se raccourcit-il ou s'allonge-t-il? » Et il formulait ainsi sa solution : « Quand une femme se regarde dans son miroir, son nez reste fait comme il est; mais elle n'a garde de fixer son attention sur ce nez, avec qui, pour lors, sa vanité ne trouverait pas son compte. Ses yeux glissent seulement dessus, et c'est tout son visage à la fois, ce sont tous ses traits qu'elle regarde, et non pas ce nez infortuné qu'elle esquive, en l'enveloppant dans une vue générale. De cette façon même il aura bien du malheur si, tout laid qu'il est, il ne

devient piquant, à la faveur des services que lui rendent les autres traits qu'on lui associe.... Plusieurs difformités de visage, jointes ensemble, regardées en bloc, maniées et travaillées par une femme qui leur cherche un joli point de vue, en dépit qu'ils en aient, prennent une bonne contenance. »

Quant aux jeunes gens, il les regardait « se remuer, étonnés de la noblesse de leur figure ». Il les jugeait « vains, mais *très-sérieusement vains, et comme chargés de l'obligation de l'être* ». Il tâchait de les « interpréter ». Et sans doute, en regardant ces messieurs, il retrouvait les gentils Dorantes, les Cléons musqués, et les Rosimonds très ridicules dont il a rempli ses comédies et ses romans. « Bonjour, chevalier, disait un survenant à celui qui était assis. As-tu vu la marquise? Ah! petit fripon, vous ne venez plus chez la duchesse. C'est mal, mais du dernier mal. Voilà nos gens courus, fêtés; vous allez cent fois à leur porte, toujours en l'air! Sais-tu quelle pièce on donne? Qu'en dit-on? Pour moi, je soupai hier en excellente compagnie; la comtesse en était; ah! nous avions du vin exquis et l'on en but.... Le vieux comte se saoûla rapidement. Tu juges que sa femme n'en fut pas fâchée; elle est bonne personne.... Où soupes-tu ce soir? Ah! tu fais le mystérieux! Eh! fi donc, à ton âge!... Ah! pas mal, pas mal. »

Lorsqu'il rencontre, dans ses promenades aux Tuileries, sur le Cours ou ailleurs, des originaux ou des grotesques, il s'occupe volontiers à les dessiner. Il crayonne au passage telle scène qui ressemble à l'ébauche d'un dialogue comique Il note (car ce

moraliste délicat est quelquefois brutal), il note la « faction singulière » des jeunes marquis, restant plantés devant la porte de la Comédie, après la représentation, afin d'entrevoir, aux lanternes, les jambes des dames qui montent en carrosse.

Dans une antichambre, il remarque un solliciteur qui court après un homme en place. Celui-ci, très important, tout bouffi de sa dignité, marche à grands pas vers sa voiture. L'autre s'essouffle à le suivre, articulant fort mal, bredouillant sa requête, « tâchant de vaincre, à force de poitrine, la difficulté de s'exprimer en marchant trop vite ». Le pauvre homme fait peine à voir. « Quand on demande des grâces aux puissants de ce monde, et qu'on a le cœur haut placé, on a toujours l'haleine courte. » Le grand seigneur répond à peine, sans regarder. « La moitié de sa réponse se perd dans le mouvement qu'il fait pour monter en carrosse. » Un « laquais de six pieds » ferme la portière qui retombe avec un bruit sourd. Fouette, cocher! La voiture roule et s'éloigne, laissant le solliciteur tout penaud de l'arrogance du maître et de l'insolence des valets.

Changement de décor. Une rue. Un groupe animé passe, s'arrête de temps en temps pour écouter un homme qui gesticule et pérore. Marivaux s'approche, écoute l'orateur.

« Il parlait de la dernière paix avec l'Allemagne et l'Angleterre, il jetait les ministres dans des intrigues politiques, il s'étonnait de leur habileté; et je remarquai qu'insensiblement la dignité du sujet étourdissait cet homme, qu'elle réfléchissait sur son âme et la remuait d'un sentiment d'élévation per-

sonnelle. De la façon dont cela se passait dans son esprit, je voyais que c'était lui qui se réconciliait avec les puissances, ou plutôt il était tour à tour l'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande et la France. Il avait fait la guerre, il faisait la paix. L'admiration judicieuse qu'il avait pour les ministres lui en glissait une de la même valeur pour lui-même. Bientôt les ministres et lui ne faisaient plus qu'un, sans qu'il s'en doutât. Je sentais que dans son intérieur il parcourait superbement un vaste champ de vues politiques; il exagérait sa matière avec volupté; c'était l'homme chargé des affaires de tous ces royaumes; car il était Allemand, Hollandais, Anglais, Français, il était tout pour avoir le mérite de tout faire. Quelquefois la difficulté des négociations nécessaires l'étonnait extrêmement; mais je le voyais venir; il n'y perdait rien à s'étonner, il en avait plus d'honneur à percer dans les voies qu'on avait tenues pour faire réussir ces négociations.... »

Ce portrait de diplomate en plein air n'est pas mal réussi. On voit combien on dissertait, dans ce temps-là, sur cet équilibre que l'on appelait alors la « balance de l'Europe » et que nous désignons par le nom, plus barbare, de « concert européen ».

Plus loin, notre « contemplateur des choses humaines » s'arrête dans le salon d'une femme du monde, et écoute une conversation. On daube naturellement sur le prochain, mais par de savants détours et avec des précautions infinies, selon les rites habituels du marivaudage.

On parle d'une voisine.

« C'est une fort aimable femme », dit quelqu'un.

A cela, pas un mot de réponse de la dame du logis. En revanche, questions subites sur la pluie et le beau temps. Marivaux, qui sait entendre ce qu'on ne dit pas, observe que « ce silence ébauche un éloge ».

« On m'assurait l'autre jour, reprend une des personnes présentes, que son mari était jaloux, et il est vrai qu'on peut l'être à moins.

— Lui jaloux? réplique la maîtresse de la maison, c'est un conte que cela! Madame *** est d'une conduite si sage que cette faiblesse-là ne serait pas pardonnable à son mari; et d'ailleurs, c'est une femme qui a beaucoup d'agréments, il est vrai; mais n'avez-vous pas remarqué qu'elle est d'une physionomie extrêmement triste?...

— Il me semble que non, hasarde un des interlocuteurs.

— Peut-être que je me trompe; mais, comme elle n'a guère de teint, qu'elle a je ne sais quoi d'un peu rude dans les yeux....

— Elle, guère de teint et du rude dans les yeux! s'écrie quelqu'un. Je lui ai toujours trouvé les yeux vifs, et la dernière fois que nous la vîmes, elle était plus vermeille qu'une rose....

— Bon! le ciel la préserve d'être toujours vermeille à ce prix-là, la pauvre femme! Elle avait une migraine affreuse; voilà, monsieur, d'où lui venait ce beau teint. Non, non, assurément, le teint n'est pas ce qu'elle a de plus beau, et pour l'ordinaire elle est pâle; aussi est-elle d'une santé assez infirme. Je ne connais point de femme plus sujette qu'elle aux fluxions; cela lui a même gâté les dents qu'elle

avait assez belles. Écoutez, elle n'est plus dans cette grande jeunesse; au moins, elle se soutient pourtant assez bien. »

Marivaux, passé maître en l'art de déchiffrer les énigmes mondaines, traduisait mot à mot ce discours, au fur et à mesure qu'il l'entendait. A la place de *tristesse*, il mettait *modestie*. Il remplaçait *rudesse* par *vivacité des yeux*. Il retrouva ainsi tous les traits de la personne en question, comme un philologue retrouve une belle phrase sous les barbouillages d'un palimpseste. Il ne fut pas surpris, lorsqu'il alla voir la dame dont la caricature avait été si lestement brochée, de considérer un « air sage », une « blancheur mêlée d'un incarnat doux et reposé », des « regards vifs », et « je ne sais quoi de mignard, de tendre et de languissant ». Il triompha. Tel, un astronome qui aperçoit, au bout de sa lunette, un astre, préalablement découvert par la puissance du calcul.

Ayant l'habitude de réduire ses observations en aphorismes, il écrivit ceci sur son carnet :

De tous les mensonges, le plus difficile à bien faire, c'est celui par qui nous voulons feindre d'ignorer une vertu glorieuse à nos rivaux. Notre amour-propre, avec toute sa souplesse, est alors si défaillant sur ce point, qu'il ne peut dans ses fourberies se défendre de la passion qui l'agite: cette passion le suit, il ne peut se l'assujettir ni la soustraire; elle est empreinte dans tout ce qu'il nous fait dire, on la voit; cela trahit sa malice et l'en punit.

Marivaux est ici dans son domaine de prédilection. Il y insiste avec une sorte de volupté intellectuelle. Le *Spectateur français* et le *Cabinet du phi-*

losophe sont des bréviaires de marivaudage. On pourrait en extraire une série de maximes sur l'amour et sur tout ce qui s'ensuit : jalousie, dépit, coquetteries, caprices, froideurs, brouilles, raccommodements. Cela ferait une quintessence assez piquante. J'en citerai quelques-unes et je résumerai les autres, afin d'être utile aux personnes dont les passions sont sincères et raisonneuses.

D'abord, l'auteur des *Fausses Confidences* et du *Petit-Maître corrigé* avait une conception de l'amour tout à fait optimiste et sereine. Pour lui, l'amour n'était pas seulement « le petit dieu malin » chansonné par les drilles du Caveau, ni ce

Fléau du monde, exécrable folie,

que Musset a maudit furieusement, parce que le poète des *Nuits* confondait l'amour avec des récréations dont l'abus le rendait triste. Marivaux pense et dit de l'Amour ce qu'en pensait, ce qu'en disait l'auteur de la première partie de ce *Roman de la Rose*,

Où l'art d'Amour est tout enclose.

Par sa fine sentimentalité, par sa casuistique amoureuse, par son goût pour l'allégorie, Marivaux aurait fraternisé, au XIII^e^ siècle, avec le suave Guillaume de Lorris.

Marivaux recourt parfois aux procédés dont les journalistes sont coutumiers, et dont il use avec une ingénuité où se marque un gazetier assez novice. Veut-il nous exposer en détail sa théorie de l'amour, il suppose un Espagnol qui lui raconte un rêve.

Donc, cet Espagnol dormait profondément, lorsqu'il crut voir un verger dont les fleurs étaient fanées et dont les arbres semblaient mourir de consomption. Dans ce pays, qui demeurait inculte bien qu'il parût naturellement fertile, on voyait un palais dont l'architecture était majestueuse et triste. Une femme en sortit, belle, souriante, mais voilée de mélancolie.

« Jeune homme, dit-elle à l'Espagnol, vous ne comprenez rien à ce que vous voyez? »

Le jeune Espagnol fit un signe d'assentiment.

« Eh bien! reprit-elle, nous voici dans les terres de l'Amour; ce palais antique est sa demeure, et moi, *je suis l'Estime, compagne inséparable de ce dieu.*

— De grâce, expliquez-moi, demanda l'Espagnol, ce que signifient ces arbres, ces fleurs fanées dont l'odeur me réjouit encore? Cette terre me paraît excellente, pourquoi ne la cultive-t-on point? L'Amour manque-t-il de sujets?

— Tout ce que vous voyez, dit-elle, n'est fait que pour votre instruction; c'est une image des effets que produisit autrefois l'Amour chez les hommes. Cette terre figure leur âme; ces fleurs et ces arbres sont les vertus que l'Amour y faisait naître; l'état mourant dans lequel vous paraissent toutes ces choses, vous marque qu'elles sont anciennes. Cette terre ne produit aujourd'hui ni fleurs fraîches, ni arbres nouveaux; c'est que l'Amour ne règne plus parmi les hommes; et qu'*il n'échauffe plus leur âme du goût des vertus qu'il y faisait germer autrefois.* »

Cette allégorie, un peu froide, mais très significative, pourrait servir de sujet à une tapisserie dans le goût ancien. Marivaux ne s'en tient pas à cette esquisse, maintenant déteinte comme un trumeau du siècle passé. Il insiste, il tient absolument à nous conter des apologues.

Il y avait une fois un jeune héros qui « dut à son attachement pour une aimable et vertueuse personne l'estime et l'admiration que son siècle eut pour lui ». Suit l'énumération de toutes les qualités dont ce héros fut orné par cette bienfaisante passion. Son orgueil, un peu excessif, devint une fière et séduisante dignité. Son courage, un peu aveugle, « sujet à se souiller du sang d'un ennemi vaincu », devint clément, doux aux faibles, compatissant pour le malheur. Quels ne sont pas les miracles accomplis par l'amour? On dirait que Marivaux a lu, dans les contes de Boccace, l'aventure de Chimon, ce balourd de Chypre, qui devint un gentilhomme accompli, dès le jour où il vit la belle Ephigène dormir à l'ombre des bois. On cite des « ivrognes devenus sobres », des « débauchés devenus sages », des « avares faits généreux », des « menteurs corrigés de leur vice par la honte de devenir méprisables », des « brutaux ramenés à un caractère plus doux et plus sociable ». Ce sont d' « habiles gens dans les arts, à qui l'Amour inspira de l'émulation, et qui crurent leurs maîtresses dignes de la gloire d'avoir des amants illustrés par de grands talents »; ce sont enfin « des coquettes dont l'Amour a réformé les manières, qu'il a guéries de cette insatiable avidité de plaire, et qui ont senti qu'une pudeur scrupuleuse était le plus

aimable trait d'une femme, qu'il est honteux de débaucher les cœurs et glorieux de les attendrir ».

Otez de ce morceau les expressions démodées dont il est envieilli. Oubliez ce ton, qui rappelle un peu trop les sermons du *Philosophe sans le savoir* ou du *Père de Famille*, et vous y verrez l'expression ingénieuse d'une vérité qui ne pouvait rester indifférente au cœur attendri de Marivaux. « Nous n'avons de vertus sûres et durables que par le cœur », disait la marquise de Lambert. L'auteur des *Fausses Confidences* est de cet avis.

Toutes les littératures ont répété, dans toutes les langues, sur tous les rythmes, en poésie et en prose, cette profession de foi. C'est le thème préféré du lyrisme romantique; et c'était le fonds même du drame cornélien :

> Paraissez, Navarrois, Maures et Castillans,
> Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillans!

Ce n'est point là une jactance espagnole. C'est l'élan spontané d'un sentiment dont tout homme bien né peut être capable, même s'il n'est pas Castillan. Quelle est la tâche qui ne paraîtra pas légère et douce, si elle plaît à la charmante et très chère amie, à l'unique Aimée? Sourie qui voudra de ce sortilège où se laisse prendre délicieusement notre cœur. Il faut plaindre les pauvres gens qui croient pouvoir briser par de niaises facéties le grand ressort sans lequel l'élan de l'humanité s'arrêterait court.

Marivaux serait volontiers de l'avis de Platon, lequel souhaitait d'avoir une armée toute composée

de gens amoureux, parce que, selon ce philosophe, les amoureux deviennent invincibles lorsqu'ils songent à leurs maîtresses. Au reste, il parle de ce sujet avec un émoi sincère et visible, mais sans exaltation. Son cœur n'est pas la dupe de son esprit; mais son esprit est toujours prompt à parer le langage de son cœur. Il prête son style à tous les personnages qu'il fait parler. On trouve, dans le *Spectateur français* et dans le *Cabinet du philosophe*, une copieuse variété de lettres, particulièrement des lettres de femmes. L'auteur prétend qu'il les a reçues de ses lectrices. C'est une innocente malice, imitée d'Addison. On trouverait sans peine, dans les deux recueils de Marivaux, les éléments d'un *Secrétaire galant*, mais de qualité fine. Ces épîtres sont presque toutes des confessions. Voici, par exemple, une jeune fille, qui raconte comment elle laissa voir, malgré elle, une inclination naissante, qu'elle cherchait, non sans effort, à dissimuler.

« J'évitai, dit-elle, de me trouver seule avec lui, et je ne sais pourquoi je l'évitai; car j'aurais été bien aise que l'occasion de me parler se fût trouvée malgré moi. Je crus m'apercevoir *qu'il m'observait tendrement*, pendant que nous étions en compagnie, *et il vit bien que je m'empêchais de l'observer à mon tour.* »

Ailleurs, c'est une demoiselle qui se juge trop bien élevée, qui se plaint de l'éducation un peu surannée que lui inflige une mère trop fidèle aux vieilles traditions. Sur ce point, Marivaux partage encore l'opinion de son amie Mme de Lambert, laquelle disait : « Les enfants aiment à être traités en

personnes raisonnables. Il faut entretenir en eux cette espèce de fierté, et s'en servir comme d'un moyen pour les conduire où l'on veut. » Écoutons les doléances de sa jeune correspondante. Peut-être ont-elles découragé des parents tristes qui n'estimaient, chez leurs enfants, que les mines confites, les yeux baissés, les gestes révérencieux, et qui ne voulaient pas savoir comment on se dédommage, par derrière, de cette comédie du respect :

« Ma mère est extrêmement dévote, et veut que je le sois autant qu'elle, qui a cinquante ans passés; n'a-t-elle pas tort ?... »

Cette jeune révoltée esquisse là-dessus un léger crayon de l'emploi du temps qui lui est imposé par la bigoterie maternelle : au lever, une heure d'oraison; vêpres et complies tous les dimanches et fêtes; à six heures et demie, retraite dans le silence du cabinet, afin d'y faire une lecture pieuse. Aussitôt après, méditation sur cette lecture. Avant le coucher, lecture et oraison. Et la correspondante continue :

Pour moi, dans toutes ces oraisons-là, je paie de mine. Quand le hasard nous dérange, et que je suis ma maîtresse, je fais ma prière soir et matin d'aussi bon courage qu'on le puisse. Un *Pater* récité à ma liberté me profite plus que ne feraient dix années d'exercice avec ma mère. Vous parlerai-je tout à fait franchement? Nos heures d'exercice n'arrivent point, je n'entends sonner vêpres ou complies, je ne vois point de livres pieux, que je ne sois saisie d'un ennui qui me fait peur. Avant-hier, j'étais seule dans la chambre de ma mère; il entra un ecclésiastique, comme je ne songeais à rien. Je me trouvai presque mal en le voyant, seulement à cause de son habit, qui me rappelait mes fonctions dévotes.

Cette jeune fille est décidément une enfant ter-

rible. Voici ce qu'elle avoue sur le chapitre de la coquetterie :

Si vous voyiez comme ma mère m'habille, au voile près vous me prendriez pour une religieuse. Encore, au voile près, je me trompe; à l'égard de mon corset, il me va jusqu'au menton: il me sert de guimpe. Vous jugez bien qu'une âme de seize ans n'est pas à son aise sous ce petit attirail. Entre nous, je crains furieusement d'être coquette un jour. J'ai des émotions au moindre ruban que j'aperçois. Le cœur me bat dès qu'un joli garçon me regarde. Tout cela m'est si nouveau, je m'imagine tant de plaisir à être parée, à être aimée, à plaire que, si je n'avais le cœur bon, je haïrais ma mère de me causer comme cela des agitations pour des choses qui ne sont au fond que des bagatelles, et dont je ne me soucierais pas si je les avais. Persuadez-la, s'il vous plaît, de changer de manière à mon égard. Tenez, ce matin j'étais à ma fenêtre. Un jeune homme a paru prendre plaisir à me regarder. Cela n'a duré qu'une minute, et j'ai eu plus de coquetterie dans cette seule minute, qu'une fille dans le monde n'en aurait en six mois. Tâchez donc de faire voir les conséquences de cela à ma mère. Six heures et demie sonnent; elle m'appelle déjà dans son cabinet. Je vais lire, ou plutôt je vais prononcer des mots; je vais entrer dans ce triste cabinet que je ferai quelque jour abattre s'il plaît à Dieu; car sa vue seule me donne une sécheresse (pour parler comme ma mère) qui m'empêcherait toute ma vie de prier Dieu, si je restais dans la maison. Ah! que je m'ennuie!

Cette épître n'est pas mal tournée, et le bâillement final est d'une jolie invention. On sent, dans tout ce morceau, une main très experte à toucher les menus secrets des femmes. L'auteur a dû, au cours de sa carrière d'observateur, solliciter de tels aveux. On peut relever pourtant, çà et là, dans cette prose agile, coquette et qui veut être à peu près virginale, des traits trop appuyés, qui dénotent le sexe du rédacteur. Le plus habile écrivain, s'il veut pasticher le style des femmes, n'y réussit qu'à moitié. Il exagère les gentillesses et les miévreries, et tombe, par là,

dans l'invraisemblable ou dans le faux. Il veut se faire femme pour la circonstance, et c'est une difficile entreprise. Si « féministe » que fût Marivaux, il ne pouvait éviter certaines difficultés de cette tâche.

Je citerai, pour prouver l'incapacité où sont les hommes de parler ou d'écrire au lieu et place des femmes, une lettre que le *Spectateur* attribue à une dame qui veut combattre la passion d'un soupirant dont elle redoute les feux :

Vous m'aimez, monsieur, et quand vous ne me l'auriez pas dit tant de fois, je n'en serais pas moins persuadée. Oui, vous m'aimez; je le savais même avant que vous me l'eussiez avoué. Je vous examinais quelquefois sans le vouloir, et je vous trouvais comme il me semblait qu'on devait être quand on aimait. Hélas! je ne savais pas encore que je souhaitais alors de vous trouver comme vous étiez. Juste ciel! moi, qui n'avais jamais eu d'amour, comment pénétrais-je celui que vous me cachiez? Comment étais-je sûre que je ne me trompais pas, etc.

On ne voit guère, semble-t-il, une femme écrivant une pareille lettre, à moins qu'elle ne soit arrivée à cet âge critique où l'on retourne malgré soi aux minauderies enfantines.

En revanche, on ne lira pas sans plaisir ni sans profit, les maximes éparses un peu partout dans les deux gazettes de Marivaux, et aussi dans un autre recueil de réflexions décousues, qu'il a intitulé, en 1728, l'*Indigent philosophe*. On aimerait à classer toutes ces menues pièces, comme des monnaies anciennes dans un médaillier.

C'est une qualité, dans un amant bien traité, que d'être un caractère exactement constant; mais ce n'est pas une grâce, c'est même le contraire; on dirait d'un mari qui fait bon ménage. Tout ce qui sent la règle, tout ce qui n'est que con-

duite mesurée, enfin tout ce qui n'est qu'estimable, est trop froid aux yeux de l'amour. Il veut plus de grâces que de vertus. Aussi les amants constants ne sont-ils pas les plus aimés. La constance leur donne quelque chose de grave et d'arrangé, qui glace l'amour.... En amour, querelle vaut mieux qu'éloge.

C'est bien peu de chose que la vertu, quand on ne voit point de risque à la perdre, et qu'on ne craint que la honte de n'en avoir plus.

L'amour-propre, quand il a son compte, est si tendre, si reconnaissant, si modeste! il rend tout ce qu'on lui donne.

Il arrive qu'aujourd'hui ce n'est pas assez d'être née belle ou jolie, cela ne vous sert de rien et vous n'avez que des yeux insipides, si vous ne les animez d'un *certain air de corruption*; mais cet air que vous êtes obligée d'y mettre, il vous est difficile de l'attraper, *si vous n'avez vous-même les sentiments un peu libertins*. Vous ne devez rien outrer pourtant; car vous vous déshonoreriez, si vous ne vous arrêtiez pas au point requis. A la vérité, on l'a poussé si loin qu'il faudrait être bien maladroite ou bien effrontée pour le dépasser.

Une des folies des femmes, c'est de penser, à un certain âge, que des airs étourdis les rajeunissent.

Une vie passée dans le repos a cela d'heureux qu'elle est douce pendant qu'on en jouit, et qu'on ne s'y trouve point attaché quand on la quitte. Les adieux d'un paysan sont bientôt faits lorsqu'il meurt; son âme n'a pas contracté de grandes liaisons, n'a pas souffert de ces secousses violentes qui laissent tant d'ardeur pour la vie. La mort ne la rappelle pas de bien loin quand il faut qu'elle parte; elle ne tient presque à rien.

Marivaux, que la sagacité de son esprit aurait pu réduire à la sécheresse, avait, au contraire, un cœur excellent, tiède, prompt à l'attendrissement et aux larmes. Il estimait que, dans ce monde, il faut être un peu trop bon pour l'être assez. Ce peintre d'une société où la bonhomie était précisément ce qui

manquait le plus, fut un bon homme. Ce qui ne l'empêcha pas d'être un homme d'esprit. Il pensait, comme son amie la marquise de Lambert, « qu'il faut bien plus d'esprit pour plaire avec de la bonté qu'avec de la malice ». Ses traits, comme on peut s'en assurer par l'image gravée en tête de ce livre, donnent l'idée d'une douceur mêlée de clairvoyance et d'inquiétude pensive. La bouche, à la fois pincée et souriante, est celle d'un causeur bienveillant et averti. Les yeux sont grands, affectueux, un peu voilés de mélancolie. L'ensemble, depuis les cadenettes poudrées jusqu'au jabot de mousseline et aux manchettes de dentelle, atteste un goût très vif de propreté physique et morale, l'habitude de la *tenue*, des instincts de noblesse et de distinction.

Ses biographes s'accordent à rapporter plusieurs anecdotes qui montrent à quel point il était obligeant et pitoyable.

Il partait un jour pour la campagne avec une de ses amies, Mme Lallemant de Bez, mère de la comtesse de Choiseul, qui lui avait offert une place dans sa voiture. Pendant que cette dame, qui n'était pas encore montée, était occupée à donner quelques ordres, un jeune homme de dix-huit à vingt ans, « gras, potelé, du teint le plus frais et le plus vermeil », vint à la portière du carrosse demander l'aumône. Marivaux, frappé du contraste entre la démarche humiliante et l'air de santé du mendiant, lui dit :

« N'as-tu pas honte, misérable, jeune comme tu es, et te portant le mieux du monde, de demander un pain que tu pourrais gagner par un honnête travail ?

— Ah! monsieur, répondit ce jeune homme, je suis si paresseux! »

Marivaux le regarda en souriant, tira un écu de sa poche et le lui donna.

« Vous êtes bien magnifique dans vos aumônes », dit à notre auteur la dame au carrosse, qui survint en cet instant, et qui connaissait l'état des finances de Marivaux.

« Je n'ai pu, répondit-il, me refuser à récompenser un trait de sincérité, échappé à ce garçon. »

Il n'estimait en tout que la *sincérité*, et sa verve satirique n'a jamais poursuivi que le mensonge. « Les ridicules bien francs, disait-il, je ne leur dis mot, je les laisse là, ce serait battre à terre; mais ces *fourberies d'une âme vaine*, ces *singeries adroites et déliées*, ces *impostures si bien concertées* qu'on ne sait presque par où les prendre pour les couvrir de l'opprobre qu'elles méritent, et qui mettent presque tout le monde de leur parti, oh! que je les hais, que je les déteste! »

Voici quelques actions où l'on sent moins l'homme de lettres en quête de documents humains. M. Larroumet les a rappelées avec raison. De toutes les preuves de désintéressement dont la vie de Marivaux est remplie, la plus forte est celle qu'il donna dans ses relations avec Voltaire.

L'auteur de la *Pucelle* n'était pas tendre, nous l'avons vu, pour l'auteur de la *Surprise de l'Amour*. Attaqué par cette mauvaise langue qui passait, avec une extraordinaire facilité, de l'épigramme la plus fine à la grossièreté la plus ordurière, Marivaux, dont la sensibilité était extrême, souffrait de ces

cruelles malices. Il ne s'en vengeait que par des propos sans fiel et non sans justesse, dont quelques-uns ont mérité de parvenir jusqu'à nous. « M. de Voltaire, disait-il, est la perfection des idées communes »; ou bien : « M. de Voltaire est le premier homme du monde pour écrire ce que les autres ont pensé ». Ou bien encore : « Ce coquin-là a un vice de plus que les autres; il a quelquefois des vertus ». Mais il n'aimait pas les basses querelles, et les écrits de ce galant homme ne contiennent pas une injure à l'égard de ceux qui l'ont traité méchamment ou vilainement dans leurs libelles.

En 1735, les *Lettres philosophiques* de Voltaire furent condamnées par un arrêt du Parlement. Un libraire, voulant achalander sa boutique, crut faire une bonne opération commerciale en demandant à Marivaux, en échange d'une somme de cinq cents livres, une réfutation de ces *Lettres philosophiques*. Voltaire s'était réfugié au château de Cirey, en Lorraine, chez la marquise du Châtelet, et flaira le danger. Par une de ces volte-face dont il était coutumier lorsque son intérêt personnel était en jeu, il écrivit, en février 1736, à un certain M. Berger, marchand, intrigant, homme d'affaires et collectionneur, une lettre, qui n'était pas destinée, évidemment, à rester dans les poches du destinataire, et où Marivaux est traité de la plus obligeante façon. Écoutez ceci. On dirait un chat qui, pour se faire pardonner quelque impertinence, ronronne en faisant le gros dos et la patte de velours :

A l'égard de M. de Marivaux, je serais très fâché de compter parmi mes ennemis un homme de son caractère et dont j'es-

time l'esprit et la probité. Il y a surtout dans ses ouvrages *un caractère de philosophie, d'humanité et d'indépendance*, dans lequel j'ai trouvé avec plaisir mes propres sentiments. Il est vrai que je lui souhaite quelquefois un style moins recherché et des sujets plus nobles, *mais je suis bien loin de l'avoir voulu désigner en parlant des comédies métaphysiques.* Je n'entends par ce terme que ces comédies où l'on introduit des personnages qui ne sont point dans la nature, des personnages allégoriques, propres tout au plus pour le poème épique, mais très déplacés sur la scène, où tout doit être peint d'après nature. Ce n'est pas, ce me semble, le défaut de M. de Marivaux. Je lui reprocherais au contraire de trop détailler les passions, et de manquer quelquefois le chemin du cœur en prenant des routes un peu détournées. J'aime d'autant plus son esprit, que je le prierais de ne le point prodiguer. Il ne faut pas qu'un personnage de comédie songe à être spirituel, il faut qu'il soit plaisant malgré lui, et sans croire l'être; c'est la différence qui doit être entre la comédie et le simple dialogue. Voilà mon avis, mon cher monsieur, je le soumets au vôtre.

Cette lettre, très jolie, très sensée, et qui serait parfaite si elle ne contenait un gros mensonge, fut suivie par une quantité d'autres épîtres, où Voltaire, de plus en plus inquiet, céda peu à peu à l'irritation de ses nerfs. Son caractère naturellement insolent reprit le dessus. Il finit par traiter Marivaux de « misérable » et de « zoïle impertinent ».

Peine inutile. Fureur superflue. Marivaux se déroba aux offres engageantes de son libraire. Il était trop galant homme pour exposer aux représailles du garde des sceaux un ennemi contre lequel toutes les puissances de la terre semblaient alors se liguer.

On ne sera pas étonné, lorsqu'on aura recueilli tous ces faits, qu'un tel écrivain, bien qu'il se soit surtout occupé d'intrigues amoureuses, ait professé, pour son propre compte, les principes de la plus

scrupuleuse morale. Il méprisait les gens de finance, et il écrivit contre eux, en 1728, une sorte de satire dialoguée, qui s'intitule le *Triomphe de Plutus*. Ses gazettes sont remplies de tirades qui peuvent paraître aujourd'hui vieillies et fanées, mais où se marque une sincère noblesse de sentiments. Ceci, par exemple :

> Qu'il est triste de voir souffrir quelqu'un, quand on n'est point en état de le secourir, et qu'on a reçu de la nature une âme sensible qui pénètre toute l'affliction des malheureux, qui l'approfondit involontairement, pour qui c'est comme une nécessité de la comprendre et de ne rien perdre de la douleur qui en peut rejaillir sur elle-même!...

La pitié, chez lui, était avivée, endolorie par la finesse d'âme. Ses réflexions morales tournent parfois au sermon. Mais ses exhortations sont toutes laïques, pour ainsi dire. C'est au nom d'une vertu mondaine qu'il s'encourage à bien faire, et qu'il y encourage les autres.

Il rencontra un soir, au détour d'une rue, une jeune fille, qui avait l'air honnête mais pauvre, et qui pleurait à chaudes larmes. Il eut la tentation de fuir, afin d'échapper à « l'intérêt douloureux » qu'elle commençait à lui inspirer. Il demeura.

« Qu'avez-vous, mon enfant? demanda-t-il avec bonté. Pourquoi pleurez-vous?

— Hélas! monsieur, répondit-elle. Je suis dans un état affreux. »

L'auteur du *Don Quichotte moderne* essaya encore de « se débarrasser de la pitié qu'elle lui faisait éprouver ». Mais il jugea que « ce ménagement

pour lui-même l'aurait mis plus mal à son aise que la plus triste sensibilité ». Il insista :

« Mademoiselle, vous me paraissez dans une grande peine. Que vous est-il arrivé?

— Puisque vous avez la bonté, dit-elle, de prendre part à mon affliction, je vais vous en instruire.... »

Et ce fut un long récit. Le père de cette jeune personne avait été un homme considérable en province. Il était mort prématurément, laissant des affaires assez embarrassées, une veuve malade et trois filles. Un procès malheureux avait achevé la ruine de cette famille. Les juges, mal disposés pour des plaideurs sans argent et sans « épices », avaient été sourds à toutes les prières. Que faire, en une telle extrémité?

« Hélas! monsieur, poursuivit en sanglotant cette jeune infortunée, un riche bourgeois m'offre tous les secours possibles. Mais quels secours, monsieur! Ils sauveraient la vie de ma mère; ils déshonoreraient éternellement la mienne; voilà mon état, en est-il de plus terrible? J'aime ma mère, j'en suis aimée, elle meurt, cela me fait trembler pour nous deux. Dans mon affliction, je lui ai dit les offres de l'homme dont je vous parle. A mon récit, j'ai cru qu'elle allait expirer entre mes bras; elle m'a baignée de ses larmes, elle a jeté sur moi des yeux tout égarés, et s'est retournée de l'autre côté, sans me dire une seule parole.... »

Marivaux tira quelques écus de sa poche et les remit à la jeune fille, en y joignant quelques conseils. Il songea que beaucoup de pauvres filles n'ont d'autre tort que de n'avoir pas rencontré sur leur route un

honnête homme. Rentrant chez lui, par les rues noires et désertes, il s'indigna contre les « riches bourgeois », et leur adressa, en pensée, un discours irrité. Quand on est journaliste, on ne laisse rien perdre. Notre auteur inséra cette harangue dans la quatrième feuille du *Spectateur français* :

Homme riche, vous qui voulez triompher de la vertu par la misère, de grâce, prêtez-moi votre attention. Ce n'est point une exhortation pieuse, ce ne sont point des sentiments dévots que vous allez entendre : non, je vais seulement tâcher de vous tenir les discours d'un *galant homme*, sujet à ses sens aussi bien que vous; faible, et, si vous voulez, vicieux; mais chez qui les vices et les faiblesses ne sont point féroces, et ne subsistent qu'avec l'aveu d'une humanité généreuse. Oui, vicieux encore une fois, mais en *honnête homme*, dont le cœur est heureusement forcé, quand il faut, de ménager les intérêts d'autrui dans les siens, et ne peut vouloir *d'un plaisir qui ferait la douleur d'un autre....*

Que la jeunesse et les grâces de la fille dont nous avons parlé vous aient donné de l'amour, ce n'est pas là ce qui m'étonne, et ma charge n'est pas de vous inquiéter là-dessus; mais que ce visage frappé de désespoir, dont la souffrance a désolé les traits, que ces grâces flétries par les larmes n'aient pas déconcerté votre amour, ou n'en aient point fait une protection pour cette infortunée; que cet amour, loin de la plaindre de tant de maux, n'en ait reçu qu'une confiance plus brutale; que la misère la plus féconde en impressions touchantes ne l'ait déterminé qu'à l'outrage, et non pas aux bienfaits; que vous dirai-je enfin? qu'à la vue d'un pareil objet, cet amour ne se soit pas *fondu en pitié généreuse*; qu'en écoutant cette fille, la charité ne vous ait pas attendri sur le péril où l'exposait son malheur; que le découragement, la lassitude qui pouvaient la prendre n'aient pas attiré tous vos égards; que vous ayez pesé son infortune, que vous en ayez compris l'excès, sans en sentir vos désirs confondus, sans être épouvanté vous-même de vous surprendre dans le dessein horrible d'en profiter, voilà ce qui me passe; c'est une iniquité dont je ne sais comment on peut soutenir le poids, c'est une intrépidité de vice que mon imagination ne peut atteindre.

Tyran que vous êtes! Qu'avez-vous dit à cette fille, dont

vous avez vu la jeunesse en proie à la fureur des derniers besoins? Malheur à toi que la faim dévore! Veux-tu du pain? deviens infâme, et je t'en accorde.

Voilà un morceau qui n'est pas mal venu. Les belles filles du temps de la Régence n'étaient pas accoutumées à des rencontres si providentielles dans des lieux fréquentés et passants. On y sent le cœur d'un galant homme et la main d'un homme de théâtre. On y trouve, de plus, comme le résumé de la morale élégante qui a régi toutes les pensées et toutes les actions de Marivaux. Ce n'est pas assurément une morale de stoïcien. Le goût, la bonté, l'honneur, la *sensibilité* y ont plus de part que les principes abstraits de la philosophie. Ce sont moins des principes raisonnés que des inclinations sentimentales. Mais telle qu'elle est, cette morale est encore trop rare, trop précieuse, trop efficace, pour qu'on ait le courage d'en remarquer les imperfections. Cette vertu d'un galant homme, éloigné du mal par la laideur du vice, préservé de la chute par l'horreur de la souffrance humaine, peut suffire à diriger de nobles consciences. Nous n'avons pas le droit de nous montrer difficiles pour cette honnêteté sans faste, sans doctrine et sans ostentation.

L'orthodoxie morale de Marivaux était-elle appuyée sur des croyances religieuses? « Il était très éloigné, dit d'Alembert, d'afficher la dévotion. » Cet honnête homme devait, en effet, ne se piquer de rien, et des façons bigotes n'eussent pas été d'accord avec le genre de vie où ses aptitudes, ses goûts, ses occupations, l'avaient conduit. L'ami de la célèbre Silvia, l'auteur du *Triomphe de l'Amour* n'aurait pu, sans

inconvénient, se donner pour un chrétien très rigoureux sur la doctrine. Son directeur de conscience eût jugé qu'il sentait un peu le fagot. Il pensait d'ailleurs que « la dévotion nous éloigne du monde, sans le plus souvent nous rapprocher de Dieu ». Mais sa douceur naturelle, son esprit délicat, son tact répugnaient à l'incrédulité phraseuse, à la pose irréligieuse et anticléricale. Il voyait, dans l'impiété, moins une erreur de la raison qu'une sécheresse du cœur. D'Alembert rapporte qu'il se moquait des mécréants. « Ils ont beau faire, disait-il, ils seront sauvés malgré eux. » Il dit un jour à un esprit fort : « Monsieur, il faut vous y résigner, vous irez tout droit dans le paradis ». L'esprit fort se retira, très offensé.

La quinzième feuille du *Spectateur français* est destinée à montrer les inconséquences du scepticisme dans la personne d'un jeune fat qui entreprend de discuter avec un vrai philosophe. Ce dialogue est mené avec une partialité trop visible. Le « jeune fat » ne dit que des sottises, comme cet « avocat du diable » dont certains prédicateurs triomphent aisément. Il expose, à bâtons rompus, un « système étourdi », où l'on trouve « un peu de libertinage, beaucoup de vanité et force ignorance ». Si bien que le « vrai philosophe » meurt d'envie de rire, et clôt la discussion par cette petite mercuriale :

« En vérité, mon cher monsieur, vous vous moquiez tout à l'heure de la crédulité des bonnes gens; mais si vous croyez votre système, vous n'avez rien à leur reprocher, je vous garantis plus crédule qu'eux. Je vois bien que ce n'est pas le défaut d'évidence qui vous empêche d'ajouter foi à de certaines

choses; car je ne pense pas que vous voyiez plus clair dans celles que vous croyez.

— Chacun a sa façon de voir », répond l'autre, un peu interloqué.

Et le « vrai philosophe », abusant de sa victoire, réplique aussitôt :

« Franchement, je comprends bien qu'avec la vôtre, on marche hardiment dans les ténèbres. »

Ce n'est pas nuire à la mémoire de Marivaux, que d'affirmer, après avoir lu cette réfutation expéditive, qu'il n'avait point l'esprit très philosophique. Cet observateur, très expert aux analyses morales, n'avait aucun goût pour la logique abstraite. S'il répugnait au scepticisme, ce n'était point par raison démonstrative. Il penchait, par bonté, vers un dogmatisme consolant. Le respect des choses saintes lui semblait indispensable au bonheur de l'humanité. Les misérables seraient trop à plaindre, si Dieu n'existait pas. Telle est, à peu près, son opinion sur ce chapitre. Ce n'est pas lui qui a prononcé cette phrase brutale : « Il faut de la religion pour le peuple ». Sa délicatesse native le rendait incapable d'un aphorisme aussi monstrueux. Mais, au témoignage de d'Alembert, il n'aurait pas voulu « enlever à la pauvre espèce humaine cette consolation que la Providence divine lui a ménagée ».

Les personnes qui sont douées de la disposition amoureuse étendent d'ordinaire aux choses sacrées ce qu'elles réservent plus volontiers à des objets profanes. Dans la cinquième feuille du *Cabinet du Philosophe*, Marivaux a marivaudé avec grâce sur l'*Amour de Dieu* :

Ceux qui connaissent Dieu, parce qu'ils l'aiment, qui sont pénétrés de ce qu'ils en voient, ne peuvent, dit-on, nous rapporter ce qu'ils en connaissent. Il n'y a point de langue qui exprime ces connaissances-là; elles sont la récompense de l'amour, et n'éclairent que celui qui aime. Quand même il pourrait les rapporter, le monde n'y comprendrait rien; elles sont à une hauteur à laquelle l'esprit humain ne saurait atteindre que sur les ailes de l'amour. Cet esprit humain va terre à terre et il faut voler pour aller jusque-là. Ceux qui aiment Dieu communiquent partout ce qu'ils en savent à ceux qui leur ressemblent; ce sont des oiseaux qui se rencontrent dans les airs.

Saint Paul (cette piquante remarque est de M. Larroumet) avait dit à peu près la même chose dans sa premiere épître aux Corinthiens : *Sed sicut scriptum est : Quod oculus non vidit nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum. — Nobis autem revelavit Deus per spiritum suum : Spiritus enim omnia scrutatur, etiam profunda Dei.*

L'apôtre des Gentils ne s'attendait assurément pas à être un jour commenté si joliment par un auteur dramatique.

Marivaux, sans doute, lisait rarement l'Écriture. Mais il aimait à entendre les prédicateurs. Il les voulait zélés, simples, *sincères*, exempts de prétentions littéraires, animés par une ferveur tout évangélique. Songeait-il, dans ses légères satires, au Père Massillon, qui prêcha, pendant la Régence, des sermons dignes de ce temps, oratorien mielleux, bon apôtre dont les méchantes langues chansonnèrent la liaison avec la marquise de l'Hôpital? Il se plaignait, en tout cas, que les sermonnaires ne fussent pas tous conformes au modèle intérieur

qu'il s'était tracé. « Je me souviens, dit-il, qu'un jour j'étais dans une petite église où prêchait un bon religieux. On ne l'estimait pas beaucoup, car il n'avait que du zèle. Ce digne homme monta en chaire, il prêcha, et je me rappelle à cette heure qu'il prêcha mal, je veux dire qu'il n'était pas habile homme. Cependant je l'écoutai, je ne pus m'en empêcher, il gagna mon attention sans que je m'en aperçusse. Je ne songeai pas seulement s'il y avait de l'esprit au monde; le mien se familiarisa je ne sais comment avec la *simplicité* du sien. Moi qui ne suis pas dévot, je m'intéressais à tout ce qu'il disait; cela me regardait; il traitait de mes affaires, il parlait comme un homme qui vous rapporte la vérité, comme un homme qui la croit, et qui, sans y employer d'art inutile, n'a d'autre secret pour vous persuader de ce qu'il dit, que d'en être persuadé lui-même.... » Et il conclut :

« La plupart des sermons ne sont que des pièces d'éloquence ».

Duviquet remarque judicieusement que ce travers de l'éloquence sacrée a été attaqué avec plus de vivacité et de force par La Bruyère, représentant un prédicateur qui arrive avec son sermon sous le bras, comme un commerçant avec une pièce de toile, et prêt à débattre contre le curé du lieu le prix de sa marchandise. Le même critique ajoute que, sans ce dangereux parallèle, le tableau peint par Marivaux paraîtrait d'une perfection achevée.

M. Larroumet a cru pouvoir établir que Marivaux était *socialiste*. Il prononce même, à ce sujet, le mot de *sans-culotte*. Quelque regret que j'éprouve à

contredire le savant écrivain à qui tous les commentateurs de Marivaux sont redevables, je crois que ces mots, appliqués à notre auteur, dépaysent tout à fait l'imagination. A l'appui de sa thèse, M. Larroumet cite une véhémente tirade, extraite de la cinquième feuille de l'*Indigent philosophe* :

> Eh morbleu! n'êtes-vous pas honteux de mettre sur vous tant de lingots en pure perte, pendant que vous pourriez les distribuer en monnaie à tant de malheureux que voici, et qui meurent de faim? Ne leur donnez rien, si vous voulez; gardez tout pour vous; mais ne leur prouvez pas qu'il ne tient qu'à vous de leur racheter la vie. N'en voient-ils pas la preuve sur votre habit? Eh! du moins, cachez-leur votre cœur; ôtez cet habit qui insulte à leur misère et qui n'a ni faim ni soif.... Je ne saurais vous regarder dans cet état-là que les larmes ne m'en viennent aux yeux. Retirez-vous; je ne suis point un barbare; je vois des gens qui souffrent, je vois le bien que vous pourriez leur faire, et votre vue m'afflige.

M. Larroumet lui-même convient que ce morceau est un « développement à la Sénèque ». C'est trop dire peut-être, et pas assez. On serait plus équitable et moins sévère pour Marivaux en attribuant à une sincère charité cette boutade de rhétorique. « Le seul mot de révolution, dit avec raison M. Francisque Sarcey, eût effarouché singulièrement Marivaux. » L'ami de la marquise de Lambert eût été fort étonné si l'on eût aperçu, dans ses œuvres morales ou dramatiques, des utopies de révolution violente. Il n'est pas nécessaire, Dieu merci! d'être socialiste professionnel pour avoir pitié de la souffrance humaine. L'auteur de l'*Indigent philosophe* était simplement un moraliste charitable, un honnête homme, nullement idéologue, mais volontiers attendri.

CHAPITRE III

LES ENNEMIS ET LES AMIS DE MARIVAUX LES CAFÉS — L'ACADÉMIE DERNIÈRES ANNÉES DE MARIVAUX

Écrivain respectueux de sa plume, honnête homme en un temps où les auteurs (et je dis les plus grands) avaient trop souvent des mœurs de laquais, soigné dans sa mise et, malgré sa profession d'auteur dramatique, régulier dans ses mœurs, Marivaux devait, par ces qualités mêmes, exciter la jalousie et le mauvais vouloir de quelques gens de lettres. N'étant ni homme de cour ni homme de collège, ni frivole ni pédant, il était un peu isolé. Il se bornait volontiers à la société d'un petit nombre d'amis. Il n'était d'aucune coterie, ce qui est le moyen de les avoir toutes contre soi. De plus, sa manière lui faisait une place à part. « J'aime mieux, disait-il, être assis sur le dernier banc dans la petite troupe des auteurs originaux, qu'orgueilleusement placé à la première ligne dans le nombreux bétail des *singes littéraires*. » Il s'est vanté de sa solitude et il en a pâti. L'hostilité de Voltaire ne fut pas la

seule inimitié contre laquelle cet aimable écrivain eut à se défendre. Il avait le grand tort de ne point appartenir au parti des esprits forts, lequel mangeait avec conviction les truffes de Turcaret. Il n'était pas non plus de ce monde particulier qui fréquentait le café Procope, « rendez-vous des arbitres du parterre », le café Gradot ou le cabaret de la mère Laurent. Homme de bonne compagnie, de façons distinguées, de mœurs avouables, Marivaux eut contre lui tous les cénacles, lesquels siégeaient principalement dans les cafés.

C'était dans ces « cafés littéraires » que se montaient ordinairement les cabales destinées à faire tomber les pièces des auteurs qui, au gré des gratte-papier du lieu, n'étaient pas suffisamment déconsidérés.

Marivaux servit de plastron à beaucoup de préjugés et de haines. Son labeur continu (trente-deux pièces de théâtre, sept ou huit romans et une incroyable quantité de « mélanges ») ne l'a pas toujours défendu contre les attaques des paresseux ou des intrigants.

Il fut plusieurs fois obligé de faire représenter ses pièces sans les signer ou en les signant d'un pseudonyme, afin de dérouter les meneurs de cabales.

On a vu plus haut les démêlés de Marivaux avec Voltaire. Il eut aussi maille à partir avec l'obscène Crébillon fils. Cette querelle fut cependant la plus littéraire de toutes celles qu'il eut à soutenir.

C'était en 1734, peu de temps après que notre auteur eut commencé de publier son célèbre roman

intitulé : *la Vie de Marianne ou les Aventures de Mme la comtesse de* ***. On peut supposer que le succès de cet ouvrage inquiéta Crébillon fils, dont la réussite de conteur grivois pouvait souffrir d'une fâcheuse comparaison avec le succès de ce roman sans gravelures. L'auteur du *Sofa*, piqué au jeu, résolut de taquiner l'audacieux qui osait raconter autre chose que des aventures d'alcôve. Il écrivit, à cette fin, un conte à dormir debout : *l'Écumoire ou Tanzaï et Néadarné, histoire japonaise*. Résumer cette « fiction » serait la plus fastidieuse des besognes. Mieux vaut y renoncer. Qu'il nous suffise de savoir que jamais la malveillance d'un pornographe vexé ne dépassa ce degré de platitude.

Marivaux crut devoir riposter en insérant, dans l'histoire de son *Paysan parvenu*, quelques allusions directes aux calembredaines dont Crébillon s'était fait une sorte de spécialité. C'était faire trop d'honneur à un adversaire de si mauvais aloi. Marivaux aurait dû se rappeler ce qu'il disait un jour à d'Alembert : « Les injures dites par un écrivain décrié à un homme de lettres estimable sont l'opprobre de celui qui les dit, et l'éloge de celui qui en est l'objet ».

Marivaux goûta une joie tardive avant de mourir. Il fut élu, ayant déjà dépassé la cinquantaine, au nombre des Quarante de l'Académie française. L'affaire n'alla pas sans quelques difficultés. Cette élection fut malaisée. Le dramaturge, si habile, du *Dénouement imprévu* ne savait pas intriguer. Sa

fierté d'homme bien né répugnait à ces conspirations lentes, à ces chuchotements tenaces, à ces brigues dans les coins, à ces manœuvres savantes, où se traînent parfois les candidatures académiques, et qui consistent à employer plus de bons amis que de bons ouvrages. On connaît la fameuse tirade de Voltaire : « L'Académie est souvent négligée par ses propres membres. Cependant, à peine un des Quarante a-t-il rendu les derniers soupirs, que dix concurrents se présentent; un évêché n'est pas plus brigué; on court en poste à Versailles; on fait parler toutes les femmes; on fait agir tous les intrigants. » Le président Bouhier, du parlement de Dijon, magistrat savant et lettré, secondait les intérêts de notre auteur avec un zèle fervent. Mais le candide Marivaux avait résolu de ne compter que sur ses mérites et refusait de visiter ses juges. Non point par orgueil, comme le maréchal de Belle-Isle, qui eut l'idée de faire faire ses visites par son écuyer. Marivaux craignait d'importuner les gens. Et puis les objections étaient nombreuses, pressantes, appuyées par l'autorité de plusieurs personnages considérables. L'abbé d'Olivet, ancien jésuite, régent de collège, traducteur de profession, en voulait principalement au « diabolique style » de Marivaux. Les immortels de l'année 1736, à savoir l'abbé Bignon, numismate, l'abbé Dubos, historiographe, l'abbé Sallier, l'abbé Alary, sous-précepteur du roi, l'abbé Gédoyn (qui passe pour avoir été le dernier amant de Ninon de Lenclos), l'abbé de Rothelin, poète latin, l'abbé Mongault, traducteur, l'abbé Terrasson, tous plus ou moins précepteurs de princes et de princesses,

le bonhomme Danchet, Destouches, Crébillon le Tragique, Moncrif et La Chaussée, sans compter des prélats glorieux, tels que le cardinal de Rohan, l'archevêque Languet de Gergy, l'évêque Surin tombèrent d'accord pour rendre ce jugement, dont il faut citer les termes exprès : « Notre métier à l'Académie est de travailler à la composition de la langue, et celui de M. de Marivaux est de travailler à la décomposer; nous ne lui refusons pas de l'esprit, mais nos emplois jurent l'un contre l'autre, et cette différence lui interdira toujours l'entrée de notre sanctuaire. »

En revanche, Mme de Tencin, qui était l'amie de Marivaux depuis trente ans, tâchait de vaincre ces résistances. Cette femme distinguée et tumultueuse se remuait beaucoup, mettait en mouvement tous ses amis. Nous avons la preuve de ce manège dans une note de police. Le gouvernement de ce temps-là s'intéressait si fort aux belles-lettres que le lieutenant de police entretenait des agents spécialement chargés de surveiller l'Académie. Un de ces agents griffonna pour ses chefs, le 23 novembre 1742, la note que voici : « On dit que Mme de Tencin *se donne de grands mouvements* pour obtenir une place d'académicien à M. de Marivaux ».

A la fin de cette année 1742, le secrétaire perpétuel de l'Académie mourut. C'était un abbé. Il s'appelait M. d'Houtteville. Ce bonhomme avait compilé une espèce de traité théologique, intitulée : *La religion prouvée par les faits*. Grand émoi parmi tous ceux et toutes celles qui avaient quelque candidature à recommander. Voltaire se mit sur les rangs.

L'auteur de la *Henriade* et de *Zaïre* voulait être de cette Académie dont il a dit : « C'est l'objet secret des vœux de tous les gens de lettres, c'est une maîtresse contre laquelle on fait des chansons et des épigrammes jusqu'à ce qu'on ait obtenu ses faveurs, et qu'on néglige dès qu'on en a la possession ». Il remua comme un diable dans un bénitier, et dérangea tout le monde, y compris le roi. Le duc de Richelieu était son patron. Cet excès d'intrigue nuisit à l'auteur de la *Pucelle*. Le patronage de Richelieu effraya les gens timorés. On sut que Voltaire avait fait parler au duc par la marquise du Châtelet qui avait été la maîtresse de ce duc, et avec laquelle lui Voltaire commentait alors Newton. Le scandale était trop fort. L'honnête Marivaux fut élu, le lundi 10 décembre 1742, par un assez grand nombre de boules blanches, après des menées laborieuses, que Mme de Tencin dirigea, et dont il serait oiseux d'indiquer le détail.

Marivaux fut reçu en séance solennelle le lundi 4 février 1743, en présence de vingt-six confrères dont les noms, exception faite pour Montesquieu, Fontenelle, Crébillon et Destouches, sont remarquables par leur obscurité. Le nouvel académicien, assis, selon la coutume, au bas bout de la table, se déclara, dans cette salle du Louvre qui s'appelle à présent la salle Puget, heureux et fier d'appartenir à la docte Compagnie. Il tâcha de louer son prédécesseur, l'abbé d'Houtteville, et se tira comme il put de cette ingrate besogne. Il n'eut pas autant de succès qu'un autre académicien qui fut reçu le même jour, et qui s'appelait le duc de Nivernois, grand

d'Espagne. Dans la même séance, M. de Moncrif lut des *Réflexions sur la critique*.

L'archevêque de Sens, Languet de Gergy, désigné pour répondre au récipiendaire, était un pauvre homme fort embarrassé. Il avait été chargé, le lundi 25 juin 1736, de recevoir le dramaturge La Chaussée, et il s'était attiré, par les éloges qu'il n'avait pas craint de prodiguer aux gens de théâtre, la censure des puritains jansénistes. Redoutant de nouvelles représailles, il fit amende honorable aux dépens de Marivaux. Assis au bout d'en haut, il profita excessivement de sa position privilégiée, et affecta d'ignorer les titres de son nouveau confrère. Il lui fit entendre qu'on l'avait élu seulement pour sa bonne conduite. Il le loua d'avoir « un bon cœur », de la douceur dans la société et de l'*amabilité* dans le caractère. « C'est là, ajoutait ce balourd, c'est là ce qui concilie nos suffrages plus efficacement que les écrits brillants et les dissertations savantes. » L'orateur de la compagnie loua les « brochures amusantes » de Marivaux. Le reste du discours était sur ce ton. Le policier chargé de surveiller l'Académie rendit compte de cette séance à ses chefs par la note que voici : « Pour le discours de M. l'archevêque de Sens, il a assommé l'assemblée; il a été d'une longueur d'autant plus ennuyeuse que rien de fin n'en a diminué le cours. Sans le respect dû au lieu et à l'assemblée, il n'y a pas de doute qu'il n'eût été interrompu; mais les longs éclats de rire dont on a honoré sa mercuriale à M. de Marivaux sur son *Paysan parvenu* ont dû lui faire comprendre ce qu'on pensait de lui. Rien de plus sin-

gulier ne s'est jamais passé à l'Académie. » Le même policier, ayant fait sans doute une tournée dans les cafés littéraires, notait ceci : « Le discours de M. l'archevêque de Sens est l'objet de la raillerie publique. Ce prélat trouve très peu de défenseurs. »

Les dernières années de Marivaux, inquiétées par la gêne, assombries par les approches de la caducité, attristées par la mort de Mme de Tencin, furent consolées, égayées par la bienfaisante amitié d'une excellente femme.

« Il est plus ordinaire, a dit La Bruyère, de voir un amour extrême qu'une parfaite amitié. » Marivaux et Mlle de Saint-Jean donnèrent, au déclin de leur âge, l'exemple d'une amitié quasiment merveilleuse.

Gabrielle-Angélique Anquetin de la Chapelle-Saint-Jean éprouvait, pour l'auteur de *Marianne*, une tendre admiration. C'était une vieille fille. Mais quoi! les personnes de cet état ont souvent un charme délicat, je ne sais quel attrait qui vient de leur destinée brisée et de leur rêve inachevé. Quand elles ne tournent pas à la révolte acariâtre, elles sont admirables par leur idéalisme obstiné. Ce sont alors des sœurs délicieuses, des tantes exquises, des amies souhaitables.

Marivaux, lorsqu'il fit la connaissance de Mlle de Saint-Jean, se rappela sans doute cette sœur de curé, qu'il a dépeinte au commencement de *Marianne* : « C'était une personne pleine de raison et de politesse, qui joignait à cela beaucoup de vertu ». Quant à Mlle de Saint-Jean, elle éprouva sans doute pour lui un sentiment tout pareil à celui que ressentit,

vers le même temps, la reine Marie Leczinska pour son vieux chevalier d'honneur, M. de Nangis. Elle partagea ses chagrins, tempéra ses douleurs, supporta ses défauts, égaya, dans la froide saison des affections calmes, la solitude de son âme.

Il la demanda peut-être en mariage. Il était assez honnête pour cela. Elle sentit tout le parti que la moquerie publique pourrait tirer de cette aventure. L'opinion est inclémente aux unions trop tardives. Elle n'aime pas les noces de vieillards. A quoi bon, pensa Mlle de Saint-Jean, à quoi bon se donner en spectacle aux railleries du monde? Nous deux, déjà branlants et chenus, marcher à l'autel comme de jeunes fiancés? Eh, mon Dieu! quelle comédie funèbre! Non, à notre âge, il n'est plus temps de jouer les Dorantes et les Sylvies.

Donc ils ne se marièrent point. Mais, bravant courageusement les préjugés, sûrs de leur vertu, ils résolurent de demeurer ensemble. Mlle de Saint-Jean habitait rue de Richelieu, dans la paroisse de Saint-Eustache. Son appartement, clair et joli, s'ouvrait sur les jardins du Palais-Royal, qui n'étaient pas encore rétrécis et masqués par les rues de Valois, de Beaujolais et de Montpensier. C'est là que Marivaux, ayant quitté son logis de la rue Saint-Honoré, acheva de vivre, demeurant, jusqu'à son dernier soupir, misanthrope et sentimental.

Cette honnête association n'alla pas cependant sans un contrat assez curieux, passé en bonne et due forme, par-devant notaire.

Le 16 octobre 1757, dans l'après-midi, par-devant

maître Guillaume Bioche, notaire au Châtelet de Paris, demeurant place Dauphine, au coin de la rue de Harlay, fut présent messire Jacques Frécot de Lanty, conseiller du Roi en son grand Conseil, demeurant à Paris, rue des Saints-Pères, lequel a créé et constitué et promis garantir, fournir et faire valoir à sieur Pierre Carlet de Marivaux, l'un des Quarante de l'Académie française, et à demoiselle Gabrielle-Angélique Anquetin de la Chapelle-Saint-Jean, à ce présents et acceptants, pour eux et le survivant d'eux, leur vie durant et celle du survivant, deux mille huit cents livres de rente viagère.

Cette rente était constituée moyennant l'apport d'une somme de 28 000 livres, versées en espèces sonnantes, dont 20 000 livres fournies par Mlle de Saint-Jean et 8 000 par M. de Marivaux.

Par le même acte, « lesdits sieur de Marivaux et demoiselle de Saint-Jean, pour se donner des preuves réciproques de l'amitié qu'ils ont dit se porter, se sont fait donation pure, simple et irrévocable, en meilleure forme et manière que donation puisse valoir, au survivant d'eux, accepté respectivement par lesdits sieurs de Marivaux et demoiselle de Saint-Jean, du droit respectif qu'a ledit survivant de jouir de la totalité de ladite rente viagère de 2 800 livres, ensemble des arrérages de la portion de cette même rente qui se trouvera due lors du décès du premier mourant pour, par ledit survivant, en jouir, faire et disposer en pleine propriété, comme de chose à lui appartenant, se dessaisissant réciproquement, en faveur du survivant, dudit droit ».

Ouf! quel grimoire. Le délicat écrivain dut souffrir en écoutant ces phrases de procureur.

Ce contrat, religieusement observé de part et d'autre pendant six années, ne fut rompu que par la mort.

Il est malaisé de peindre un Marivaux vieilli, et l'esprit s'accoutume malaisément à cette image. Un de ses contemporains nous raconte qu'à soixante-quinze ans, il n'en paraissait guère plus de cinquante-huit. Il était propret, soigneux, « curieux, dit Collé, en linge et en habits ». Il est vrai qu'en ce temps-là, les hommes et les femmes avaient souvent plus d'âge que de vieillesse. La mode elle-même, les usages, l'arrangement du costume s'accordaient pour masquer ce qu'il y a de choquant dans le spectacle de la caducité. On était coquet par politesse. Tout homme bien né se croyait tenu d'arranger un peu sa personne avant de paraître en scène, c'est-à-dire avant de descendre dans la rue ou d'entrer dans un salon. A quatre-vingt-dix ans, Fontenelle était plus vif et plus sémillant que jamais. Le président Hénault, octogénaire, se faisait porter aux dîners de Mme Geoffrin, et ravissait tout le monde par sa gaîté.

George Sand raconte, dans ses *Mémoires*, que sa grand'mère, Mme Dupin de Francueil, lui rappelant les charmes du siècle défunt, lui disait lorsqu'elle était petite : « Est-ce qu'on était jamais vieux en ce temps-là? C'est la Révolution qui a amené la vieillesse dans le monde. Votre grand-père, ma fille, a été beau, élégant, soigné, gracieux, parfumé, enjoué, aimable, affectueux et d'une humeur égale, jusqu'à

l'heure de sa mort.... On savait vivre et mourir alors; on n'avait pas d'infirmités importunes. Si on avait la goutte, on marchait quand même, et sans faire la grimace; on se cachait de souffrir par bonne éducation. On n'avait pas de ces préoccupations d'affaires qui gâtent l'intérieur et rendent l'esprit épais.... On se serait fait porter demi-mort à une partie de chasse. On trouvait qu'il valait mieux mourir au bal ou à la comédie, que dans son lit entre quatre cierges et de vilains hommes noirs. On était philosophe; on ne jouait pas l'austérité, on l'avait parfois sans en faire montre.

« On jouissait de la vie, et, quand l'heure était venue de la perdre, on ne cherchait pas à dégoûter les autres de vivre.... »

Toutefois, la sagesse et la bonne grâce de Marivaux ne le préservèrent point d'un travers dont purent souffrir ses confrères. Il continua d'écrire. Depuis sa réception de l'Académie française, il avait pris l'habitude de composer des dissertations pour les lire devant les Quarante. C'est ainsi que, le mardi 25 août 1744, par une après-midi de pesante chaleur, il lut à ses confrères quelques *Réflexions sur les progrès de l'esprit humain*. Ce jour fut d'ailleurs mémorable pour l'Académie. On vit un sieur Linant, titulaire du prix de poésie pour la troisième fois, remercier l'assemblée en prose et en vers. Le mardi 29 décembre de la même année, Marivaux crut devoir régaler la Compagnie d'une nouvelle série de « réflexions ». Il eut le courage, après que l'abbé Girard et l'abbé de Bernis eurent prononcé leurs discours de réception et que M. de Crébillon

leur eut répondu, de lire des *Réflexions sur les différentes sortes de gloire!* Le jeudi 4 avril 1748, il revint à la charge sur l'*Esprit humain*. Et pourtant, ce jour-là, les trente académiciens présents durent entendre préalablement les harangues du marquis de Paulmy et de M. Gresset, et la réponse de M. de Boze! En 1749, le 25 août (décidément il tenait à cette date torride, et notez que l'été de 1749, c'est Rousseau qui le dit dans ses *Confessions*, fut d'une chaleur excessive!), il recommença une lecture sur *Corneille et Racine*, et il la continua le 25 septembre. Ce n'est pas tout. Le 25 août 1750, il termina la séance, qui était déjà très chargée, par la lecture d'une série de *Réflexions sur les hommes de génie*. Le 25 août 1751, nouvelle lecture *sur les Romains et sur les anciens Perses*. Bien qu'il lût en perfection, et qu'en ce temps-là on sût s'ennuyer plus qu'aujourd'hui, ces séances devaient paraître mortelles. L'auteur des *Surprises de l'Amour*, devenu académicien, se fit peut-être une idée trop grave de son titre, et crut que sa fonction l'obligeait à se guinder jusqu'aux solennelles grandiloquences. Il força son aimable génie à s'égarer jusqu'à la divagation philosophique, croyant sincèrement qu'il abordait, par là, les grands sujets. Telle, une jolie femme qui, ne se croyant pas suffisamment sérieuse, essaie de se faire prendre au tragique en discourant éperdument sur les facultés de l'âme. Marivaux tenait à expier les succès de sa jeunesse, et à réparer, par un sublime effort d'éloquence, ce qu'il était fâché d'entendre appeler ses badinages. Après tout, ses *Réflexions* diverses ne valent ni plus ni

moins que beaucoup d'autres. Mais les personnes médiocres ont des grâces d'état que le préjugé public refuse d'ordinaire aux gens d'esprit.

Les pièces qu'il donna dans les derniers temps de sa vie furent, presque toutes, mal accueillies et méritaient de l'être. La *Dispute*, représentée par les Comédiens français, le 19 octobre 1744, fut sifflée et l'auteur eut le bon goût de la retirer de la scène après la première représentation. Un petit acte, le *Préjugé vaincu*, joué sur le même théâtre, fut plus heureux et alla jusqu'à la septième représentation. En 1747, la tragédie d'*Annibal* fut reprise et applaudie. Bien que notre auteur ne recherchât point les faveurs des princes, la *Femme fidèle* fut accueillie favorablement, aux fêtes de Berny, chez Son Altesse Sérénissime le comte de Clermont, qui s'efforçait galamment de récompenser la condescendance de l'Académie en faisant jouer les pièces de ses confrères. Mais le dialogue qui s'intitule l'*Éducation d'un prince*, la comédie qui s'appelle les *Acteurs de bonne foi* et enfin *Félicie*, lue aux Comédiens français, le samedi 5 mars 1757, ne virent même pas les chandelles de la rampe. Ces « nouveautés » furent recueillies par les gazetiers du *Conservateur* et du *Mercure*.

En son déclin, Marivaux fit une élégie pour consoler une dame qui avait perdu un perroquet.

Il hanta, lorsque Mme de Tencin fut morte, les « mercredis » de la « bonne maman » Geoffrin, et soutint, par amitié pour cette dame, la candidature académique de Marmontel. Il retrouva, chez Mme du Bocage, chez Mme du Deffand, chez Mlle Quinault,

la cadette, cette société polie dont la marquise de Lambert lui avait d'abord ouvert l'accès et ménagé la faveur.

Peut-être fut-il attristé (d'autant qu'il était fort chatouilleux et susceptible) par les changements de la mode et par les caprices du goût public, qui décidément s'éloignait de lui.

Il se consola, comme il put, en étant fort assidu aux séances de l'Académie. Les *Registres* de cette compagnie ont gardé la trace de la ponctualité avec laquelle il venait toucher le jeton de présence octroyé aux Quarante par le ministre Colbert. Académicien dévoué, il s'acquittait volontiers de toutes les menues charges que ses confrères lui imposaient. C'est ainsi qu'en décembre 1744 il alla, en compagnie de La Chaussée, présenter au coadjuteur de Strasbourg les « compliments » de l'Académie « sur la mort de la duchesse de Ventadour ». Le jeudi 16 décembre 1745, il fut chargé, avec MM. l'abbé du Resnel, de Mairan et l'abbé de Bernis, d'aller complimenter M. de Machault, que le roi venait de nommer contrôleur général des finances. En 1750, il fut chancelier de l'Académie. Il fut chargé, comme tel, le 27 décembre de cette année-là, d'aller féliciter M. de la Moignon, qui venait d'être élevé à la dignité de chancelier de France. Il fut accompagné, dans cette ambassade, par MM. Mirabaud, secrétaire perpétuel, de Boze, l'abbé d'Olivet, l'abbé Alary, fondateur du Club de l'Entresol, Foncemagne, La Chaussée, Mairan et Duclos. Son compliment fut fort goûté. M. de la Moignon répondit en termes obligeants et voulut bien reconduire ces

messieurs jusqu'à la porte de son cabinet. C'est M. de Malhesherbes, fils du chancelier de France et premier président de la Cour des Aides, qui se chargea de reconduire jusqu'au perron les députés de l'Académie. Marivaux fut encore chargé, le 8 janvier 1751, d'aller complimenter M. de Machault, garde des sceaux. En 1754, Marivaux fut encore délégué par ses confrères pour complimenter l'archevêque de Sens, récemment élevé au cardinalat. Toutes ces commissions diplomatiques l'occupaient fort et peut-être l'amusaient.

Le dimanche 10 janvier 1762, il assista, quoique fort affaibli par l'âge, à une cérémonie qui est restée mémorable dans les fastes de l'Académie. Ce jour-là, vingt-cinq académiciens eurent l'honneur de monter en carrosse et de partir pour Versailles afin de présenter à la famille royale la quatrième édition du Dictionnaire auquel la Compagnie travaille depuis sa naissance. Ces messieurs, précédés par leur directeur et leur secrétaire perpétuel, furent introduits dans le cabinet de Sa Majesté par le premier gentilhomme de la Chambre. Le directeur, qui était l'abbé Batteux, présenta au roi ses confrères, par ordre de préséance, savoir : M. de Bougainville, qui n'était pas l'illustre navigateur; le maréchal duc de Richelieu, célèbre par ses débauches; le moraliste Duclos; l'abbé d'Olivet; le spirituel président Hénault; l'abbé Alary; le duc de Saint-Aignan, remarquable par son ignorance; M. Hardion, professeur d'histoire; M. de Moncrif; le duc de Nivernois; M. de Marivaux; M. le cardinal de Luynes, premier aumônier de Mme la Dauphine;

M. l'abbé de la Ville, ancien ministre du roi en Hollande; M. le comte de Bissy, brigadier des armées du roi, militaire estimable, fort goûté dans le salon de la maréchale de Luxembourg; le comte de Clermont, prince du sang, lequel était entré à l'Académie « sur le désir qu'il en avait exprimé », et n'avait point voulu être reçu en séance publique, se refusant à tenir le second rang dans une cérémonie; M. d'Alembert; M. de Chateaubrun, auteur d'une traduction de *Philoctète*; M. de Boismont; M. de Sainte-Palaye; M. Wattelet, receveur général des finances; M. de Coetlosquet, ancien évêque de Limoges, précepteur des enfants de France; l'abbé Trublet; M. Saurin; le prince Louis de Rohan-Guéméné, évêque de Canope et coadjuteur de Strasbourg.

Le directeur de l'Académie adressa au roi, à la reine, au dauphin, à la dauphine, au duc de Berry, des harangues fort plates. Et chacun s'en fut chez soi.

C'est la dernière fois que Marivaux parut en public.

Il reçut un jour la visite d'un certain Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève, qui venait de débarquer à Paris, par le coche de Lyon, avec quinze louis dans sa poche. Il eut la bonté de lire et de retoucher une comédie, intitulée *Narcisse*, que ce jeune homme, avant de devenir un sauvage à la mode et d'écrire contre le genre humain, fit représenter sans grand succès.

L'aimable peintre de *Marianne* acheva sa vie sans se plaindre, et sans apercevoir trop cruellement les

approches de la mort. Il était soutenu, contre l'appréhension d'une fin trop brusque, par une étrange superstition.

Au temps de sa jeunesse, entrant un jour dans un café, à Lyon, il avait rencontré un petit vieillard vers lequel il avait été soudainement attiré par une invincible sympathie. Mais le mystérieux personnage avait esquivé son entretien. Il suivit jusqu'à la promenade ce vieillard dont la mine et les allures l'intriguaient de plus en plus. Vains efforts. Enfin, après bien des tentatives, il réussit à l'aborder. Ce vieillard lui dit :

« Je vous connais, monsieur de Marivaux; et dès lors vous pouvez présumer que tout votre manège, depuis hier, pour tâcher à votre tour de me connaître ne m'est point échappé. Mais c'est à quoi, du moins quant à présent, vous chercheriez en vain de parvenir.... J'ai même connu votre père, ainsi que la plupart de vos parents.... Mais des raisons que je ne puis vous dire me forcent à vous prier de n'exiger de moi rien de plus.... Gardez-vous de me suivre, car, loin d'obtenir rien de plus, vous risqueriez, sans aucun fruit, de me nuire autant qu'à vous-même! Je puis pourtant vous dire que vous m'intéressez et qu'il dépendra de vous d'en avoir de vraies preuves.... Quelque chose qui puisse m'arriver, soyez au moins sûr, et recevez-en ma parole, que vous ne mourrez pas sans m'avoir revu.... »

Le vieillard aussitôt s'éclipsa. C'était apparemment quelque fou. Marivaux ne le revit jamais et compta toujours sur lui. Cette espérance lui donna

de la fermeté pour supporter les maladies et pour accepter les disgrâces que l'âge lui infligea. Il mourut, dans de vifs sentiments de piété, le 12 février 1763. Il s'aperçut à peine de sa dernière heure. Il attendait toujours son fantasque bonhomme.

Il légua à son amie, Mlle de Saint-Jean, ses livres, ses dettes et ses pauvres. Sa mort fit peu de bruit dans la République des lettres. Il fut remplacé à l'Académie par un certain abbé de Radonvilliers.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I

LES PERSONNAGES DE MARIVAUX JEUNES FILLES ET JEUNES FEMMES

Chez Molière, chez Regnard et chez leurs successeurs actuels du Palais-Royal, les rôles de femmes sont rares, pauvres et presque toujours burlesques. Dans les comédies raisonnables et romanesques de Marivaux, les femmes occupent le premier plan. C'est à ce point que leurs soupirants disparaissent un peu derrière l'ampleur de leurs falbalas, de leurs paniers et de leurs manches en pagode. Les personnes qui aiment les entretiens amoureux se plairont assurément à la lecture de ses romans et à la vue de son théâtre. Très différent de ses devanciers, qui n'avaient mis sur la scène que des amourettes ordinairement grivoises, l'auteur des *Serments indiscrets* a donné dans ses comédies, sobres d'intrigue et presque vides d'action, la pre-

mière place aux passions sincères. Il a été le peintre de l'amour honnête et charmant.

Il semble parfois que Marivaux a prêté une âme aux figurines que Watteau fait remuer, rire ou soupirer devant nous. Il sait le secret de leurs joies et de leurs peines. Il connaît le mystère de tous ces visages, qui défient volontiers, sous le loup de velours noir, notre curiosité intriguée. Expert à découvrir toutes les malices ingénues et toutes les naïvetés rusées que peut recéler un cœur de femme, il a traduit en langage clair la pantomime des voyageurs nonchalants qui abordent aux rives de l'*Ile enchantée*. Il nous aide à comprendre ce qui se cache de vérité sous la fantasmagorie de l'*Embarquement pour Cythère*. Comme le peintre mélancolique et amusé dont les tableaux illustrent ses dialogues, il a choisi, pour y enclore la réalité observée et le songe entrevu, un amusant décor de carnaval latin. Le cadre frêle de la comédie italienne ne lui a point paru si étroit qu'il ne pût y inscrire le coin de vie qui s'offrait à ses regards. Au premier abord, ses personnages semblent déguisés de costumes empruntés au vestiaire d'Arlequin et de Colombine. Mais très vite toute la séquelle italienne a disparu. Les noms n'y font rien. Vainement on chercherait, dans ces tableaux rajeunis, le vieux Pantalon, négociant de Venise, et le Docteur de Bologne, et Pulcinella, baladin de la Pouille, et don Spavento, matamore de Naples, et le niais Brighella et le fripon Mezzetin. Si l'on y fait quelque attention, il est aisé de remarquer que, sous ces apparences, un témoin sérieux et pensif nous montre les hommes et les

femmes d'un temps où l'amour, paré de politesse frivole, ne fut pas exempt, pour cela, d'inquiétude ni de souffrance.

A mesure que l'on avance dans cette lecture et dans cette rêverie, on aperçoit, peu à peu, par delà les formes idéalisées où Watteau et Marivaux ont fait chatoyer tous les reflets du satin et toutes les nuances du sentiment on aperçoit le monde fragile dont ils ont perpétué le caprice, le siècle où ils ont goûté la douceur et l'ennui de vivre; on entrevoit le paradis d'amour vers lequel soupirait leur fantaisie.

Et l'on regarde passer, soudain ressuscitées, les mortes dont ils furent amoureux.

Elles s'appellent Clarice, Angélique, Constance, Lucile; quelquefois même, en des heures plus fantasques, elles s'intitulent Hermiane, Carise, Églé, Dina.... Sous ces noms de pastorale italienne, sous ces déguisements mythologiques, sous ces demi-masques à la Watteau, il est aisé de les reconnaître a leurs yeux souriants, à leurs gestes vifs, à leurs causeries spirituelles. Ces jeunes filles sont des Françaises, nées vraisemblablement vers le temps où le roi Louis XIV était vieux et où, par conséquent, le royaume était triste. Elles ont été admises à la vie mondaine vers le temps où le roi Louis XV était jeune et où, par conséquent, le royaume était gai.

Le tendre et raisonnable Marivaux a prodigué, dans la peinture de leurs grâces, toutes les ressources de son réalisme romanesque, et il a fait

passer dans leur âme quelque chose de sa tendresse et de sa raison.

Dès l'âge le plus tendre, elles ont été abandonnées, par l'insouciance de leurs parents, aux mains des femmes de chambre et des maîtresses d'école. Elles furent élevées, selon la coutume des filles de qualité, à l'Abbaye-aux-Bois ou bien au couvent de la Madeleine-du-Traisnel, rue de Charonne, ou bien encore à Penthémont, à moins qu'elles n'aient porté le manteau et la jupe d'étamine qui étaient de rigueur chez les dames de la Visitation-Sainte-Marie, rue Saint-Jacques. On entrait parfois dans ces pensionnats dès l'âge de trois ans. On y apprenait n'importe quoi, principalement à serrer le linge, à faire de la tisane et à ranger des bibliothèques. Les programmes de ces vieilles maisons ne comportaient pas, comme celui des progymnases russes et de nos modernes lycées de jeunes filles, l'enseignement de l'anatomie et de la gymnastique. Mais on y prenait, de bonne heure, l'habitude et le goût de vivre passionnément et raisonnablement. Les maîtresses n'étaient point de pauvres filles, diplômées par des savants, instruites par les livres et négligées par les hommes, mais des dames mûres, romanesques, dont quelques-unes, avant d'entrer dans les écoles, avaient acquis de l'expérience et fait leurs preuves avec les plus beaux et les plus aimés de leurs contemporains. Ces dames se figuraient que l'enseignement est surtout destiné à occuper les enfants, à les empêcher, provisoirement, de mal faire. Elles donnaient la première place aux jolies danses (telles que la farlane, la babillarde et

le pas de deux), à la harpe, au clavecin, à la peinture et à la lecture à haute voix. Elles racontaient à leurs élèves beaucoup d'histoires.

Les classes, dans ces pensionnats de Thélème, n'étaient que des prétextes pour les récréations. Les *Mémoires* du siècle passé nous apprennent que les récréations de l'Abbaye-aux-Bois étaient particulièrement instructives. Non seulement on y jouait à des jeux très propres à développer la force, l'adresse et le courage, tels que la chasse à courre, avec piqueurs, valets et chiens, mais on y causait de choses sérieuses. On s'y accoutumait à regarder la vie en face, sans fausse pudeur ni sottes façons. Ces demoiselles, dans un âge où nos jeunes contemporaines jouent encore à la poupée, songeaient déjà aux menaces ou aux promesses du « mariage de raison» , et savaient à quoi s'en tenir sur la valeur morale d'une comédie que les vieilles gens aiment à mettre en scène et à laquelle les familles feignent hypocritement d'attribuer quelque importance.

Un jour, à l'Abbaye-aux-Bois, Mlle de Bourbonne, fort triste, vint annoncer une grande nouvelle à ses compagnes. Cette pauvre Bourbonne, âgée de douze ans, venait d'apprendre, par ses parents, que M. d'Avaux la demandait en mariage, que la cérémonie devait être célébrée dans huit jours, et qu'aussitôt après elle rentrerait au couvent pour y achever son éducation.

La princesse de Ligne, qui raconte cette anecdote, ajoute ceci : « Le lendemain, à son réveil, Mlle de Bourbonne reçut un gros bouquet et, l'après-

midi, M. d'Avaux vint. Nous le trouvâmes, comme il était, « abominable ». Quand Mlle de Bourbonne sortit du parloir, tout le monde lui disait : « Ah! « mon Dieu, que ton mari est laid! Si j'étais de toi, « je ne l'épouserais pas. Ah! la malheureuse! » Et elle disait : « Ah! je l'épouserai, car papa le veut, « mais je ne l'aimerai pas, c'est une chose sûre. »

Une autre fois (c'est encore la princesse de Ligne qui nous a conservé ce trait), les jeunes filles de l'Abbaye-aux-Bois assistèrent à un spectacle qui troubla leur cœur. C'était la prise de voile d'une novice, Mlle de Rastignac, âgée de vingt ans, et tombée, depuis près de deux années, dans une mélancolie affreuse. Le bruit courait qu'on la faisait religieuse malgré elle.... Cependant elle refusa, malgré les instances de son confesseur, de rentrer dans le monde, où sa famille tenait un très beau rang. Le jour de sa profession, elle manqua de défaillir en marchant vers l'autel. Très belle, sous sa robe de crêpe blanc brodée d'argent et de diamants, elle était pâle comme une morte. Le prédicateur la félicita de son renoncement, disant combien il est méritoire de quitter le monde quand on est faite pour y être adorée. Elle garda une bonne contenance pendant ce sermon et soutint ce choc avec un admirable courage.... Quand on ferma sur elle la porte de clôture, et qu'on y poussa les verrous avec fracas, elle chancela. Elle tressaillit quand la maîtresse des novices mit les ciseaux dans sa chevelure blonde. On lui dicta des vœux, qu'elle dut prononcer, à genoux devant l'abbesse : « Je fais vœu à Dieu, entre vos mains, madame, de pau-

vreté, d'humilité, d'obéissance, de chasteté et de clôture perpétuelle, suivant la règle de saint Benoît, observance de saint Bernard, ordre de Cîteaux, filiation de Clairvaux ».

Elle répéta machinalement mot pour mot. Elle semblait « avoir un nuage sur les yeux ». Quand elle eut quitté l'autel, et que la porte de la clôture se fut refermée sur elle comme la pierre d'un sépulcre, tout le monde pleura. On savait — mais personne ne voulait le dire — quelle douleur cachée, quelle blessure d'amour cette religieuse agonisante emportait dans sa cellule....

Voilà, si l'on peut dire, une leçon de choses.

Ainsi donc, au moment où elles entrent dans le monde, les contemporaines de Marivaux semblent familiarisées, par un instinct qui leur tient lieu d'expérience, avec l'amour et avec la mort; elles ont déjà une philosophie décidée, une volonté vaillante, qui contraste fort avec leurs yeux jaseurs, leur mine rieuse et leur nez à l'évent.

LUCILE

Regardons la Lucile des *Serments indiscrets*. La jolie fille! Que son air est noble et fin! Quelle aisance dans sa démarche et quel feu dans ses regards! Comme elle est gracieuse, avenante, dans l'ajustement d'étoffes chiffonnées et fleuries dont la mode a paré sa beauté! Elle aime, ainsi que toutes les femmes de son temps, les festons et les « agré-

ments », les chamarrures, les volants et les « mignonnettes », les rubans roses, les « amadis » garnis de blonde et les « glands à la frivolité ». Elle a une petite montre attachée à une chaîne de jaseron vénitien. Si menue que soit sa personne, elle s'ingénie si bien à faire bouffer les bouillons de ses robes, que dix aunes de taffetas d'Italie ou de mousseline des Indes ne suffisent pas toujours à étoffer sa grâce mièvre. Il lui faut de larges paniers à *coudes*. Les demi-paniers, autrement dits *paniers jansénistes*, recommandés par les mères sermonneuses, ne font point du tout son affaire. Elle marche à petits pas et l'on voit, au bord de sa jupe, les coins brodés de ses bas blancs et ses souliers de droguet blanc à fleurs d'or. La poudre maréchale a neigé sur ses cheveux. Il est probable qu'elle fait venir de chez Philidor, parfumeur célèbre, l'eau de myrte, la poudre mille-fleurs, la pommade tubéreuse et l'eau-de-vie de lavande qu'elle juge nécessaire à sa toilette. Elle est apparemment la cliente de Gersaint, ce fameux joailler du pont Notre-Dame, dont l'enseigne a été peinte par Watteau. C'est peut-être Ferdinand, fournisseur de la cour, qui ajuste à sa taille souple ses corsages de satin bleu. Elle use, en un mois, tout un paquet de mouches fines. Elle aime les toques, les plumes, les palatines de petit-gris, les colliers de martre zibeline.

Elle connaît d'instinct les ressources qui doivent lui assurer l'empire sur tous les cœurs. Peut-on être femme sans être coquette? Elle sait ôter son gant pour montrer une main qu'elle a le bonheur d'avoir belle. Bref, cette jeune personne est une

œuvre d'art tout à fait exquise, et la simplicité semble son moindre défaut.

Il semble que cette poupée un peu façonnière n'ait été créée et mise au monde que pour vivre artificiellement à la clarté des girandoles, sous des plafonds peints où voltigent des amours, et pour jouer toute sa vie à des passe-temps plus ou moins frivoles, devant les camaïeux d'un salon ou sur les boulingrins d'un parc à la française. Le désir de plaire semble l'unique ressort de sa volonté. Elle échappe aux définitions et s'esquive en riant dès qu'on veut la saisir. Son cœur a-t-il un secret? Nul n'en sait rien encore. Et c'est pour elle, dirait-on, qu'ont été inventés les jeux d'esprit auxquels se plaisait l'oisiveté de nos grand'mères.

Survient un prétendant. Il se nomme Damis. Il est beau, bien fait. Tout le monde s'accorde à reconnaître les qualités de son esprit et de son caractère. Il n'a qu'un défaut : c'est que Lucile ne le connaît pas, et qu'il ne connaît point Lucile. On veut le marier. On veut la marier. Tous deux sont exposés aux risques de ces « mariages par présentation », de ces « arrangements » que les parents prétendus sérieux recherchent avec un zèle excessif. Damis lui-même ne marche vers ce projet d'union qu'avec des précautions infinies et des appréhensions non dissimulées. Quant à Lucile, elle n'aime point les accordailles « où le cœur ne se marie pas ». Cette première apparition du mariage, ce contrat, quasiment commercial, rêvé par d'excellents parents qui ne se souviennent plus d'avoir été jeunes, révoltent son instinct romanesque et sa volonté géné-

reuse. Elle en conçoit un tel dégoût, qu'aussitôt elle jure de ne se marier jamais.

« J'ai promis, dit-elle, j'ai promis de me marier par complaisance pour mon père; mais y songe-t-il? Qu'est-ce qu'un mariage comme celui-là? Ne faudrait-il pas être folle pour épouser un homme dont le caractère m'est tout à fait inconnu? »

Et plus loin :

« Une âme tendre et douce a des sentiments; elle en demande; elle a besoin d'être aimée.... »

Seulement Lucile est un peu trop dure pour Damis. Et, si honorables que soient les motifs de ses discours, il est permis de juger cette apostrophe un peu brusque et cavalière :

« ... Allons, monsieur.... Nous n'avons à nous craindre, ni l'un ni l'autre; vous ne vous souciez point de moi, je ne me soucie point de vous.... Nous voilà fort à notre aise; ainsi convenons de nos faits; mettez-moi l'esprit en repos; comment nous y prendrons-nous? J'ai une sœur qui peut plaire; affectez plus de goût pour elle que pour moi; peut-être cela sera-t-il plus aisé et vous continuerez toujours. Ce moyen-là vous convient-il? Vaut-il mieux nous plaindre d'un éloignement réciproque? Ce sera comme vous voudrez; vous savez mon secret; vous êtes un honnête homme; expédions.... »

Voilà tout de même une vaillante profession de foi et Lucile, au fond, est tout à fait raisonnable. Quelle différence avec ce qui se dit parfois, ou du moins ce qui se pense, entre deux figures de cotillon, sous les palmiers de nos salons!

Or, Damis, qui d'abord n'aimait pas Lucile, tes

séduit par ce qu'il y a de franc, de libéral, de spontané dans ces déclarations si ingénues à la fois et si méchantes. On sent déjà, dans sa repartie à cette vive attaque, une nuance de regret, une trace de dépit, une marque d'espoir :

« Eh ! madame, c'en est fait; et vous n'avez rien à craindre. Je ne suis point de caractère à persécuter les dispositions où je vous vois; elles excluent notre mariage; et quand ma vie en dépendrait, quand mon cœur vous regretterait, ce qui ne serait pas difficile à croire, je vous sacrifierais mon cœur et ma vie, et vous les sacrifierais sans vous le dire; c'est à quoi je m'engage, non par des serments qui ne signifieraient rien, et que je fais pourtant, comme vous, si vous les exigez; mais parce que votre cœur, parce que la raison, mon honneur et ma probité, dont vous l'exigez, le veulent; et comme il faudra nous voir, et que je ne saurais partir ni vous quitter sur-le-champ, si, pendant le temps que nous nous verrons, il m'allait par hasard échapper quelque discours qui pût vous alarmer, je vous conjure d'avance de n'y rien voir contre ma parole et de ne l'attribuer qu'à l'impossibilité qu'il y aurait de n'être pas galant avec ce qui vous ressemble. »

Ces airs d'indifférence, où perce un si sincère intérêt, commencent à apprivoiser le cœur de Lucile. Elle se sent déjà entraînée vers Damis par un involontaire penchant. Elle voudrait lui parler de nouveau, et sa voix n'est plus irritée. Mais cette première entrevue, en même temps qu'elle lie ces deux jeunes gens, semble devoir les séparer pour toujours, puisqu'ils ont juré de ne point s'épouser.

Comment pourront-ils se soustraire à la tyrannie de leurs *serments indiscrets*? Il leur sera également malaisé de se cacher mutuellement leur amour et de se l'avouer l'un à l'autre. Comme le cavalier et la dame du menuet, ils se cherchent en ayant l'air de se fuir. Trop fière pour paraître sensible, Lucile est trop sensible pour n'être pas embarrassée de sa fierté. De son côté, Damis, qui se croit haï et qui est amoureux, sera fort inhabile à contrefaire l'indifférent. Il est cependant trop épris pour manquer de parole à celle qu'il a aimée dès la première rencontre. Voilà deux cœurs embrouillés par une double méprise, et embrouillés, si j'ose dire, par l'excès de leur droiture. Ils ont, sous leurs airs évaporés, une façon quasiment cornélienne de se meurtrir par dignité.... Les héros de Corneille se labouraient l'âme par fierté. Ceux-ci s'égratignent le cœur par amour-propre.

Ce semblant d'hostilité menacerait de demeurer inextricable, si Lucile n'avait une sœur cadette, Phénice, dont la discrète et spirituelle bonté dénoue l'intrigue. M. Orgon, déçu par le peu de goût que Damis montre pour Lucile, agit exactement comme agiraient en pareille circonstance les trois quarts des pères qui visent un gendre. Puisque ce jeune homme ne veut pas de ma fille aînée, qu'à cela ne tienne! Qu'il prenne la cadette! C'est une bonne remplaçante! Ainsi raisonne ce patriarche. L'aimable Phénice, très maligne et très bonne, feint de se prêter à cette volte-face. Elle s'amuse, pour le bon motif, à coqueter avec Damis. Et Damis est obligé, par l'étourderie de ses promesses, à jouer un rôle qui

est fort éloigné de ses sentiments. Ainsi, les deux amants, sans le vouloir, et en voulant précisément le contraire, s'éloignent l'un de l'autre. Heureusement, la petite sœur arrange tout. Mais, tout en se sacrifiant un peu, elle demeure subtile. Il est impossible qu'une femme à qui l'on répète qu'on l'aime, ne finisse point par aimer. Phénice a pris goût aux paroles de Damis. Elle devient amoureuse par ricochet. Lorsqu'elle songe au mystérieux manège qui remue les cœurs autour d'elle, son premier mouvement est un mouvement de dépit : « Je leur servais donc de prétexte, dit-elle tout bas, oh! je prétends m'en venger, ils le méritent bien; mais, puisqu'ils s'aiment, je veux que ma conduite, en les inquiétant, les force de s'accorder ». Lucile la boude, lui fait des reproches. Elle s'en moque. Et finalement elle lui cède Damis, non sans garder peut-être un souvenir indulgent pour l'aimable étourdi avec qui elle a joué la comédie du sentiment. Ainsi finit l'histoire des fausses antipathies ou des *Serments indiscrets*.

ANGÉLIQUE

Autre histoire : *La mère confidente.*

Dorante, jeune gentilhomme de bonne race, fort honnête, mais n'ayant que son porte-manteau pour toute fortune, aime Angélique. Or, ce cadet s'était allé promener sous les quinconces d'un parc, où sa rêverie l'avait conduit. La jeune Angélique, fille de Mme Argante, se promenait aussi sous l'ormeau. Elle

lisait. Il lisait. Il salua discrètement. Elle répondit de même. Elle laissa tomber son livre. Il le ramassa. Le lendemain, même promenade, mêmes allées, même rencontre, même inclinaison de têtes, et plus de livres de part et d'autre. Elle est belle; il s'en aperçoit. Elle est riche; il n'en sait rien. Tous deux sont aimables, l'amour s'est mis de la partie, cela est naturel. Sept ou huit entrevues ont été ménagées entre les deux amoureux par la suivante Lisette, soubrette futée, qui aime les manèges secrets et les beaux sentiments. Dorante veut épouser Angélique. Et ce n'est pas son bien qui lui fait envie. Car, juste au moment où il l'a rencontrée, il était sur le point de se marier avec une veuve très opulente. Angélique, de son côté, le trouve tout à fait de son goût. Il est sans fortune, mais qu'importe? « A son âge, ce n'est point un défaut », dit-elle, c'est à peine un malheur qu'elle considère, pour sa part, comme une bagatelle. Malheureusement, Mme Argante, mère d'Angélique, n'entend point plaisanterie sur cette bagatelle.

Ce n'est point que Mme Argante soit trop impérieuse. Tant s'en faut. Elle adore sa fille. Jamais aucun nuage ne s'est élevé entre elles deux, soit que celle-ci se soumette à toutes les volontés de celle-là, soit que celle-là obéisse à tous les caprices de celle-ci. Mais Mme Argante ressemble à beaucoup de mères. Elle vise le gendre riche, le gendre de son choix et ne songe guère à consulter, sur un sujet, qui est cependant de quelque importance, les préférences mystérieuses de sa fille. Elle professe, sur le chapitre du mariage, la doctrine longtemps admise, que

« l'amitié naît sur le chevet ». Or, chez Marivaux, c'est l'amour qui mène tout et qui a le dernier mot.

Mme Argante a déniché, dans une gentilhommière des environs, un hobereau, du nom d'Ergaste, qui est comme le type du prétendant agréable aux parents sérieux. C'est un jeune homme d'une quarantaine d'années. Il est riche, cela va sans dire. Il est sérieux. Il sera un gendre pour sa belle-mère, et un oncle pour sa jeune femme. C'est à merveille. Malheureusement, Angélique n'a jamais éprouvé pour ce monsieur que l'estime. Et l'estime s'accorde fort bien avec l'indifférence. Angélique le rebute, le raille, avec une désinvolture qui le rend presque sympathique. Il n'est point méchant homme. Il n'insiste pas.

Mais Mme Argante s'inquiète. Sa fille a des airs troublés et les yeux tantôt éveillés, tantôt languissants, toujours inquiets, bref une mine bizarre dont elle veut savoir la cause. Il ne lui est pas difficile de confesser Angélique et de connaître le secret de sa fièvre. « Mais c'est un roman que tout cela! » s'écrie-t-elle. A quoi la jeune fille répond sans hésiter : « Moi, je n'en lis jamais de roman, et puis notre aventure est toute des plus simples ».

Cependant, la jeune étourdie continue le récit de ses péchés. Elle expose d'autant plus aisément l'état de son cœur, que Mme Argante offre de dépouiller, en quelque sorte, les attributs de la puissance maternelle, afin de n'être plus qu'une amie, une confidente. Seulement, ce partage de soi est impossible. Ce que la confidente vient d'apprendre, c'est la mère qui le blâme, du haut de son autorité, au nom de sa tendresse. Comme Mme Argante, malgré ses pré-

jugés, est la bonté même, Angélique, brusquement transportée par l'exaltation naturelle aux jeunes filles amoureuses, se répand en regrets apparemment sincères, et en promesses qu'elle croit pouvoir tenir : « Ah! ma chère mère, ma chère amie, vous m'ouvrez les yeux, vous me couvrez de confusion. Je romps avec le jeune homme. Que je vous suis obligée de vos conseils! »

Et donc, le lendemain, elle refuse d'ouvrir un billet que Dorante lui envoie par un paysan. Bien plus, elle fait une scène au malheureux Dorante, qui vient timidement s'excuser. Elle est dure pour lui. Elle est méchante avec prodigalité, avec luxe, comme le sont les femmes, lorsqu'elles veulent faire payer à leurs complices les reproches de leur conscience. Puis, elle tourne sa colère vers sa suivante Lisette, qu'elle rend responsable de tout ce qui est arrivé. Mais, si ses nerfs l'ont soutenue pendant cet accès de violence où elle s'est crue obligée, ils l'abandonnent juste l'instant d'après. Heureusement, le prétendant Ergaste arrive à point pour détourner sur son dos une partie de l'orage. Dorante, qui n'est pas loin, rentre en grâce. Ce jeune homme est adroit. Il voit que l'instant est venu de recourir à ces moyens romanesques dont les jeunes filles aiment à entendre parler. Il parle d'enlèvement, certain que cette proposition sera repoussée avec horreur, mais avec reconnaissance. Et voilà une petite tête qui se monte. Angélique, délicieusement scandalisée et tout à fait prise par ce gentil séducteur, promet d'arranger tout, de *parler à sa mère*. Elle lui parle, en effet, elle se confesse de si rusée façon, et dessine

un si joli portrait de Dorante, que Mme Argante consent à voir le prétendant, en se donnant pour la tante d'Angélique. C'est cause gagnée. Dorante est si galamment emperruqué, poudré, pomponné ! Il marche si bien, les mollets cambrés, sur ses talons rouges ! Et puis, rien ne rend si aimable que de se savoir aimé.... Mme Argante le morigène quelque peu. Elle lui tient (déjà !) des propos de belle-mère : « *Les passions, monsieur, seraient bien à leur aise, si leur emportement rendait tout légitime !* » Finalement, elle ne veut point d'autre gendre. Et voici ce qui achève l'aventure au gré des personnes qui veulent que tout finisse bien. Ergaste, l'ennuyeux Ergaste, était (par hasard !) un oncle de Dorante, un oncle à héritage, le modèle des oncles. Non seulement, il renonce à Angélique, mais encore il jure de rester célibataire afin de léguer ses biens au jeune ménage. C'est trop de dévouements à la fois. Dorante et Angélique ne peuvent même pas s'en apercevoir. Ils sont trop occupés à se faire les yeux doux. Les amoureux sont égoïstes.

Dans ce drame bourgeois, il y a un caractère de jeune fille, selon le cœur de Marivaux. Une tendresse exempte de niaiserie, beaucoup de raison avec beaucoup de passion, des idées sérieuses sous des airs frivoles, une humeur enjouée et divinement sage, du bon sens et de la fantaisie, par-dessus tout un remarquable esprit de suite, telles sont les qualités d'Angélique, telles sont aussi celles de Silvia, dans le *Jeu de l'Amour et du Hasard*, et celles d'Hortense, la charmante héroïne du *Petit-Maître corrigé*.

SILVIA

La raison en personne. Presque trop raisonnable, si ses discours sensés ne se paraient de grâce souriante, et si sa voix parfois, même lorsqu'elle parle d'or, ne tremblait d'émotion.

Cette jeune fille a beaucoup réfléchi sur l'inévitable sujet auquel rêvent les imaginations de vingt ans. Ses idées sur le mariage sont déjà fixées. Elle ne se fait pas beaucoup d'illusions sur les lendemains de la fête. Elle sait que les fiancés sont toujours aimables et que les maris sont parfois grognons. « Oui, dit-elle, fiez-vous-y à cette physionomie si douce, si prévenante, qui disparaît un quart d'heure après, pour faire place à un visage sombre, brutal, farouche, qui devient l'effroi de toute une maison. Ergaste s'est marié; sa femme, ses enfants, son domestique ne lui connaissent encore que ce visage-là, pendant qu'il promène partout ailleurs cette physionomie si aimable que nous lui voyons, et qui n'est qu'un masque qu'il prend au sortir de chez lui. » Elle continue sur ce ton : « N'est-on pas content de Léandre, quand on le voit? Eh bien! chez lui, c'est un homme qui ne dit mot.... C'est une âme glacée, solitaire, inaccessible. Sa femme ne le connaît point, il n'a point commerce avec elle; elle n'est mariée qu'avec une figure qui sort d'un cabinet, qui vient à table, et qui fait expirer de langueur, de froid et d'ennui tout ce qui l'environne. N'est-ce pas là un mari bien amusant? » Ce n'est pas tout. « Et Ter-

sandre? reprend-elle. Oui, Tersandre. Il venait, l'autre jour, de s'emporter contre sa femme. J'arrive, on m'annonce : je vois un homme qui vient à moi les bras ouverts, d'un air serein, dégagé; vous auriez dit qu'il sortait de la conversation la plus badine; sa bouche et ses yeux riaient encore. Le fourbe! Voilà ce que c'est que les hommes. »

Bref, elle ne veut se marier qu'à bon escient, et se mettre, à force de précautions, à l'abri de toutes les déconvenues. Son père, M. Orgon, lui annonce la venue d'un prétendant nommé Dorante. Elle consent à le voir, mais à une condition : elle changera d'ajustement avec sa suivante Lisette. Dorante la verra d'abord sous la cornette et le tablier d'une femme de chambre. S'il l'aime en cet équipage, c'est donc que son cœur sera sérieusement pris. Elle sera sûre d'être aimée *pour elle-même*. Nulle crainte que des considérations d'intérêt ou des petitesses de vanité ne se mêlent à cette merveilleuse passion. Être adorée purement et simplement, comme une petite bergère de pastorale amoureuse, n'est-ce pas le rêve de toutes les jeunes filles de qualité?

Or, tandis que Silvia se berçait de cet espoir, et préparait son innocent stratagème, Dorante, pris des mêmes scrupules, songeait à s'assurer, par les mêmes moyens, la certitude d'être aimé sincèrement. Il échangeait son gilet à fleurs et son justaucorps brodé, contre la livrée galonnée de son valet. Cent huit ans avant Ruy Blas, il voulait que la noblesse de son âme apparût sous l'habit d'un laquais.

La première entrevue de Silvia et de Dorante fut singulière. « Ce garçon n'est pas un sot, dit-elle à

part soi, et je ne plains pas la soubrette qui l'aura. » Quant à lui, sa clairvoyance hésita devant les grâces de la fausse suivante. « Cette fille-ci m'étonne, pensa-t-il tout bas. Il n'y a point de femme au monde à qui sa physionomie ne fît honneur. » Et, s'enhardissant non sans gaucherie à la tutoyer selon l'usage, il lui dit : « Je suis presque timide ; ma familiarité n'oserait s'apprivoiser avec toi ; j'ai toujours envie d'ôter mon chapeau de dessus ma tête, et quand je te tutoie, il me semble que je joue : enfin j'ai un penchant à te traiter avec des respects qui te feraient rire. Quelle espèce de suivante es-tu donc, avec ton air de princesse ? »

Abusés par une double méprise, ils éprouvent cette délicieuse terreur, que l'on redoute à la fois et que l'on désire, lorsqu'on se sent glisser malgré soi sur la pente du sentiment. Ils se défendent contre leur inclination, et ils savourent par avance la certitude de leur défaite. Surpris par l'amour, ils hésitent d'abord, ils refusent de se laisser toucher par les atteintes irrésistibles de la passion naissante. Ils vont l'un vers l'autre, mais selon l'habitude des personnages de Marivaux, un peu en zig-zag.... On peut trouver d'ailleurs que la situation de ces deux amants travestis est fausse, presque choquante. On a souffert de voir la délicate Silvia s'amouracher d'un homme qu'elle prend pour un laquais. Toutefois, M. Brunetière s'est montré un peu sévère pour ce *Jeu de l'Amour et du Hasard*, lorsqu'il y a noté une « immoralité naïve ».

Assurément, cette jeune fille est aussi exempte que possible des préjugés de sa caste. Elle devance

d'un siècle, par cette façon généreuse de ne point voir la livrée de celui qu'elle aime, non seulement la poétique Marie de Neubourg, mais encore cette *Dernière Aldini* que George Sand nous représente abdiquant sa fierté patricienne pour l'amour d'un gondolier.

Il y a, dans le *Jeu de l'Amour et du Hasard*, un mot qui, selon la remarque de J.-J. Weiss, a une sonorité quasiment romantique. C'est celui-ci : « Savez-vous bien que, si je vous aimais, tout ce qu'il y a de plus grand au monde ne me tenterait pas ».

Mais notre Marivaux, si respectueux de l'amour-propre de ses héroïnes, n'a pas coutume de les réduire à des extrémités qui pourraient sembler scandaleuses. Dans son théâtre, tout s'achève par la régularité. Ici, le prétendu valet Bourguignon jette enfin son masque, et le beau Dorante apparaît d'autant plus amoureux de Silvia, qu'il croit l'avoir aimée sans savoir qu'elle était fille de haute naissance et de fine race. Ainsi, ce *Jeu de l'Amour et du Hasard* finit par un nouveau « triomphe de l'amour ».

HORTENSE

Hortense est une petite provinciale, que l'on vient de fiancer avec Rosimond, jeune Parisien, remarquable par ses belles manières et par ce ton d'impertinence qui était, même sous le ministère du cardinal Fleury, la marque des gens du bel air.

Rosimond, accompagné de son valet Frontin qui copie toutes ses attitudes et répète toutes ses paroles, a résolu évidemment d'étonner, par son fracas, les gens de l'honnête maison, où il entre cavalièrement le chapeau sous le bras, l'épée en quart de civadière. Écoutez-le pérorer devant Frontin. Regardez-le prendre le menton d'une accorte chambrière :

« Ah! tu es ici, toi, Frontin, et avec Marton! Je ne te plains pas. Que te disait-il, Marton? Il te parlait d'amour, je gage. Eh! souvent ces coquins-là sont plus heureux que d'honnêtes gens. Je n'ai rien vu de si joli que vous, Marton ; il n'y a point de femme à la cour qui ne s'accommodât de cette figure-là.... Dis-moi, Marton, que fait-on dans ce pays-ci? Y a-t-il du jeu, de la chasse, des amours? Ah! le sot pays, ce me semble! A propos, ce bonhomme qu'on attend de sa terre pour finir notre mariage, cet oncle arrive-t-il bientôt? Que ne se passe-t-on de lui? Ne peut-on se marier sans que ce parent assiste à la cérémonie? »

Il aime Hortense. Mais il ne veut rien lui en dire, « à cause de sa dignité de joli homme ». Petit-fils d'un marquis de Molière, proche parent du *Méchant* de Gresset et du *Glorieux* de Destouches, il annonce Valmont, et ferait songer à Lovelace, si sa malice n'était pas une feintise. Le bel air ne veut pas qu'il accoure. Il vient, mais négligemment, à son aise. Il a d'ailleurs des biens, de la naissance, un rang, du crédit à la cour, et une figure avantageuse. Seulement, il a une jeunesse d'esprit incroyable. Cet amoureux fort singulier rougirait de paraître faire

les avances. Ses entretiens avec sa fiancée sont extraordinaires. Qu'on en juge par cette citation.

« Si vous saviez, dit-il, combien le séjour de Paris et de la cour nous gâte sur les formalités, en vérité vous m'excuseriez. C'est une certaine habitude de vivre avec trop de liberté, une aisance de façons que je condamne puisqu'elle vous déplaît, mais à laquelle on s'accoutume, et qui vous jette ailleurs dans les impolitesses que vous voyez.

— Je n'ai pas remarqué, dit-elle, qu'il y en eût dans ce que vous avez fait, monsieur, et sans avoir vu Paris ni la cour, personne au monde n'aime plus les façons unies que moi. Parlons de ce que je voulais vous dire.

— Quoi! vous, madame, quoi! de la beauté, des grâces, avec ce caractère d'esprit-là, et cela dans l'âge où vous êtes! vous me surprenez! Avouez-moi la vérité, combien ai-je de rivaux? Tout ce qui vous voit, tout ce qui vous approche soupire. Ah! je m'en doute bien, et je n'en serai pas quitte à moins. La province me le pardonnera-t-elle? Je viens vous enlever; convenons qu'elle va faire une perte irréparable.

— Il peut y avoir ici quelques personnes qui ont de l'amitié pour moi, et qui pourront me regretter. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit.

— Eh! quel secret ceux qui vous voient ont-ils pour n'être que vos amis, avec ces yeux-là?

— Si parmi ces amis il en est qui soient autre chose, du moins sont-ils discrets, et je ne les connais pas. Ne m'interrompez plus, je vous prie.

— Vraiment, je m'imagine bien qu'ils soupirent tout bas, et que le respect les fait taire. Mais, à propos de respect, n'y manquerais-je pas un peu, moi, qui ai pensé dire que je vous aime? Il y a bien quelque chose à redire à mes discours, n'est-ce pas? Mais ce n'est pas ma faute. »

Là-dessus, ce fat veut lui prendre la main. C'est ainsi qu'il en use d'ordinaire avec les femmes qu'il prétend séduire. Mais elle :

« Doucement, monsieur, je renonce à vous parler.... »

Le petit-maître persiste dans son impertinence :

« C'est que, sérieusement, vous êtes belle avec excès, vous l'êtes trop; le regard le plus vif, le plus beau teint! Ah! remerciez-moi, vous êtes charmante, et je n'en dis presque rien. La parure la mieux entendue! Vous avez là de la dentelle d'un goût exquis, ce me semble. Passez-moi l'éloge de la dentelle. *Quand nous marie-t-on?*

— A laquelle des deux questions voulez-vous que je réponde d'abord? A la dentelle ou au mariage?

— Comme il vous plaira. Que faisons-nous cette après-midi?

— Attendez. La dentelle est passable. De cette après-midi, le mariage en décidera. De notre mariage je ne puis rien en dire, et c'est de quoi j'ai à vous entretenir, si vous voulez bien me laisser parler. Voilà tout ce que vous me demandez, je pense. Venons au mariage.

— Il devrait être fait. Les parents ne finissent point!

— Je voulais dire au contraire qu'il serait bon de le différer, monsieur.

— Ah! le différer, madame!

— Oui, monsieur. Qu'en pensez-vous?

— Moi! ma foi, madame, je ne pense point. Je vous épouse. Ces choses-là, surtout quand elles sont aimables, veulent être expédiées. On y pense après.

— Je crois que je n'irai pas si vite. *Il faut s'aimer un peu quand on s'épouse.*

— Mais je l'entends bien de même.

— Et nous ne nous aimons point.

— Ah! c'est une autre affaire. La difficulté ne me regarderait point. Il est vrai que j'espérais, madame

j'espérais, je vous l'avoue. Serait-ce quelque partie de cœur déjà liée?

— Non, monsieur, je ne suis jusqu'ici prévenue pour personne.

— En tout cas, je vous demande la préférence. Quant au retardement de notre mariage, dont je ne vois pas les raisons, je ne m'en mêlerai point, je n'aurais garde. On me mène. Je suivrai. »

Cette conversation de fiançailles peut nous paraître, à présent, fort étrange. C'est à peu près le ton des soupers du Régent et des après-dîners de M. le Grand-Prieur. Les mœurs du siècle passé acceptaient cette brusquerie de la comédie conjugale. Le mariage n'était une grosse affaire que pour les petites gens. La bourgeoisie cossue, alors comme dans tous les temps, essayait de se hausser au ton de la noblesse, qui considérait l'amour conjugal comme le comble du ridicule. Un mari qui s'occupait trop de sa femme, qui la conduisait au bal, était, par là, exposé aux railleries. On citait des maris, M. de Melun, M. de la Trémoille, passionnément épris de leurs femmes et qui n'osaient les voir qu'en bonne fortune. « Sur vingt seigneurs de la cour, dit l'avocat Barbier dans son *Journal*, il y en a quinze qui ne vivent point avec leurs femmes. » Il suffit de lire les *Mémoires* de Lauzun, la *Correspondance* de Mme du Deffand, les *Mémoires* de Dufort de Cheverny, le *Journal* de la princesse de Ligne, et vingt autres répertoires d'anecdotes, pour être édifié là-dessus.

« Un mari qu'on aime! disait le marquis dans *l'École des bourgeois* de d'Allainval. Un mari qu'on

aime! Mais cela est fort bien. Continuez! Courage! Un mari qu'on aime! Gardez-vous de parler ainsi; cela vous décrierait; on se moquerait de vous. Voilà, dirait-on, le marquis de Moncade : où donc est sa petite femme? Elle ne le perd pas de vue; elle ne parle que de lui; elle en est folle. Quelle petitesse! Quel travers! »

Quand le prince de Lambesc, colonel du régiment de Lorraine, fut fiancé à Mlle de Montmorency, il allait partout répétant qu'il ne l'aimait point, et qu'il l'épousait uniquement pour sa fortune. Un jour, le duc de Choiseul, ministre de la guerre, eut l'idée de marier son frère, le comte Jacques de Choiseul-Stainville, qu'il venait de nommer lieutenant général. Il jeta les yeux sur Mlle Thérèse de Clermont-Revel. Le mariage fut négocié rondement, et vite décidé. Le comte avait près de quarante ans; sa fiancée en avait quinze, et ne l'avait jamais vu. Il obtint un congé, arriva à Paris et, *six heures après*, la cérémonie était célébrée. Cela se passait le 3 avril 1761, en un temps où la pièce qui nous occupe était encore très goûtée du public.

Donc, notre Rosimond se croit, pour le moins, un petit duc de Richelieu. Si Hortense n'était qu'une caillette provinciale, elle trouverait peut-être ces manières plaisantes. Bonne fille, elle a su discerner sous le persiflage évaporé de ce jeune étourdi, l'accent d'une inclination qu'elle n'est pas éloignée de partager. Fine mouche, elle se pique au jeu, et entreprend la guérison de ce fou, qu'elle juge « aussi impertinent qu'aimable », et sa suivante Marton n

fait qu'interpréter sa pensée, lorsqu'elle crie à la cantonade : « Monsieur l'impertinent, vous avez beau faire; vous deviendrez charmant, sur ma parole; je l'ai entrepris ».

L'arrivée d'une comtesse fort ridicule survient à propos pour servir ce dessein. Cette dame s'ennuie, la province l'assomme. Elle s'irrite. Elle se plaint d'être trop respectée. « Ah! dit-elle à chaque instant, je me sauve de cette cohue de province; ah! les ennuyeux personnages! Je me meurs de l'extravagance des compliments qu'on m'a faits et que j'ai rendus. Il y a deux heures que je n'ai pas le sens commun; deux heures que je m'entretiens avec une marquise qui se tient d'un droit, qui a des gravités, qui prend des mines d'une dignité! avec une petite baronne si folichonne, si remuante, si méthodiquement étourdie! avec une comtesse si franche, qui m'estime tant, qui est de si bonne amitié! avec une autre qui est si mignonne, qui a de si jolis tours de tête, qui accompagne ce qu'elle dit avec des mains si pleines de grâces! une autre qui glapit si spirituellement, qui traîne si bien ses mots, qui dit si souvent, *mais*, *madame*; *cependant*, *madame*; *il me paraît pourtant*; et puis, un bel esprit si diffus, si éloquent, une jalousie difficile en mérite et si peu touchée du mien, si intriguée de ce qu'on m'en trouvait! enfin un agréable qui m'a fait des phrases, mais des phrases d'une perfection! qui m'a déclaré des sentiments d'une délicatesse assaisonnée d'un respect que j'ai trouvé d'une fadeur! d'une fadeur! »

En attendant, cette pimbêche « ne se sauve pas » du

tout. Elle demeure, afin de fleureter : 1° avec Rosimond, à qui elle défend de se marier, à qui elle se propose même comme légitime épouse; 2° avec Dorante, ami de Rosimond. « Oh! dit-elle à ce Dorante. Il m'épousera. Je pense qu'il n'y perdra pas. Et vous, je veux aussi que vous nous aidiez à le débarrasser de cette petite fille. Je me propose un plaisir infini de ce qui va arriver; j'aime à déranger les projets; c'est ma folie, surtout quand je les dérange d'une manière avantageuse. Adieu; je prétends que vous épousiez Hortense, vous.

— Puisse la folle me dire vrai! » pense Dorante à part soi.

Et aussitôt Dorante agit en faux ami. Il ne quitte point Hortense, et s'applique à lui marquer un vif empressement. En même temps il travaille à en détacher Rosimond, en flattant ses manies de petit-maître. Voulez-vous entendre une conversation Régence, un entretien qui semble sténographié chez les roués du Palais-Royal ou du Temple? Écoutez ceci :

« Te voilà bien agité! dit Dorante à Rosimond. Quoi! tu crains les conséquences de l'amour d'une jolie femme, parce que tu te maries! Tu as de ces sentiments bourgeois, toi, marquis? Je ne te reconnais pas! Je te croyais plus dégagé que cela!

— Venez, réplique Rosimond en sifflotant un air de chasse, venez ici Qu'est-ce que c'est que cette fantaisie-là?

— Elle est sage. Il me semble que la marquise[1] ne me voit pas volontiers ici, et qu'elle n'aime pas me trouver en conversation avec Hortense, et je te demande pardon de ce que je vais te dire; mais il m'a passé dans l'esprit que tu

1. La mère d'Hortense.

avais pu l'indisposer contre moi, et te servir de sa méchante humeur pour m'insinuer de m'en aller.

— Mais, oui-da, je suis peut-être jaloux? Ma façon de vivre, jusqu'ici, m'a rendu fort suspect de cette petitesse? Débitez-la, monsieur, débitez-la dans le monde. En vérité, vous me faites pitié. Avec cette opinion-là sur mon compte, valez-vous la peine qu'on vous désabuse?

— Je puis en avoir mal jugé; mais ne se trompe-t-on jamais?

— Moi qui vous parle, suis-je plus à l'abri de la méchante humeur de ma mère? Ne devrais-je pas, si je l'en crois, être aux genoux d'Hortense, et lui débiter mes langueurs? J'ai tort de n'aller pas, une houlette à la main, l'entretenir de ma passion pastorale; elle vient de me quereller tout à l'heure, de me reprocher mon indifférence; elle m'a dit des injures, monsieur, des injures; m'a traité de fat, d'impertinent, rien que cela; et puis je m'entends avec elle!

— Ah! voilà qui est fini, marquis; je désavoue mon idée, et je t'en fais réparation.

— Dites-vous vrai? Êtes-vous bien sûr au moins que je pense comme il faut?

— Si sûr à présent, que si tu allais te prendre d'amour pour cette petite Hortense dont on veut faire ta femme, tu me le dirais, que je n'en croirais rien.

— Que sait-on? A cause que je l'épouse, il y a à craindre que mon cœur ne s'enflamme et ne prenne la chose à la lettre!

— Je suis persuadé que tu n'es point fâché que je lui en conte.

— Ah! si fait, très fâché; j'en boude, et, si vous continuez, j'en serai au désespoir.

— Tu te moques de moi, et je le mérite.

— Ah! Ah! Ah! Comment es-tu avec elle?

— Ni bien ni mal. Comment la trouves-tu, toi?

— Moi! Ma foi, je n'en sais rien; je ne l'ai pas encore trop vue; cependant il m'a paru qu'elle était assez gentille, l'air naïf, droit et guindé; mais jolie comme je te dis. Ce visage-là pourrait devenir quelque chose s'il appartenait à une femme du monde, et notre provinciale n'en fait rien; mais cela est bon pour une femme; *on la prend comme elle vient.*

— Elle ne te convient guère. De bonne foi, l'épouseras-tu?

— Il faudra bien, puisqu'on le veut; nous l'épouserons, ma mère et moi, si vous ne nous l'enlevez pas.

— Je pense que tu ne t'en soucierais guère, et que tu me le pardonnerais.

— Oh! là-dessus, toutes les permissions du monde au sup-

pliant, si elles pouvaient lui être bonnes à quelque chose. T'amuse-t-elle?

— Je ne la hais pas.

— Tout de bon?

— Oui; comme elle ne m'est pas destinée, je l'aime assez. »

Cela, c'est le dernier trait, le fin du fin. Rosimond pirouette, il rit aux éclats.

« Ah! Ah! Ah! que tu es réjouissant! »

Pendant la conversation qui vient d'être rapportée, Hortense se promenait dans la grande allée du parc, du côté de l'orangerie. Le hasard avait voulu qu'elle trouvât une lettre, adressée à son fiancé par la vieille comtesse ridicule. Moitié fâchée par cette rencontre, moitié divertie par le ton burlesque de cette épître, elle fit part, négligemment, à Rosimond, de sa trouvaille, et joua, en perfection, un rôle d'indifférente. Même, elle assaisonna sa tranquillité feinte d'un grain d'impertinence maligne. Elle s'amusa de sa déconvenue, comme ces jeunes filles de Watteau qui agacent un chat avec un peloton de fil. Elle laissa entendre à ce joli garçon qu'elle l'eût aimé peut-être si elle ne l'avait pas trouvé un peu trop plaisant et qu'elle s'est détachée de lui, parce que, malheureusement, « ce qui fait rire n'attendrit plus ». Elle lui insinua qu'elle avait pensé mourir de rire en apprenant qu'il avait lié une petite affaire de cœur avec une vieille comtesse. Elle lui notifia que la province ne sentait point le mérite des belles manières de la cour, et que la peine qu'il prenait était autant de perdu.

Rosimond, pour la première fois de sa vie, se

prit à penser. « Eh bien! se dit-il à lui-même, cette fille qui m'aime et qui se résout à me perdre parce que je ne donne pas dans la fadeur de languir pour elle, voilà une sotte enfant! Allons pourtant la trouver. »

« *Allons pourtant la trouver!* » Ce jeune seigneur n'était point habitué à faire le « premier pas ». Cette avance, à laquelle il consentait, fut la première étape de sa conversion. Il se mettait en route vers son amendement, vers son bonheur, lorsqu'il rencontra la vieille comtesse, fort aigre et qui voulait, sur l'heure, être épousée. Il allait passer outre, lorsqu'il trouva son valet tout essoufflé et pouvant à peine trouver des mots pour lui annoncer une terrible nouvelle : « Ah! monsieur! Dorante fait l'amour, monsieur, l'amour à votre belle Hortense; si vous entendiez là-bas comme il se démène, comme les déclarations vont dru, comme il entasse les soupirs! J'en ai déjà compté plus de trente de la dernière conséquence, sans parler des génuflexions, des exclamations : madame par-ci, madame par-là; ah! les beaux yeux! ah! les belles mains! Et ces mains-là, monsieur, il ne les marchande pas; il en attrape toujours quelqu'une qu'on retire, couci-couci, et qu'il baise avec un appétit qui me désespère; je l'ai laissé comme il en retenait une sur laquelle il s'était déjà jeté plus de dix fois, malgré qu'on en eût ou qu'on n'en eût pas, et j'ai peur qu'à la fin elle ne lui reste. »

Le marquis affecta de prendre en dérision cette aventure. Il chassa son valet en le traitant de faquin et de maraud. Mais celui-ci revint à la charge, et

appuya sur l'histoire du billet retrouvé.... L'arrivée d'Hortense et de Dorante, qui venaient du fond du parc, mit fin à cet entretien pénible. Occupés à causer d'affaires apparemment sérieuses, ces deux jeunes gens continuèrent leur conversation, si bien que Rosimond et la vieille comtesse, dissimulés derrière une palissade, crurent pouvoir écouter sans être vus. Mais Hortense les avait aperçus, juste au moment où ils se cachaient. Elle ne prévint pas son interlocuteur, et profita de cette circonstance pour faire une petite déclaration de principe où son âme tendre et raisonnable se peignait sous les plus charmantes couleurs : « Il faudra qu'on me dise mille fois : je vous aime, avant que je le croie et que je m'en soucie; qu'on se fasse une affaire de la dernière importance de me le persuader; qu'on ait la modestie de craindre d'aimer en vain, et qu'on me demande enfin mon cœur comme une grâce qu'on sera trop heureux d'obtenir. Voilà à quel prix j'aimerai, Dorante, et je n'en rabattrai rien; il est vrai qu'à ces conditions-là, je cours risque de rester insensible. »

Ces paroles d'une jeune fille qui ne badine pas avec l'amour et qui a du courage jusque dans l'esprit achevèrent de soumettre le cœur, déjà conquis, de Rosimond. Il sentit d'abord une « blessure sourde ». Puis il entra dans une extrême agitation. Il se fâcha, contrefit l'indifférent, mais de mauvaise grâce. Il alla trouver la comtesse Dorimène, la quitta, donna enfin les marques d'un grand désordre d'esprit.

Il rêve. C'est son cœur qui le mène, en dépit qu'il en ait. Bref, Hortense le croit touché. Mais elle est

fière. Elle veut le réduire et achever sa capitulation. Elle y emploie l'ironie la plus fine, les grâces les plus coquettes. Elle veut épargner au nouveau converti le danger de tomber en des rechutes. C'est bien la plus charmante et la plus raisonnable fille du monde. Elle dompte un instant l'inclination de son cœur, et se fait volontairement cruelle afin de pousser à bout une victoire qu'elle juge nécessaire au bonheur de celui qu'elle a choisi. Rien de plus adroit, de plus délicat, et, au fond, de plus tendre que sa conduite. Et, lorsque Rosimond, enfin débarrassé de tout son jargon de fausse galanterie, lui avoue franchement, candidement son amour, elle peut lui dire en toute sincérité : « Ne me sachez pas mauvais gré de ce qui s'est passé; je vous ai refusé ma main, j'ai montré de l'éloignement pour vous; rien de tout cela n'était sincère; c'était mon cœur qui éprouvait le vôtre. Vous devez tout à mon penchant; je voulais pouvoir m'y livrer; je voulais *que ma raison fût contente*, et vous comblez mes souhaits. Jugez à présent du cas que j'ai fait de votre cœur par tout ce que j'ai tenté pour en obtenir la tendresse entière. »

Quant à Dorante, comme il a l'audace de se plaindre, elle lui dit son fait d'un mot qui est leste et frappant comme un coup d'éventail : « Vous n'avez rien à me reprocher, Dorante; vous vouliez profiter des fautes de votre ami, et ce dénouement-ci vous rend justice ». Ainsi donc, il ne faut jurer de rien. Voilà le petit-maître corrigé. Et le quadrille finit par cette figure que les maîtres de danse, en ce temps-là, appelaient, je crois, l'*Aimable vainqueur*.

L'ANGÉLIQUE DU *Préjugé vaincu*

Il s'en faut de beaucoup que Marivaux ait toujours vu et dépeint les jeunes filles en rose. Son amie, la marquise de Lambert, qui a écrit de bien jolies lettres sur l'éducation des filles, a dû l'avertir souvent, et prévenir son optimisme par de discrètes indications. Cette femme distinguée connaissait l'amour-propre, souvent excessif, de ses jeunes amies, leur goût du plaisir et de la parure, leur « disposition à l'évaporation et à l'étourderie ». L'auteur du *Petit-Maître corrigé* a noté quelques-uns de leurs péchés mignons, particulièrement la vanité où elles tombent si aisément. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire le *Préjugé vaincu*, comédie en un acte, représentée pour la première fois par les Comédiens français, le 6 août 1746.

La vanité des filles, au siècle passé, consistait surtout en un entêtement de préjugé nobiliaire. D'ailleurs, comme le remarque le judicieux Duviquet, commentateur de Marivaux, « les femmes sont plus accessibles que les hommes au sentiment des préférences; elles attachent un prix infini à toute espèce de supériorité. Les honneurs, les prérogatives, sont à la fois un dédommagement et un appui pour leur faiblesse. » La princesse Hélène de Ligne raconte, dans ses *Mémoires*, qu'au temps où elle était pensionnaire de l'Abbaye-aux-Bois, elle éprouvait, ainsi que ses compagnes, un superbe mépris pour les pensionnaires des Petites-Cordelières.

Celles-ci n'étaient point *de qualité*. « Le couvent des Petites-Cordelières, dit la princesse Hélène, n'était ni si grand ni si beau que le nôtre. Elles avaient en tout une trentaine de pensionnaires, mais ce n'étaient pas des filles comme il faut; elles étaient bien embarrassées quand elles voyaient notre classe si nombreuse et composée des premières filles de France. »

Sans doute la jeune Angélique, dont Marivaux nous confesse les défauts, dans les scènes du *Préjugé vaincu*, a été élevée par les dames de l'Abbaye-aux-Bois. Elle a dû passer de la classe bleue à la classe rouge et à la classe blanche en compagnie d'une Montmorency, d'une Mortemart, d'une Châtillon; car, malgré sa raison, sa libéralité, sa grâce dont tout le monde raffole, elle est intransigeante sur le chapitre de la noblesse. Elle est tympanisée par le préjugé à la mode. Il n'y a que les gentilshommes qui soient son prochain. Ne lui parlez pas d'un maître des comptes, d'un intendant des finances ni même d'un président à mortier. Elle rêve un duc et pair. Les hommes sans dentelle et sans habit à parements dorés lui font horreur. Elle préfère à un avocat ou à un procureur un petit gentilhomme dans sa gentilhommière. Les emplois de finance et les offices de judicature la dégoûtent. Elle est aimée de Dorante; elle trouve Dorante aimable. « Malheureusement, dit-elle, il lui manque de la naissance. » Il est vrai qu'elle ajoute, en soupirant un peu : « Je souhaiterais qu'il en eût : j'ai même besoin de me ressouvenir quelquefois qu'il n'en a point ».

Cette parole prouve que son cœur est touché. Mais, au rebours d'Hortense, elle voudrait que Dorante montrât, dans sa façon de déclarer son amour, moins de douceur et de soumission. Elle trouve qu'il se prosterne trop, qu'il débite des fadeurs, qu'il « manque de monde ». Au fond, ce travers qui dépare sa bonne grâce, n'est que la forme fâcheuse d'une vraie noblesse d'esprit et de cœur. C'est bon signe, quand une jeune fille est romanesque. Avant d'entrer dans la réalité, il n'est pas mauvais de tenter un petit voyage au pays des rêves. Donc, ce que rêve Angélique, c'est un superbe seigneur, infiniment noble, ne parlant que sur un ton de commandement, et dominant l'univers de ses airs impérieux. Elle le voit sur un cheval de bataille, en bottes éperonnées, en chapeau galonné, et caracolant, l'épée, au clair, en avant d'un escadron vainqueur. Elle l'imagine, entouré de piqueurs et de valets de chiens, forçant les cerfs à la course, et emplissant de fanfares triomphales les vallons et les bois. Elle tombe de son haut, lorsqu'elle voit venir à elle ce prétendant qui marche à pied, simplement, comme un bourgeois, et qui n'exerce nulle part les droits du seigneur. Elle juge que, pour elle, c'est un bien petit monsieur. Dorante, fort déconcerté par l'accueil qui lui est fait, s'avise d'un moyen assez enfantin pour faire agréer sa flamme. Il profite de l'amitié qui le lie au père d'Angélique, pour dire à cette jeune fille qu'il est chargé de lui proposer un parti. C'est un moyen de comédie. Toujours est-il que, pour éprouver les dispositions de celle qu'il aime, il lui trace le portrait d'un prétendant

supposé, qui n'est autre que lui-même. Il se heurte non seulement à un refus, mais à des plaisanteries cruelles. Fort déconfit, il n'a plus d'autre ressource que de se jeter aux pieds de la belle, en s'écriant : « C'est moi.... Oui, c'est moi à qui l'amour le plus tendre avait imprudemment suggéré un projet dont il ne me reste plus qu'à demander pardon. » Cela peut sembler maladroit. Mais, en amour, les pires maladresses sont parfois plus utiles que toutes les roueries. Cette démarche non calculée éveille, dans le cœur d'Angélique, ce commencement d'intérêt qui est parfois le principe des plus fortes passions. Son amoureux ne lui semble plus si bourgeois. Elle lui fait des reproches sur son stratagème. Lorsqu'une femme consent aux reproches, c'est qu'elle est déjà plus qu'à demi vaincue. Il ne manque plus à ce cœur, pour achever sa défaite, et pour assurer sa félicité, qu'un petit accès de jalousie. Dans cette occasion, le marquis, père d'Angélique, se conduit en vrai père noble, et ménage un imbroglio qui sent son auteur d'une lieue. Il débite à Dorante un discours qui peut se résumer ainsi : « Vous êtes honnête homme, et je vous veux pour gendre. Puisque Angélique fait la fière, que n'épousez-vous mon autre fille? Je vous autorise à lui faire un brin de cour. » L'amoureux semble se rendre, par obéissance, à ce conseil. Il n'en faut pas davantage pour décider Angélique, jalouse, à lui donner sa main. C'est ainsi que, dans cette comédie de mœurs quasiment mythologique, le Préjugé, petit démon malin, est vaincu par l'Amour, dieu bienfaisant.

L'ANGÉLIQUE DE L'*École des mères*

Il faut conter encore l'histoire d'une autre Angélique. C'est l'héroïne d'une comédie larmoyante dont Marivaux a indiqué clairement le dessein en l'intitulant l'*École des mères*.

Cette Angélique a seize ans. C'est l'âge — ou peu s'en faut — qu'avait Juliette, quand Roméo montait par une échelle de soie, vers sa fenêtre fleurie. C'est l'âge trouble et charmant où les ingénues rêvent d'offrir à quelqu'un les prémices d'un cœur tout neuf, qui s'éveille. Angélique a trouvé son Roméo dans la personne d'un certain Eraste, qui est réduit, par les sévérités de plusieurs duègnes, à se déguiser en valet de comédie pour la voir de près. Mme Argante, mère d'Angélique, monte la garde, nuit et jour, autour de la vertu de sa fille. Mme Argante est une bourgeoise de finance ou de robe, digne de figurer dans ce tableau de l'*Éducation sèche et rebutante* qu'a peint Charles Coypel. Elle surveille terriblement les lectures de sa fille, lui interdit la société des « jeunes étourdis » et croit la préserver de la coquetterie, en lui imposant des corsages plats, des jupes sans volants, des « devants de gorge » soigneusement clos et des collets montés. Chaque soir, lorsqu'elle vient la border dans son lit de pensionnaire, sous son couvre-pieds de ratine blanche, entre deux beaux et bons draps de lessive, elle s'applaudit d'avoir mis au monde une fille aussi parfaitement innocente. Elle la compare mentalement aux jeunes évaporées « qui sont élevées dans le monde

coquet ». Elle frémit en pensant à celles « que [illegible] jeunes étourdis ont l'impertinente liberté d'entre[illegible] de cajoleries ». Elle conclut par ces paroles grav[illegible] « Gardez, ma fille, ce goût de retraite, de modestie, de pudeur qui me charme en vous ».

Or, la jeune Angélique n'a aucun goût pour la retraite, ni pour la solitude, ni pour le célibat, ni pour le mariage avec un homme décrépit. Elle est modeste parce que la modestie est la seule parure dont elle puisse s'accommoder. Et sa pudeur n'est que la réserve naturelle d'une fille qui, malgré l'ignorance où l'on prétend la maintenir, connaît assez le prix de ses charmes pour ne les point gaspiller en imprudences. Mais l'air d'innocence nigaude dont sa mère veut l'affubler lui pèse autant que la robe qui engonce sa taille, et que la collerette empesée où s'alourdit la délicatesse de son col. Ainsi fagotée, endoctrinée, chapitrée, cloîtrée, elle s'insurge, à la fin, contre l'autorité maternelle. « Quand ma mère me parle, dit-elle, je n'ai plus d'esprit. Cependant, je sens que j'en ai assurément, et j'en aurais bien davantage si elle avait voulu; mais n'être jamais qu'avec elle, n'entendre que des préceptes qui me lassent, ne faire que des lectures qui m'ennuient, est-ce le moyen d'avoir de l'esprit? Qu'est-ce que cela apprend? Il y a des petites filles de sept ans qui sont plus avancées que moi. Cela n'est-il pas ridicule? Je n'ose pas seulement ouvrir ma fenêtre. Voyez, je vous prie, de quel air on m'habille! Suis-je vêtue comme une autre? regardez comme me voilà faite! Ma mère appelle cela un habit modeste; il n'y a donc de la modestie nulle part qu'ici, car je ne vois

que moi d'enveloppée comme cela; aussi suis-je d'une enfance, d'une curiosité! Je ne porte point de rubans; mais qu'est-ce que ma mère y gagne? que je suis émue quand j'en aperçois. Elle ne m'a laissé voir personne, et avant que je connusse Eraste, le cœur me battait quand j'étais regardée par un jeune homme. »

Naturellement, ce n'est pas avec un de ces maudits « jeunes hommes » que Mme Argante veut marier Angélique. Elle a fait choix d'un époux très sage, très riche, très mûr. Il s'appelle M. Damis et approche de la cinquantaine. C'est un barbon très proche parent du seigneur Arnolphe. Mme Argante ne peut comprendre qu'Angélique ne soit pas tout à fait contente de son sort. Elle débite de longs discours à sa fille, essayant de lui prouver par raison démonstrative que M. Damis a précisément tout ce qu'il faut pour plaire aux demoiselles bien élevées. « Je ne vous donne pas, ma fille, un jeune extravagant qui vous négligerait peut-être au bout de quinze jours, qui dissiperait son bien et le vôtre pour courir après mille passions libertines. Je vous marie à un homme sage, à un homme dont le cœur est sûr, et qui saura tout le prix de la vertueuse innocence du vôtre. »

L'amour-propre d'Angélique se révolte, non pas avec la ruse de l'Agnès de l'*École des femmes*, mais avec cette franchise décidée, qui est la marque et la noblesse des héroïnes de Marivaux.

« Ce mariage ne vous plaît donc pas? lui demande sa mère.

— Non »

« Vous épouserez donc M. Damis? lui demande sa servante Lisette.

— Moi l'épouser? Je t'assure que non; c'est bien assez qu'il m'épouse. »

Et, rêveuse, elle prononce ces paroles pleines de sens et d'audace ingénue :

« Ma mère dit qu'on est obligé d'aimer son mari; eh bien! qu'on me donne Eraste, je l'aimerai tant qu'on voudra. Puisque je l'aime avant que d'y être obligée, je n'aurai garde d'y manquer quand il le faudra; cela me sera bien commode. »

Ses entretiens avec le fiancé qu'on lui impose montrent tout de suite qu'elle ne sait point dissimuler.

« Enfin, charmante Angélique, lui dit cet homme d'âge, je puis donc sans témoins vous jurer une tendresse éternelle. Il est vrai que mon âge ne répond pas au vôtre.

— Oui, réplique-t-elle, il y a bien de la différence.

— Cependant, hasarde-t-il, on me flatte que vous acceptez ma main sans répugnance.

— Ma mère le dit.

— Et elle vous a permis de me le confirmer vous-même.

— Oui, mais on n'est pas obligé d'user des permissions qu'on a.

— Est-ce par modestie, est-ce par dégoût que vous me refusez l'aveu que je demande?

— Non, ce n'est point par modestie.

— Que me dites-vous là? C'est donc par dégoût?... Vous ne me répondez rien?

— C'est que je suis polie.

— Vous n'auriez donc rien de favorable à me répondre?

— Il faut que je me taise encore.

— Toujours par politesse?

— Oh! toujours.

— Parlez-moi franchement; est-ce que vous me haïssez?

— Vous embarrassez encore mon savoir-vivre. Seriez-vous bien aise si je vous disais oui?

— Vous pourriez dire non

— Encore moins, car je mentirais.

— Quoi! vos sentiments vont jusqu'à la haine, Angélique?

— Vous qui êtes, à ce qu'on m'a dit, un très honnête homme, si en faveur de ma sincérité, vous vouliez ne me plus aimer et me laisser là!

— Mon intention assurément n'est pas qu'on vous contraigne.

— Ce que vous dites là est bien raisonnable, et je ferai grand cas de vous si vous continuez.... »

Chez Marivaux, les soupirants à barbe grise ont toujours tort. Il faut que le cœur et la main se suivent. Le sort le plus triste est d'être uni avec ce qu'on n'aime pas. La vie alors est « un tissu de langueurs ». La vertu même, en nous secourant, nous accable. Et donc, à jeune femme, jeune mari. Telle est la devise d'Angélique et de toutes les jeunes filles représentées sur la scène par l'ingénieux auteur du *Triomphe de l'Amour*.

HISTOIRE DE LA PRINCESSE LÉONIDE

Le *Triomphe de l'Amour* est d'une moralité plus compliquée. Il faut résumer cette comédie héroïque, ne fût-ce que pour connaître ce que supportait le public du Théâtre-Italien, au mois de mai 1732.

Léonidas, général lacédémonien (pas celui des Thermopyles, un autre), a usurpé autrefois par vengeance le trône de Cléomène, roi légitime de Sparte. Sa postérité continue de régner sur les Spartiates; et, pour le moment, l'héritière de l'usurpateur est une jeune fille très belle et très vertueuse, la princesse Léonide.

Or cette princesse apprend qu'un descendant des rois dépossédés vit encore. Il s'appelle Agis. C'est un bon jeune homme qui vit retiré, dans la maison d'un professeur de philosophie. Ici, l'on prévoit, je pense, ce qui arrivera. Conformément aux règles de la comédie, la jeune princesse heureuse aimera le prince malheureux. Elle rêvera même de lui rendre le trône de ses pères, en le faisant asseoir, à côté d'elle, sur ce trône. Seulement, elle craint d'être mal reçue par Agis si elle va le trouver tout droit chez son professeur, afin de lui expliquer ses desseins.

Alors, la princesse Léonide n'hésite pas à employer un stratagème. Elle quitte la courte tunique dont les filles de Sparte ont coutume de se revêtir; elle dissimule ses charmes sous le manteau d'un étudiant et son nom de Léonide sous le faux

nom de Phocion. Ainsi déguisée, elle entre *incognito* chez le professeur de philosophie, lequel possède un joli jardin aux environs de la ville. Elle s'est avisée d'un stratagème dont voici le plan : se donner pour un jeune écolier que le désir d'entendre le professeur Hermocrate a conduit en ces lieux; écouter sans bâiller plusieurs conférences de philosophie; profiter de cette occasion pour voir Agis et pour lui dire, entre deux dissertations : « Je vous aime ».

Hermocrate, secouru par les lumières de son valet Arlequin, devine tout de suite que le prétendu étudiant est une fille habillée en garçon. Que faire? Léonide est décidée à tout, pourvu qu'elle voie son prince charmant. Elle regarde Hermocrate bien en face et lui tient à peu près ce langage : « Eh bien! oui, monsieur le professeur, je suis une femme. Je suis venue ici, poussée par une passion inconsidérée peut-être, mais qui sûrement vous touchera quand vous en recevrez l'aveu. Ce n'est pas votre philosophie qui m'attira dans votre jardin. Hélas! c'est vous-même. » Et puis, elle marivaude éperdument : « Oui, seigneur, je vous aime; mais ne vous y trompez pas, il ne s'agit pas ici d'un penchant ordinaire. Cet aveu que je vous fais ne m'échappe point, je le fais exprès; ce n'est point l'amour à qui je l'accorde, il ne l'aurait jamais obtenu; c'est à ma vertu même que je le donne. Je vous dis que je vous aime, parce que j'ai besoin de le dire, parce que cette confession aidera peut-être à me guérir, parce que je cherche à rougir de ma faiblesse pour la vaincre. Je viens

affliger mon orgueil pour le révolter contre vous. Je ne vous dis point que je vous aime, afin que vous m'aimiez; c'est afin que vous m'appreniez à ne plus vous aimer moi-même. Haïssez, méprisez l'amour, j'y consens; mais faites que je vous ressemble. Enseignez-moi à vous ôter de mon cœur; défendez-moi de l'attrait qui me porte vers vous. Je ne demande point d'être aimée, il est vrai, mais je désire de l'être; ôtez-moi ce désir; c'est contre vous-même que je vous implore. »

On a beau être professeur de philosophie et enseigner le mépris des passions, on ne peut se défendre d'un certain émoi, lorsqu'une belle fille, même habillée en garçon, vous lance à brûle-pourpoint ces déclarations délicatement incendiaires. Il n'y a pas de prud'homie qui tienne contre une attaque si savante. « Tout sauvage que je suis, soupire le bonhomme Hermocrate, j'ai des yeux et vous avez des charmes. »

Cependant, la princesse, à qui le philosophe, désormais troublé, a promis le secret, rencontre le jeune Agis qui la traite avec une camaraderie cordiale. Cette camaraderie se change bientôt en amitié. Léonide voudrait glisser, sur ce penchant, jusqu'à l'amour. Pour hâter ce mouvement, elle déclare son sexe à son ami, et invente une nouvelle fable. Elle se donne pour une fille malheureuse, nommée Aspasie, et que ses parents veulent marier avec quelqu'un qui ne lui plaît pas. « O Aspasie, répond le chaste jeune homme, votre sexe est dangereux; mais les infortunés sont trop respectables. » Toutefois, il ne veut point dépasser les limites d'une

amitié respectueuse. La princesse, que rien ne décourage, feint d'accepter ce pis-aller.

Mais un coquetage d'amitié entre un homme et une femme est toujours le prélude inquiet d'un sentiment plus ardent. Cette inquiétude est délicieuse. On s'y abandonne sans prendre garde au péril. On s'endort dans ce délice. Et, un beau jour, on se réveille amoureux. C'est ce qui arrive aux deux héros du *Triomphe de l'Amour*. Cette comédie longuement mythologique et dont les péripéties sont d'une rare incohérence, s'achève en une analyse morale dont la finesse est exquise. Si l'action de cette pièce est languissante, le dialogue a une saveur dont il faut savourer la délicatesse. Il n'est pas jusqu'au philosophe qui, vers la fin de la pièce, ne devienne amusant, lorsque l'amour de ses deux jeunes gens l'induit en des scènes de jalousie et de regret. Ce marivaudage en trois actes semble être parfois un commentaire lointain de ce *lai d'Aristote*, dont tout le moyen âge s'est égayé si franchement, et où l'on voit le philosophe de Stagire, mené en bride et à coups de houssine par une jolie fille aux tresses blondes.

La morale de ces historiettes sentimentales et discrètement sensuelles est facile à déduire. Marivaux lui-même s'est diverti à la chanter en des couplets menus et grêles dont le refrain ressemble à une ritournelle de Pergolèse ou de Cimarosa :

Vous qui sans cesse à vos fillettes
Tenez de sévères discours (*bis*),
Mamans, de l'erreur où vous êtes
Le dieu d'Amour se rit et se rira toujours (*bis*).

Vos avis sont prudents, vos maximes sont sages;
Mais malgré tant de soins, malgré tant de rigueur,
Vous ne pouvez d'un jeune cœur
Si bien fermer tous les passages,
Qu'il n'en reste toujours quelqu'un pour le vainqueur.
Vous qui sans cesse à vos fillettes
Tenez de sévères discours (*bis*),
Mamans, de l'erreur où vous êtes
Le dieu d'Amour se rit et se rira toujours (*bis*).

Ces « fillettes », devenues femmes, s'appellent Araminte, ou simplement la marquise, la comtesse, et nous allons les retrouver dans les *Fausses Confidences*, dans les *Sincères*, dans le *Legs*. Leur beauté ne perd rien, tant s'en faut, à s'approcher de ce moment si court, que l'on appelle, d'un mot fâcheux, la maturité, et qui est le point de perfection en deçà duquel il n'y a que des promesses, au delà duquel il n'y a que des ruines. Le temps, en amortissant l'éclat de leur jeunesse, a rendu leur beauté plus précieuse. Les années les ont faites plus habiles dans les savantes pantomimes de l'amour. Elles se rengorgent à ravir, et la pantomime de l'éventail n'a plus de secret pour leur expérience. Un charme de mélancolie, fruit amer et doux de la déception sentimentale, les enveloppe d'un voile qui rehausse, par l'attrait du mystère, le prix de leur préférence et le prestige de leur faveur. C'est l'âge où les faiblesses des femmes ont quelque chose de hautain et d'attristé. Leur coquetterie, un peu désabusée par l'apprentissage du sentiment, connaît les chemins détournés par où l'on arrive plus aisément à la victoire. Elles n'ignorent pas que, pour entretenir l'amour qu'on a pour nous, il est bon

quelquefois d'alarmer la certitude qu'on a du nôtre. Elles savent aussi, hélas! que, de toutes les façons de faire cesser l'amour, la plus sûre, c'est de le satisfaire. Bien qu'elles n'aient plus beaucoup de temps à perdre, elles ne sont jamais pressées de conclure. Et leurs capitulations sont moins résolues que résignées. Elles ont les grâces durables qui survivent à la première jeunesse. Les plus raffinés connaisseurs de l'âme féminine hésitent à dire si les verdeurs du printemps ont une grâce plus impérieuse que la splendeur fragile de l'arrière-saison. L'automne du cœur a des deuils aussi somptueux que la gloire d'un beau jour qui finit....

ARAMINTE

Araminte, veuve d'un mari qui avait une grande charge dans les finances, possède cinquante mille livres de rente, dont elle ne sait que faire, parce que son cœur est présentement inoccupé. C'est une personne raisonnable et fière, et qui serait sensible à cet amour respectueux et craintif qui est le régal des coquettes intelligentes. Elle ne pense point que la condition des femmes soit de choisir un maître une seule fois en leur vie, et de ne plus consentir à reprendre la chaîne du mariage. Il ne lui déplairait pas, puisqu'elle est riche, de faire la fortune romanesque d'un jeune homme pauvre. Justement, il y a dans Paris un gentilhomme de haute naissance et de petite condition, qui en veut à ses charmes et, en même temps, à ses écus. Dorante

est beau, bien fait, et n'ignore pas que de pareils avantages valent mieux qu'une ferme en Beauce. Lorsqu'il se regarde dans son miroir, il sourit au joli garçon qu'il aperçoit, et il lui dit amicalement : « Courage, tu iras loin ». Il est assez satisfait des présents que la nature lui prodigua, et il laisse volontiers son valet s'espacer sur ce thème : « Monsieur, votre bonne mine est un Pérou. Tournez-vous un peu, que je vous considère encore; allons, Monsieur, vous vous moquez; il n'y a pas de plus grand seigneur que vous à Paris; voilà une taille qui vaut toutes les dignités possibles, et notre affaire est infaillible, absolument infaillible. Il me semble que je vous vois déjà en déshabillé dans l'appartement de Madame.... Oui, je le soutiens, vous êtes actuellement dans votre salle, et vos équipages sont sous la remise. »

Cette conversation entre maître et valet se tient dans la maison même d'Araminte, où Dorante s'est introduit en qualité d'intendant. Ce moyen ne semble pas très délicat, bien que l'ambition du jeune intrigant se change très vite en une passion sincère. Dorante, aidé de son compère, commence par investir savamment le cœur de la jolie veuve; et, bientôt, c'est lui qui est pris au piège. La divine vertu de l'amour le rend tout à fait honnête homme. Ce n'est pas le premier roué, ni le dernier, que l'influence d'une femme exquise aura sauvé de sa propre rouerie. Dorante amoureux se change en un Dorante ingénu. C'était un séducteur. Il devient séduisant. La présence de l'Adorée accomplit en lui ce miracle. S'il n'aimait réellement, du fond de son

âme, il ne trouverait pas des paroles pénétrantes et significatives comme celles-ci : « Mon respect me condamne au silence, et je mourrai du moins sans avoir eu le malheur de lui déplaire.... Jamais elle ne me parle ou ne me regarde que mon amour n'en augmente.... Le plaisir de la voir et quelquefois d'être avec elle est tout ce que je me propose.... Quoique mon amour soit sans espérance, je n'en dois pas moins un secret inviolable à l'objet aimé.... » Il souffre en songeant à elle, et l'amertume de cette souffrance lui paraît délicieuse. Il n'est plus de sang-froid, il s'égare en rêveries....

Il pleure. Les crises d'amour sont contagieuses. Par degrés insensibles, la passion qui envahit le cœur de Dorante se répand dans celui d'Araminte. Cette comédie semblait d'abord la représentation d'une aventure banale. Et voilà que, de scène en scène, l'intérêt s'accroît. Cet homme et cette femme passent par les douloureuses alternatives de l'espérance et de la crainte. Leur âme, d'abord effleurée par les nuances fugitives du sentiment, dominée ensuite par les effets surprenants de la sympathie, est enfin atteinte, jusqu'en son fond le plus intime, par l'aiguillon du doute, de la jalousie, du désespoir. Certes, le transport de leur esprit ne les jette jamais hors de ces bienséances dont la règle s'imposait jadis aux plus fougueux élans. Mais on n'exagère rien en disant que, sous la trame brillante de leurs discours, on aperçoit, en regardant bien, cet abîme intérieur sur lequel on ne peut se pencher sans vertige. Ici encore, selon la coutume du pays enchanté où Marivaux nous entraîne, l'amour

triomphe de tout. Il excuse l'heureux stratagème dont s'est servi Dorante, et c'est Araminte elle-même qui prononce la formule d'absolution : « Après tout, puisque vous m'aimez véritablement, ce que vous avez fait pour gagner mon cœur n'est point blâmable. Il est permis à un amant de chercher les moyens de plaire, et on doit lui pardonner lorsqu'il a réussi. »

Telle est la morale des *Fausses Confidences*.

COMMENT LA MARQUISE ET LE CHEVALIER FURENT SURPRIS PAR L'AMOUR

L'amour nous surprend au moment où nous attendons le moins ses touches insinuantes et ses brusqueries décisives.

Il était une fois, à Paris, une jeune marquise, qui était veuve, et qui avait juré de ne jamais se remarier. Elle voulait s'ensevelir dans la solitude. Elle passait tous ses jours et toutes ses nuits, depuis six mois, à soupirer en songeant au mari charmant qu'elle avait perdu. « Ah! gémit-elle, il n'y a plus de consolation pour moi,... après deux ans de l'amour le plus tendre, épouser ce que l'on aime, ce qu'il y avait de plus aimable au monde; l'épouser et le perdre un mois après! » Elle poursuit ses plaintes : « Je ne veux plus m'occuper que de ma douleur.... Je ne vis presque plus que par un effort de raison.... » Elle a imaginé, dans l'excès de son exaltation, d'apaiser sa mélancolie par un singulier

moyen. Lorsqu'une femme souffre de malaise amoureux ou d'inquiétude morale, ou simplement de vapeurs malaisées à définir, il n'est pas rare qu'avant de trouver une consolation dans un nouvel amour, elle cherche un divertissement dans des occupations réputées plus sérieuses. Avant de se résoudre à reprendre un époux ou un amant, elle prend un professeur de philosophie. C'est justement ce que fait notre marquise. Elle se fait débiter des conférences, à domicile, par un savant en *us*, qui est aussi chargé de livres qu'une bibliothèque. Ce pédant, nommé Hortensius, lui explique, d'un ton nasillard, les belles-lettres, la morale et la métaphysique; elle se sait gré de l'écouter sans bâiller. Une femme qui s'ennuie supporte volontiers d'être ennuyée par les discoureurs de métier. Cela l'empêche de songer à son mal.

Le hasard qui, chez Marivaux, est toujours le complice de l'amour, veut qu'un jeune chevalier, du plus rare mérite et de la plus séduisante beauté, vienne habiter tout contre la maison de cette jeune et inconsolable marquise. Ils peuvent même se rencontrer dans un jardin qui est commun à leurs deux logis. Mais ce chevalier est aussi triste que sa voisine est mélancolique. Une jeune fille, dont il était éperdument épris, et que lui refusait la rigueur d'un père barbare, vient de se faire nonne, afin de n'appartenir point à un autre que lui. Accablé par ce malheur, le chevalier a résolu de ne plus songer au mariage. Il se promène mélancoliquement dans une allée jonchée de feuilles mortes. L'ennui, la langueur, la désolation, le désespoir, avec un air

sauvage brochant sur le tout, voilà le noir tableau que représente actuellement son visage.... Quand il parle aux gens, c'est du ton d'un homme qui va rendre les derniers soupirs : ce sont des paroles qui traînent, qui vous engourdissent, qui ont *un poison froid qui glace l'âme....*

La communauté du jardin, jointe à la conformité de deux veuvages qui ne veulent pas être consolés, favorise les premières rencontres de ces deux affligés. Leur liaison commence par des entretiens funèbres. Il parle de sa chère Angélique, ensevelie au couvent, et désormais morte pour lui. Elle parle de son mari défunt. Peu à peu, leurs cœurs, qu'ils croyaient morts, se réveillent. Un intérêt naissant les rapproche l'un de l'autre, et donne à leurs entrevues un goût délicieux. Ils s'abandonnent à cette inclination, et veulent se persuader à eux-mêmes qu'ils sont tout simplement sur la pente de l'amitié. C'est une pente rapide, surtout lorsque l'ami et l'amie n'ont pas encore dépensé toute la jeunesse de leur cœur. Qu'il s'ajoute à cette amitié un grain de jalousie, une once de coquetterie, et quelque peu de dépit, voilà les amis animés l'un envers l'autre, ou l'un contre l'autre, par ces brusques ressentiments ou par ces vives sympathies, qui sont, suivant le cas, les signes évidents d'une autre passion. « Les amants, disait Duclos, sont comme les voleurs, ils prennent d'abord des précautions superflues; ils les négligent par degrés; ils oublient les nécessaires, et sont pris. » Et c'est précisément ce que prouve le chef-d'œuvre d'analyse que Marivaux intitule la *Surprise de l'Amour*. C'est ce que

démontrent aussi, avec de légers changements dans l'intrigue, la *Double Inconstance*, la *Fausse Suivante*, le *Dénouement imprévu*, la *Méprise*, le *Legs*, les *Fausses Confidences*. Cette *Surprise de l'Amour* est encore un menuet où les personnages marchent l'un vers l'autre en ayant l'air de s'éviter. Jamais les points sensibles par où le cœur d'une femme est facile à prendre n'ont été discernés avec plus de pénétration, ni montrés avec un art plus discrètement impitoyable. La marquise veut rester veuve. C'est entendu. Elle refuse ou prétend refuser des hommages dont le but avoué serait de la décider à un remariage dont l'idée seule lui fait horreur. Elle ne se pique plus ni d'agrément ni de beauté. Elle souffre cependant que sa suivante Lisette arrange ses cheveux et ajuste son corsage. Elle s'interdit de plaire, mais elle serait fâchée si elle déplaisait. Si on lui fait la cour, elle se défend contre les avances amoureuses. Mais, si l'on renonce à lui faire la cour, elle se croit rebutée, redoute le manque d'égards et d'attentions, craint de voir s'affaiblir le pouvoir de ses charmes. Elle est d'ailleurs infiniment gracieuse dans le jeu à la fois naïf et compliqué où excelle sa finesse mondaine. Les paroles qui lui échappent sont toujours ingénieuses, même lorsqu'elles sont imprudentes. Il y a, dans ses moindres démarches, un calcul qui est à la fois subtil et spontané. Son inclination secrète se trahit par des mots naturels et habiles. Parfois le timbre de sa voix semble se voiler d'un ressouvenir triste et se briser d'un léger sanglot, vite réprimé. Le rire étincelant de cette jeune femme se fond en dou-

ceurs tendres, comme ces rayons de soleil qu'apaise un nuage d'été. Mais, sitôt qu'elle reprend l'assurance de son empire, sa grâce conquérante se plaît à des manèges savants et s'échappe, pour ainsi dire, en menus gestes, qui sont vifs et prestes comme un déploiement d'éventail.

De toutes les femmes dont Marivaux a fait parler l'âme légère et fragile, c'est celle-ci la plus charmante. C'est à elle peut-être que songeait Théophile Gautier, lorsqu'il noua, comme une offrande de fleurs sur un autel abandonné, ce bouquet de strophes :

J'aime à vous voir en vos cadres ovales,
Portraits jaunis des belles du vieux temps,
Tenant en main des roses un peu pâles,
Comme il convient à des fleurs de cent ans.

Le vent d'hiver, en vous touchant la joue,
A fait mourir vos œillets et vos lis,
Vous n'avez plus que des mouches de boue,
Et sur les quais vous gisez tout salis.

Il est fini, le doux règne des belles.
La Parabère, avec la Pompadour
Ne trouveraient que des sujets rebelles,
Et sous leur tombe est enterré l'Amour.

Vous cependant, vieux portraits qu'on oublie,
Vous respirez vos bouquets sans parfums.
Et souriez avec mélancolie
Au souvenir de vos galants défunts.

C'est aussi pour cette aimable marquise, n'en doutez pas, qu'un poète plus moderne, M. Fernand Gregh a murmuré, en sourdine, ce délicat menuet :

La tristesse des menuets
Fait pleurer mes désirs muets
Et je pleure

D'entendre frémir cette voix,
Qui vient de si loin, d'autrefois,
Et qui pleure.

Chansons grêles du clavecin,
Notes frêles, fuyant essaim,
Qui s'efface,
Vous êtes un pastel d'antan
Qui s'anime, rit un instant,
Et s'efface.

Comme vous meurtrissez les cœurs
De vos airs charmants et moqueurs
Et si tristes,
Menuets à peine entendus,
Sanglots légers, rires fondus,
Baisers tristes!

LA PHILOSOPHIE DES SOUBRETTES

Elles s'appellent Marton, Jacqueline, et surtout Lisette. Elles sont aussi jolies que leurs maîtresses, et n'ont pas moins d'esprit. C'est-à-dire qu'elles en ont jusqu'au bout des ongles. Leur office est de coiffer, d'habiller, de servir des jeunes filles et des jeunes femmes amoureuses, et surtout de leur prodiguer des conseils ingénieux. Elles ne ressemblent pas aux servantes de Molière. Si elles ont quelquefois le verbe haut, le poing sur la hanche, le cotillon troussé, et la riposte prompte, si elles savent, d'un vif coup de raquette, renvoyer la balle, ce n'est pas comme cette pécore de Flipote ni comme cette péronnelle de Toinon, ni comme cette pie-grièche de Martine, ni comme cette harengère de Nicole. Ce ne sont point des luronnes, mais des figurines. Leurs impertinences sont mièvres. Elles n'ont

qu'un filet de voix, un peu grêle, mais elles s'en servent à ravir. Elles ont du nerf, les yeux fripons, l'humeur gaillarde, la peau blanche, la gorge ronde et provocante, la taille fluette, les bras frais et potelés, la main leste, la jambe vive, le pied mignon, et, avec tout cela, volontiers la larme à l'œil.

Elles ont autant d'aisance et de style que si elles avaient appris le maintien à l'Abbaye-aux-Bois, sous la direction des danseurs de l'Opéra. Comme leurs maîtresses, elles ont une toilette, un miroir et une boîte à mouches. Il est vraisemblable qu'elles ont étudié le clavecin. Leur minois spirituel s'aiguise en sourires volontiers pincés. Leurs yeux pétillent de malice et leurs lèvres en fleur sont coutumières de la moue. Elles pourraient toutes suppléer leur maîtresse, comme fait Lisette dans le *Jeu de l'Amour et du Hasard*. Elles sont bien les filles de ce siècle sociable — et plus égalitaire qu'on ne pense — où Mlle Delaunay, femme de chambre de la duchesse du Maine, était admise et recherchée aux soupers des marquises.

Par la correction de leur langage, elles sont petites-cousines des confidentes de tragédie. C'est Albine ou Phénice, ayant renoncé à la majesté du cothurne, à la pompe de l'alexandrin et préférant aux solennités du péplum antique, le fichu pointu, la jupe d'organdi et le tablier à bavette de tulle, tiré à quatre épingles. Elles ont remplacé la solennité des tirades héroïques par un caquet flûté, dont elles se servent en perfection pour donner à leurs maîtresses des consultations de casuistique amoureuse. Ce sont des psychologues en jupon court.

Dans la *Surprise de l'Amour*, c'est Lisette qui déchiffre à livre ouvert l'énigme cachée au cœur de la marquise. « Voyez ce que c'est! dit cette fille rusée. Quand vous aimiez la vie, peut-être que vous n'étiez pas si belle; la peine de vivre vous donne un air plus vif et plus mutin dans les yeux, et je vous conseille de batailler toujours contre la vie, cela vous réussit on ne peut pas mieux.... Vous êtes un peu trop négligée, et je suis d'avis de vous arranger un peu la tête. La Brie, qu'on apporte ici la toilette de madame.... Vous n'en voulez point, vous refusez le miroir! Un miroir, madame! Savez-vous bien que vous me faites peur; cela serait sérieux, pour le coup, et nous allons voir cela. Il ne sera pas dit que vous serez charmante impunément.... Allons, madame, mettez-vous là, que je vous ajuste. Tenez, le savant que vous avez pris chez vous ne vous lira point de livre si consolant que ce que vous allez voir. »

Une femme de chambre aussi adroite vaut son pesant d'or. Personne ne songe à s'offenser de ses hardiesses. C'est encore l'incomparable Lisette qui, par son rire en fusée et par ses irrésistibles arguments, déride et persuade, dans la *Surprise de l'Amour*, le chevalier à la triste figure. La boutade est amusante : « Monsieur le chevalier, j'étais sous le berceau pendant votre conversation avec la marquise, et j'en ai entendu une partie sans le vouloir. Votre voyage est rompu; ma maîtresse vous a conseillé de rester, vous êtes tous deux dans la tristesse; et la conformité de vos sentiments fera que vous vous verrez souvent. Je suis attachée à ma

maîtresse plus que je ne saurais vous le dire, et je suis désolée de voir qu'elle ne veut pas se consoler, qu'elle soupire et pleure toujours. N'entretenez point sa douleur; tâchez même de la tirer de sa mélancolie... » Et la folle babille en ayant l'air de ne plus savoir ce qu'elle dit : « Je ne vous blâme pas; vous vous êtes voué aux langueurs, vous avez fait vœu de mourir : c'est fort bien fait, cela édifiera le monde; on parlera de vous dans l'histoire; vous serez excellent à être cité, mais vous ne valez rien à être vu. Ayez donc la bonté de nous édifier de plus loin. »

Le chevalier a bien envie de se mettre en colère. Mais comment prendre au tragique une hilarité qui l'achemine vers sa guérison?

On s'attarderait volontiers dans la compagnie de ces jolies filles, verdissantes, frétillantes, appétissantes, toujours émerillonnées, et si bonnes! C'est un régal pour les yeux et un réconfort pour l'esprit. Elles sont, pour les amoureux en détresse, les fées propices qui raccommodent les brouilles, narguent les fâcheux destins, arrangent les malentendus, guérissent les plaies de la jalousie ou les piqûres du dépit, prêtent main-forte aux défaillances, finalement réconcilient et rapprochent les couples désunis par les erreurs du cœur ou séparés par les malices du sort. Préoccupées, avant tout, de cérémonies nuptiales, elles sont toujours prêtes à commander les violons; elles ont toujours envie de fredonner ce gai refrain :

Préparons-nous à la fête nouvelle....

Elles excellent dans les ambassades, et suivent, pour ainsi dire, l'amour à la piste. Elles favorisent éperdument ce *vœu de la nature* dont Figaro a parlé plus tard avec enthousiasme et dont tout le dix-huitième siècle fut entêté. Elles arrangent des mariages non pas à la façon de ces matrones qui combinent des dots avec des situations, mais au gré du caprice, et selon les lois éternelles du sentiment. Car il y a une philosophie dans ces têtes folles, ébouriffées en coup de vent, et sous ces cornettes toujours prêtes à prendre leur vol fantasque par-dessus les ailes des moulins. Philosophie simple et joyeuse. Philosophie d'honnêtes grisettes. Le premier article de ce credo, c'est que rien ne peut prévaloir contre l'amour, et qu'on ne force point les cœurs. Les privautés du mariage sont tristes, quand les cœurs ne se marient pas. Toutes, elles viennent, le poing sur la hanche, le casaquin décolleté, le nez en l'air, et le verbe haut, révérer leur dieu et confesser leur foi. Bien qu'elles ne fassent point de la Bible leur lecture coutumière, elles ont pris pour devise cette parole de l'apôtre traduite par Rabelais : « Rien à personne ne devez, fors amour et dilection mutuelle ».

C'est Lisette, dans le *Jeu de l'Amour et du Hasard* : « Vous me voulez, je vous veux, vite un notaire! » Ou bien : « M'aimez-vous? non; ni moi non plus; vite à cheval! »

C'est encore Lisette, dans l'*École des mères*, disant de sa voix de fausset, au jeune et tendre Eraste : « Je crois que vous devez être content du zèle avec lequel je vous sers. Je m'expose à tout, et

ce que je fais pour vous n'est pas trop dans l'ordre; mais vous êtes un honnête homme, vous aimez ma jeune maîtresse, elle vous aime. Je crois qu'elle sera plus heureuse avec vous qu'avec celui que sa mère lui destine, et cela calme un peu mes scrupules. »

Messagères d'amour, habiles marieuses de beaux garçons et de jolies filles, elles sont merveilleusement clairvoyantes, et discernent d'un regard aigu les affinités électives qui attirent les amoureux et les amoureuses. Elles analysent, elles dissèquent. Quelle vue pénétrante des ressorts de nos passions! Le geste, le maintien, un regard, une rougeur dont on ne peut se défendre, sont, pour elles, des signes certains. Elles ne se trompent jamais sur les symptômes, et leur diagnostic infaillible excelle à noter les signes avant-coureurs de la passion. « Où est-il donc, cet amour qu'il a? s'écrie la soubrette des *Serments indiscrets*, en parlant de Damis. Nous avons regardé dans ses yeux, il n'y a rien; dans ses paroles, elles ne disent mot; dans le son de sa voix, rien ne marque; dans ses procédés, rien ne sort; de mouvements de cœur, il n'en perce aucun. Notre vanité, qui a des yeux de lynx, a fureté partout; et puis, monsieur viendra dire qu'il a de l'amour, à nous qui devinons qu'on nous aimera avant qu'on nous aime, qui avons des nouvelles du cœur d'un amant, avant qu'il en ait lui-même! »

Friandes d'amour et même d'amourettes, curieuses de quintessences romanesques, elles ne songent pas seulement aux autres. Elles comptent bien faire un sort à leur propre cœur, mais sans le laisser escamoter; et, comme les bergères de Fra-

gonard, elles guettent toujours l'heure du berger Quand elles ont donné, à leurs maîtresses, d'élégantes leçons de marivaudage, elles marivaudent pour leur propre compte, à l'office. Elles ne savent pas regimber aux agaceries. Elles se laissent cajoler, lutiner, chiffonner dans l'antichambre. Mais par qui, grands dieux! Par Lubin, Crispin, Frontin, toute la séquelle des valets de la comédie italienne, toute la postérité d'Arlequin et de Pierrot, cent fois bafouée sur les tréteaux de la foire Saint-Laurent et de la foire Saint-Germain, sans doute apprivoisée, polie par Marivaux, lignée inquiétante tout de même, dont sortit, pour l'étonnement et l'effroi de la postérité, l'immortel chenapan Figaro.

Trivelin, au premier acte de la *Fausse Suivante*, résume leur carrière à tous, et annonce les exploits de Beaumarchais, en s'écriant : « Depuis quinze ans que je roule dans le monde, tantôt maître, tantôt valet, toujours industrieux, ami des fripons par intérêt, ami des honnêtes gens par goût, traité poliment sous une figure, menacé d'étrivière sous une autre, changeant à propos de métier, d'habit, de caractère, de mœurs, risquant beaucoup, résistant peu, libertin dans le fond, réglé dans la forme, démasqué par les uns, soupçonné par les autres, à la fin équivoque à tout le monde, j'ai tâté de tout. Je dois partout. J'ai logé partout, sur le pavé, chez l'aubergiste, au cabaret, chez le bourgeois, chez l'homme de qualité, chez moi, chez la justice, qui m'a souvent recueilli dans mes malheurs.... »

Cinquante-cinq ans après cette tirade, la Révo-

lution devait donner à cet honnête homme le moyen de faire sa fin en se retirant dans la politique.

Marivaux a essayé de donner à ces comparses une frimousse neuve et un semblant de vie, en les déguisant parfois en rustres, et en leur prêtant l'insupportable jargon des faux paysans de Molière : « Cheux nous, cheux vous,... v'là tout,... j'avons dit,... je disons,... oh! que nenni! morguienne,... et moi itou.... » Vains efforts. L'auteur des *Serments indiscrets* est incapable de chausser des sabots, fussent-ils façonnés dans le bois léger dont on fait les accessoires de théâtre. Et puis, c'est un peintre de femmes.

CHAPITRE II

MARIANNE

Lisons *la Vie de Marianne ou les Aventures de la comtesse de* ***. C'est l'autobiographie d'une jeune fille que le hasard a jetée dans une condition humble et malaisée. Marivaux, précédant, par le choix de ses sujets, la lignée de romanciers que George Eliot devait plus tard représenter avec tant d'éclat, observe volontiers les existences obscures, les petites vies où s'épanouissent de jolies âmes.

La jeune et intéressante Marianne entra dans la vie d'une façon romanesque, et le récit de ses malheurs commence par un tableau de mélodrame. C'était par une sombre matinée d'hiver. La route de Bordeaux était déserte. Seule, une berline, attelée en poste, cheminait dans les ornières, entre deux rangées d'arbres dépouillés. Tout à coup des voleurs, armés jusqu'aux dents, sortirent des buissons, arrêtèrent les chevaux, et tuèrent à coups de pistolets d'arçons, toutes les personnes qui voulaient résister. Les postillons se sauvèrent. Un chanoine s'enfuit.

Que peut faire un chanoine en pareille occurrence? Deux femmes, dont l'une était admirablement belle, furent tuées. Quelles étaient ces femmes? Mystère! Sur ces entrefaites, arrivèrent cinq ou six officiers, qui battaient l'estrade à franc étrier. Ils tirèrent, de dessous un monceau de cadavres, une enfant de trois ans, qui criait. Quelle était cette enfant? C'était Marianne, l'héroïne de cette histoire.

Longue et triste histoire, surchargée de péripéties et fertile en jolies esquisses, frottées d'un glacis un peu pâle, à la Chardin.... Marianne est recueillie d'abord par un curé de campagne, et c'est pour nous l'occasion d'entrer dans le presbytère, de nous promener aux allées du jardin propret, de nous asseoir sur un banc rustique, en compagnie du digne pasteur, et d'entendre les dames des environs, venues de leurs châteaux à girouettes, s'extasier sur la beauté mélancolique de cette enfant.

Marianne, âgée de quinze ans, part pour Paris, avec la sœur du curé. Et nous voilà transportés à l'auberge, dans le Paris pittoresque et amusant de ce temps-là. L'auteur ne se donne point la peine de décrire la grande ville, mais on l'entrevoit, avec ses officiers du guet, ses processions, ses boutiques, ses couvents et ses éternels bateaux à lessive sur la rivière.

Marianne, que la mort imprévue de la sœur du curé laisse seule au monde et sans ressources, est confiée, par un bon récollet, aux soins charitables d'un homme grave qui s'occupe tout spécialement des ingénues en détresse. Le barbon la fait entrer, en qualité de fille de boutique, chez une marchande lingère. Marianne devient *grisette*, au sens exact de

ce mot, que Sébastien Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, définissait ainsi : « On appelle grisette la jeune fille qui, n'ayant ni naissance ni bien, est obligée de travailler pour vivre, et n'a d'autre soutien que l'ouvrage de ses mains. Ce sont les monteuses de bonnets, les couturières en linge, etc., qui forment la partie la plus nombreuse de cette classe. » C'est ici l'occasion, pour l'auteur, de décrire un milieu bizarre et louche, les repas de la marchande lingère, Mme Dutour, avec un amant de cœur qui vient la voir de temps en temps, et à qui elle donne de l'argent et des nippes; les commérages avec les voisines qui jacassent; les allées et venues du vieux monsieur qui, toutes les fois qu'il entre dans la boutique, montre une singulière inclination à ôter la cornette de Marianne afin de voir, de toucher ses cheveux et de défaire son chignon natté. La peinture de la boutique où Mmé Dutour débite sa marchandise, rappelle, avec moins d'épaisseur dans le trait et de brutalité dans la touche, certaines descriptions du *Roman bourgeois* de Furetière.

Marianne, malgré son jeune âge et son inexpérience, commence à comprendre, et une voix intérieure lui tient ce petit discours : « Les passions de l'espèce de celles de M. de Climal (c'est le nom de ce vieux Tartuffe) sont naturellement lâches quand on les désespère; elles ne se piquent pas de faire une retraite bien honorable, et c'est un vilain amant qu'un homme qui vous désire plus qu'il ne vous aime : non pas que l'amant le plus délicat ne désire à sa manière, mais du moins c'est que chez lui les sentiments du cœur se mêlent avec les sens; tout

cela se fond ensemble : ce qui fait un amour tendre, et non pas vicieux, quoique à la vérité capable de vice ; car tous les jours, en fait d'amour, on fait très délicatement des choses fort grossières.... »

Étonnante de clairvoyance cette petite ! Et, en même temps, admirable de vertu Elle échappe aux tendresses de ce vieillard, et sa bonne étoile veut qu'au sortir de l'église, elle soit remarquée par un jeune homme très beau et fort bien tourné. Le hasard, qui, en de pareilles rencontres, ne fait jamais rien à demi, jette cette jolie victime sous les chevaux d'un maladroit cocher, juste à point pour que ce jeune homme se précipite à son secours. Ce sauveur imprévu la regarde. Elle est gracieuse, avec sa mantille, sa cornette et ses mitaines de basin ! Et lui n'est pas mal avec son jabot de mousseline et son tricorne bordé d'argent. Bref, la petite lingère est consolée des assiduités de M. de Climal par les attentions de M. de Valville.

Ici, l'action se complique. Valville est précisément le neveu de Climal ! Rivalité du neveu et de l'oncle. Celui-ci adresse à l'orpheline des remontrances paternelles sur l'inconséquence des jeunes gens, sur leurs galanteries frivoles, sur leur infidélité coutumière, enfin il débite tout ce que débitent en pareil cas les roquentins ridicules. Elle lui réplique avec la fougue d'un jeune petit cœur fier, vertueux, et insulté. Mais quelle malchance ! Valville survient au milieu de ce tête-à-tête. Il en prend de l'ombrage, et sort en claquant les portes, croyant sincèrement que Marianne est la maîtresse de l'oncle libertin.

Voilà Marianne sur le pavé, seule, parmi les embarras de la rue, sans guides. « Plus elle voit de monde et de mouvement dans cette prodigieuse ville de Paris, plus elle y trouve de silence et de solitude. Une forêt lui paraîtrait moins déserte.... La foule des hommes qui l'entourent, qui se parlent, le bruit qu'ils font, celui des équipages, la vue même de tant de maisons habitées, tout cela ne sert qu'à la consterner davantage. » Elle se dit à elle-même : « Que ces gens-là sont heureux! Chacun a sa place et son asile. La nuit viendra, et ils ne seront plus ici, ils seront retirés chez eux; et moi, je ne sais où aller, on ne m'attend nulle part, personne ne s'apercevra que je lui manque. »

Sauvée de ce cruel dénuement par la charité d'une dame qui la fait entrer comme pensionnaire dans un couvent, Marianne voit enfin luire à ses yeux des perspectives plus agréables. Cette dame a un fils qu'elle voudrait marier, et qui est tombé en mélancolie depuis le jour où il a rencontré, au sortir de la messe, certaine petite fille dont il est éperdument féru.... On a compris sans peine. Cette petite fille n'est autre que Marianne. Quant au jeune hypocondre, c'est justement l'impétueux Valville, si prompt à secourir les belles inconnues quand elles sont renversées par un fiacre. Et la noble bienfaitrice est la propre sœur du répugnant M. de Climal!

Entrevue de Marianne et de Valville dans le parloir du couvent. Dialogue amoureux.

« Quel dessein, monsieur, pouvez-vous avoir en m'aimant?

— Celui de n'être jamais qu'à vous, celui de

m'unir à vous par tous les liens de l'honneur et de la religion : s'il y en avait de plus forts, je les prendrais, ils me feraient encore plus de plaisir; et en vérité ce n'était pas la peine de me demander mon dessein; je ne pense pas qu'il puisse en venir d'autre dans l'esprit d'un homme qui vous aime, mademoiselle : mes intentions ne sauraient être douteuses; il ne reste plus qu'à savoir si elles vous seront agréables, et si je pourrai obtenir de vous ce qui fera le bonheur de ma vie.... »

Un roman ne serait pas un roman si les pures amours du héros et de l'héroïne n'étaient pas contrariées par toutes sortes de traverses et d'agitations. Mais est-il besoin d'ajouter que tout s'achève, ici, par la victoire de Marianne, et que ce récit, un peu monotone, finit par le triomphe de la vertu récompensée? Obligée d'abord de lutter contre la misère, menacée ensuite dans son innocence et dans son honneur, compromise par la vilenie des hommes et par la méchanceté du sort, Marianne s'est abandonnée à la douceur décevante d'un amour qu'elle croyait sans espoir. Alors, un nouvel empêchement s'est opposé à ses vœux. La police du roi, qui se mêle souvent des affaires de famille, a fait enfermer Marianne dans une abbaye dont la supérieure a reçu mission de la marier sans retard à un bourgeois, pour faire cesser des scandales où sont mêlés trop de gens de qualité. Marianne est rabrouée de la belle façon : « Estimez-vous heureuse, lui dit-on. Vous n'avez pas tant à vous plaindre. On dit que vous n'avez ni père ni mère, et qu'on ne sait ni d'où vous venez, ni qui vous êtes; on ne vous en fait

point un reproche, ce n'est pas votre faute; mais, entre nous, qu'est-ce qu'on devient avec cela? On reste sur le pavé.... On vous ôte un amant qui est trop grand seigneur pour être votre mari; mais en revanche, on vous en donne un autre que vous n'auriez jamais eu, et dont une belle et bonne fille de bourgeois s'accommoderait à merveille. »

L'entrevue de Marianne et de l'époux que l'autorité supérieure veut lui imposer est contée avec une malicieuse bonhomie. Jamais on ne parla davantage de la pluie et du beau temps. Le personnage est de la catégorie de ceux qui épousent des « orphelines avec tache ». Après avoir beaucoup barguigné, il finit par dire gauchement et brutalement : « En cas de mariage, il n'y a personne qui ne soit bien aise d'entrer dans une famille; moi, mademoiselle, je m'en passe ». Outrée par ce compliment, Marianne, d'un geste vif et d'une parole brusque, envoie promener ce malotru.

Comment cette jeune fille, abandonnée, persécutée, échappe à ce nouveau danger; comment le volage Valville courut vers d'autres amours sans que Marianne eût sujet de le regretter outre mesure; comment un officier, un peu mûr, mais pourvu de vingt-cinq mille livres de rentes, offrit à ladite Marianne son cœur, sa fortune et sa main; comment Marianne fut tentée de se faire religieuse, afin de se soustraire aux tentations et aux duperies du monde; comment elle fut détournée de ce projet par les discours d'une sœur converse; comment enfin M. de Valville, revenu de ses erreurs, rendit heureuse, par une conduite parfaite, celle dont il avait d'abord

inquiété la tendresse, c'est ce que l'on apprendra par le menu, si l'on a la patience de lire jusqu'au bout les onze chapitres de cette histoire.

Osons l'avouer. Cette *Vie de Marianne* est souvent longue et ennuyeuse. Ce récit interminable languit, défaille et, par endroits, semble s'assoupir. Il faut, pour achever ces onze livraisons, tout le loisir dont disposaient nos arrière-grand'mères, et une longanimité dont nous ne sommes plus guère capables. Cette narration est aussi diffuse que les romans anglais dont la vogue commença de tourner la tête aux Français peu de temps après que Marivaux eut publié son roman. Quelques historiens de la littérature, et non des moins autorisés — M. Gustave Larroumet, M. Joseph Texte, — ont même soutenu avec raison, et en renforçant leur affirmation par des preuves, que la *Vie de Marianne* a servi de modèle à ce fameux ouvrage de l'imprimeur Richardson, dont nos aïeules attendries pouvaient débiter le titre tout d'une haleine :

Paméla ou la vertu récompensée, suite de lettres familières, écrites par une belle jeune personne à ses parents, et publiées afin de cultiver les principes de la vertu et de la religion dans les esprits des jeunes gens des deux sexes : ouvrage qui a un fondement vrai, et qui, en même temps qu'il entretient agréablement l'esprit par une variété d'incidents curieux et touchants, est entièrement purgé de toutes ces images qui, dans trop d'écrits composés pour le simple amusement, tendent à enflammer le cœur au lieu de l'instruire.

Les aventures de Marianne (nous savons que l'au-

teur ne mit pas moins de seize ans à les raconter) sont noyées dans un véritable déluge de digressions, de dissertations, qui recommencent sans cesse avec une abondante volubilité. Cela est improvisé, au courant de la plume, selon la coutume de Marivaux, et sans retouches. On dirait que le fil du récit se casse sous la surcharge des accessoires. On sait que l'auteur, bien qu'il écrivît sans effort, abandonna et reprit plusieurs fois ce roman, selon la coutume du temps. Il y a des chapitres où il piétine sans avancer, comme un limonier fatigué, qui approche du relai. Les figures disparaissent dans une brume épaissie comme à dessein par la faconde intarissable et doucereuse du narrateur. Et pas un paysage! Nulle indication capable de faire surgir, dans l'esprit du lecteur, une image brusque. Huit cent soixante-sept pages in-octavo, sans rien de ces traits précis et rapides, de ces détails circonstanciés qui, dans le roman moderne, ravivent l'attention, soutiennent l'intérêt, donnent enfin l'illusion de la vie. Pour peu qu'on ait vu, dans Balzac, des personnages exactement situés, dont on connaît le domicile, dont on sait le caractère, les tics et les habitudes, avec qui l'on est tenté de parler tout haut, et de qui, pour tout dire, l'existence fictive fait concurrence à l'état civil, on ne peut supporter, sans bâiller, le vague et le flou de ces ombres blêmes.

Ajoutons qu'à partir du neuvième chapitre un roman nouveau, l'histoire d'une religieuse récalcitrante, vient s'introduire, on ne sait pourquoi, dans la *Vie de Marianne*. Tels ces « tiroirs à surprises » que les ébénistes du temps de Louis XV — Migeon,

menuisier de Mme de Pompadour, et Meunier, fournisseur de Mme Geoffrin. — aimaient à introduire dans les commodes en bois de rose, dans les coffres à secrets, dans les bureaux à cylindre, et jusque dans les guéridons aux encoignures de laque ornées de cuivres chantournés.

Comme les meubles de ce temps-là, ce roman-feuilleton est fait de pièces et de morceaux. La ligne droite en est bannie. Tous les angles sont rabattus. Cela n'est pas composé. Cela est compliqué. Une marqueterie ingénieuse y combine les ciselures, les appliques, les guirlandes et les bouquets. Ce ne sont que festons, mosaïques, rubans et bordures dans le style rocaille. Mais hélas! le vernis Martin qui donnait du lustre à toutes ces gentillesses s'est fané et, par endroits, s'est écaillé. On aperçoit malaisément les couleurs que le peintre a voulu fixer. L'action du temps et les changements de la mode ont vaincu l'habileté du pinceau.

Ces réserves faites, il faut reconnaître qu'avec du soin et de l'attention, on pourrait aisément extraire de la *Vie de Marianne*, une précieuse quintessence de psychologie. Cette confession d'une jeune fille abonde en révélations sur l'âme féminine. Et Marianne est bien la jeune fille selon le cœur de Marivaux. C'est évidemment celle qu'il eût aimée, si le hasard l'avait mise sur son chemin, celle vers qui allait son regret, aux heures lourdes où il sentait s'aggraver le poids de son long célibat.

La voici :

Les traits de son visage n'ont point cette régularité achevée, que l'on admire dans les statues de

l'antiquité. C'est une figurine, mais faite de la plus précieuse argile, et qui semble modelée par un caprice de la nature pour répondre au rêve d'un artiste noble et spirituel. Son profil a des fantaisies dont la grâce est plus avenante que la symétrie des modèles classiques. Ses cheveux, qui bouffent un peu, en boucles brunes, sur la blancheur de son front étroit, semblent flotter au vent d'une fantaisie légère. La ligne de ses sourcils n'obéit pas à ces prétendues règles où le pédantisme des académies voudrait enfermer le visage humain, mais leur mobilité exprime tour à tour les inquiétudes et les joies d'une âme qui ne sait rien cacher. Ses yeux où scintille une lumière divine, ses yeux profonds et gais, regardent les choses et les gens bien en face, avec une franchise que voile, de temps en temps, une ombre de tendresse ou un nuage de mélancolie. Son nez fin, que les gens difficiles trouvent peut-être un peu trop relevé du bout, a de l'esprit. Ses dents claires font étinceler son sourire.

Il y a, dans toute sa personne, une singulière harmonie de qualités qui semblent contraires. Elle est fine et forte. Son caractère est fait de bravoure et de douceur, d'initiative audacieuse et de réserve discrète, de vigueur et de désinvolture. Sa coquetterie n'est que l'effet d'une bonté ingénieuse qui cherche à mettre de l'agrément dans la vie de tous ceux qui l'entourent. Douée d'une énergie qui la dispose à l'action, elle cède volontiers au fier instinct, qui la mène, par delà les vulgarités quotidiennes, vers les mirages du rêve. Elle entre, avec un charme de droiture et de vaillance, dans la mêlée

de la vie. Elle n'a pas peur de la réalité. Elle soupçonne, elle sait qu'il y a, dans le monde, des causes de scandale et des occasions de souffrance. Elle aime mieux écarter sa pensée de ces laideurs prévues, et songer aux félicités idéales dont elle savoure d'avance le goût délicieux. On ne peut la voir sans désirer de la connaître, ni la connaître sans souhaiter de l'aimer. Ce n'est point un amour vulgaire, passion d'un jour ou préférence d'une heure, qui remplira le cœur de cette enfant. Sa noblesse native la réserve à quelque aventure de sentiment, exquise et sublime. Le hasard, qui arrange ou dérange à sa guise les rencontres humaines, ne conduira peut-être pas vers elle celui qui eût été digne d'être guidé, par sa main fragile et robuste, vers la vérité et vers le bonheur. Il y aura, par le monde, une âme qui sera veuve de la sienne, et que hantera l'illusion douloureuse du paradis perdu. Quelqu'un, l'ayant entrevue trop tard et vainement désirée, fera de cette femme, sans qu'elle en sache rien, l'amie secrète et charmante à laquelle il dédiera le meilleur de ses pensées, de ses sentiments et de ses actions. Aimée, fidèlement aimée, sans le savoir, en dépit des conventions, des coutumes et des préjugés, elle sera, pour cet homme malheureux, une compagne toujours présente, dont l'invisible entretien, l'impérieux sortilège, l'éternel réconfort sauront peut-être réparer les malices de la destinée. Il faut envier, malgré le poignant regret qui les meurtrit, ceux qui portent ainsi, au plus profond de leur être, une blessure embaumée d'amour. Le chemin où ils marchent paraît difficile, épineux, solitaire. La foule ne voit pas qu'à certaines heures de

recueillement et de ressouvenir, cette âpre montée se pare d'une floraison de roses, et s'illumine d'une clarté sereine, où apparaissent, en clartés radieuses, toutes les beautés de l'univers transfiguré. C'est par ce miracle, et, si l'on ose dire, par ce mystère de rédemption, que certains hommes peuvent trouver, jusque dans un amour sans espoir, une ressource de joie et un renouveau de volonté.

Marivaux était fort réservé sur le chapitre de ses affaires de cœur. Nous ne saurons donc jamais si, en composant de nuances fugitives et de touches effacées la figure de son héroïne, il a songé à une personne vivante. On incline à croire que, sous ses réticences de galant homme, et sous les fleurs de sa rhétorique mondaine, se cachait la plainte d'un cœur très tendre et d'une intelligence très haute, à qui manqua sans doute la rencontre bénie où son inquiétude sentimentale aurait trouvé une consolation et un repos.

CHAPITRE III

LE PAYSAN PARVENU

L'œuvre de Marivaux est une galerie de tableaux où les jupes enrubannées, pomponnées, les collerettes de dentelles, les souliers de satin, les cheveux poudrés, les épaules voilées de gaze blanche, les corsages à « ramages » et les « paniers » bouffants attirent les yeux d'abord. C'est proprement le royaume des femmes. Et quelles femmes! Les plus spirituelles qui furent jamais, les plus ingénieuses et les plus déliées, habituées dès l'enfance à exprimer par des paroles, à indiquer par un sous-entendu, à nuancer d'un sourire ou à renforcer d'un geste les sentiments qu'elles éprouvent ou qu'elles veulent paraître éprouver.

Cependant, ce peintre de toutes les délicatesses féminines a voulu nous laisser un portrait d'homme. En 1735, avant même d'avoir achevé l'interminable *Marianne*, il donna au public le *Paysan parvenu*, roman en cinq parties. C'est une étude d'ambition humaine, que l'on peut comparer à l'*Ingenu* de Vol-

taire, au *Gil Blas* de Lesage, et au *Joseph Andrews* ainsi qu'au *Tom Jones* de Fielding. C'est justement en 1735 que Lesage publia le XXII^e^ livre de *Gil Blas*. Le héros du conte est un certain Jacob, Champenois de naissance, beau garçon, faraud et intrigant de son état, venu en sabots à Paris, fort habile à entrer dans les cuisines au moment où la broche tourne, décidé, comme tant d'autres, à faire fortune et à conquérir la grand'ville. Sous l'ancien régime, un laquais pouvait arriver à tout. A partir de l'année 1707, où Lesage fit voir, sur le théâtre, *Crispin rival de son maître*, la littérature du XVIII^e^ siècle s'encanaille, de plus en plus, dans la glorification des domestiques. Ce siècle marche vers les triomphes de ce suisse génial qui s'appela Jean-Jacques Rousseau, et vers l'apothéose de ce faquin redoutable qui se nomme Figaro.

Et l'histoire vraie s'accordait avec la fiction pour démontrer qu'en France comme dans le pays fabuleux des *Mille et une Nuits*, on pouvait de portefaix devenir pacha et de goujat premier ministre. On pouvait commencer garçon de rivière au Port-au-foin, et finir tout-puissant dans la maltôte. Vainement le *Règlement général pour la police de Paris*, en date du 30 mars 1635, avait édicté cette injonction : « Faisons défenses à tous pages, laquais et hommes-de-chambre de porter aucunes épées, bâtons, ni armes offensives et défensives, à peine de la hard ». La valetaille s'émancipait. L'exemple venait de haut, depuis qu'un ancien saute-ruisseau, devenu précepteur, archevêque, académicien, ministre, connu dans l'histoire sous le titre et le nom du cardinal Dubois,

« s'était fourré, dit Saint-Simon dans le conseil des affaires étrangères comme ces plantes qui s'introduisent dans les murailles et qui enfin les renversent ». En ce temps-là, un cocher qui savait bien mener son monde aux bons endroits, par exemple à la Glacière, à Chaillot ou dans la courtille de Mme Liard, au Roule, était en passe de se hisser jusqu'aux emplois les plus relevés. On quittait la glèbe natale; on revêtait la livrée de quelque seigneur débauché ou de quelque dame un peu dissipée, on s'appelait Champagne, Poitevin, La France, Normand, Picard, La Brie, La Roche et, si l'on avait un peu d'adresse dans l'esprit et de souplesse dans l'échine, on pouvait, après avoir étrillé beaucoup de chevaux ou lavé beaucoup de vaisselle, passer de l'office au salon et tenir, tout comme un autre, état de gros bourgeois ou même de gentilhomme. On quittait le justaucorps galonné sur les coutures et l'on endossait un habit brodé de velours. « Le corps des laquais, dit Usbek à Ibben, dans les *Lettres persanes*, le corps des laquais est plus respectable en France qu'ailleurs. C'est un séminaire de grands seigneurs. »

Jacob est né quelque part en Champagne, dans une ferme. Marivaux, avec cette imprécision pittoresque qui l'a toujours empêché de dessiner la figure d'une maison ou la forme d'un chapeau, a négligé de nous dire si son paysan vient des plaines crayeuses de Châlons ou des collines boisées parmi lesquelles l'Ourcq et la Vèle traversent des bouquets d'aunes et des clairières de genêts. Est-il né dans le bailliage de Reims ou dans celui de Vitry-et-Chaumont ou bien dans la Brie champenoise?

On voudrait que le narrateur nous indiquât, d'un trait, sur l'horizon, la silhouette d'un de ces logis d'autrefois, dont les pigeonniers et les toitures d'ardoise apparaissent dans les paysanneries d'Oudry, de Lépicié, de Jean-Paul de Marne, et jusque dans les pastorales de Lancret. Mieux encore, on désirerait que l'auteur nous ouvrît la porte de cette métairie champenoise, qu'il nous fît asseoir, près de la cheminée, sur le banc de bois, devant la table où le maître et les valets mangent du fromage et du pain bis. Nous causerions avec ces rustres. Ils nous mettraient au courant de leurs petites affaires. Du pas de leur porte, nous verrions se découper sur l'horizon les girouettes et les poivrières du manoir seigneurial. Nous saurions combien le fermier doit donner, par an, de gerbes de blé et de cuvées de vin. Nous pourrions apprendre, par la communication de la parole vivante, et non point par de sèches indications, jetées en guise de préface, l'état civil et la notice individuelle des habitants du château. Le fermier nous dirait, avec une malice sournoise, qu'il ne sait point comment son seigneur se nomme, vu que son seigneur a pris un nom de terre, et qu'il a enseveli, sous d'immenses richesses, le nom bourgeois qu'il tenait de ses aïeux.

En dépit du raisonneur de l'*École des femmes*, l'expérience démontre qu'il vaut mieux, même dans une société démocratique, s'appeler M. de la Souche ou M. de l'Isle, qu'Arnolphe ou Gros-Pierre.

Le seigneur dont dépend notre vigneron champenois, ce seigneur, auquel il ne manque que d'être noble pour être gentilhomme, vient de s'allier à

d'illustres maisons par le mariage de deux de ses fils, dont l'un a pris le parti de la robe et l'autre celui de l'épée. On connaît leur origine, mais on n'en parle plus. Le tour est joué. « La noblesse de leurs alliances a achevé d'étourdir l'imagination des autres sur leur compte; de sorte qu'ils sont confondus avec tout ce qu'il y a de meilleur à la cour et à la ville. » Et rien n'empêche ces maltôtiers de fréquenter des princes, seigneurs et pairs, des maréchaux de France, des colonels généraux et des chevaliers de l'Ordre.

Jacob (il faut nous résigner à garder au paysan parvenu ce nom biblique et vague) sait semer, labourer la terre, travailler la vigne. Mais ces occupations rustiques ne suffisent pas à son ambition. Il quitte le clocher de sa paroisse, et vient à Paris pour conduire des barriques de vin au pas de deux percherons, chez son seigneur (dont nous ne connaîtrons pas davantage le nom propre). Mis en goût par l'accueil qui est fait à sa bonne mine, il demeure dans la grande ville, et forme la résolution d'y faire son chemin.

La maison où il sert (et dont nous ne saurons jamais ni la rue ni même le quartier où elle est située) ne laisse pas d'être fort divertissante.

Voici l'emploi du temps de la dame du logis, personne aimable et frivole, qui a « de la hauteur et de l'embonpoint ».

Lever à une heure après midi. Toilette longue et minutieuse. C'est l'instant où madame, au saut du lit, « reçoit ses amants » (ici, l'auteur, d'ordinaire si discret, devient presque brutal). Tandis que les cham-

brières agrafent les jarretières de madame, lui ajustent son « corps à baleine », lui chaussent ses mules, et lui prodiguent ses fards, pâtes, mouches, odeurs, rubans, tresses, aigrettes, tandis que la coiffeuse ouvre la boîte à poudre, et arrange le savant édifice des cheveux en *dorlotte*, en *papillon*, en *équivoque*, en *désespoir* ou en *culbute*, madame s'occupe à décacheter des billets doux. Elle se demande si elle doit répondre par un *sentiment* à l'*attrait* que tel galant lui déclare. Elle médite pour savoir si telle *conformité* doit s'achever par la *passion* ou s'arrêter aux strictes limites de la *sympathie*. Elle réfléchit aux conséquences d'une *fantaisie*, d'une *épreuve*, d'une *passade*. Elle ne se donne pas la peine d'enfermer toutes ces reliques compromettantes dans un tiroir à secrets. Négligemment, elle laisse traîner sur le velours des sofas, sur les chiffonniers, sur le « coffre aux robes », les lettres de rendez-vous, les portraits, les mèches de cheveux, tout le bric-à-brac de ses caprices. Le mari, qui d'ailleurs habite un logis fort éloigné de l'appartement de cette dame, s'aperçoit de ce manège et ne s'en scandalise point.

Le bichon jappe. On frappe, c'est quelque amoureux ou quelque solliciteur, un soupirant qui veut faire agréer ses cadeaux ou un auteur qui veut faire lire ses livres. Les dames de ce temps-là ne faisaient nulle difficulté d'ouvrir leur porte à ces visiteurs indiscrets. On sait que Mme Dupin de Francueil jeune femme d'un vieux financier et châtelaine de Chenonceaux, reçut Jean-Jacques Rousseau « à sa toilette, les bras nus, les cheveux épars, son peignoir mal arrangé ».

Tous les soirs, à cinq heures, spectacles. Marivaux ne nous donne point de détails sur ces divertissements. Mais l'histoire du *Paysan parvenu* se passe vers l'année 1735, et nous pouvons suppléer à la parcimonie du narrateur. Madame va aux Italiens, aux Français, à l'Opéra, sous prétexte de se pâmer, à la clarté des bougies, devant les poèmes de Voltaire, devant la musique de Rameau, devant les grâces frelatées de Mlle Le Breton, devant les décors de Parrocel ou de Servandoni, en réalité pour écouter les fadaises de quelque chevalier à la mode ou de quelque robin musqué. Après le spectacle, souper aux Porcherons ou au Port à l'Anglais. Après quoi, il est de bon ton d'aller manger des macarons et boire du ratafia au pont de Neuilly. On rentre à la maison quand sonne l'*Angelus*. De temps en temps, on joue au lansquenet, à la bassette, au pharaon. Non pas que ces jeux soient amusants. Mais c'est qu'ils sont défendus par arrêts du Conseil et par ordonnances de police.

Si Jacob avait apporté, de sa ferme champenoise, quelques scrupules, il les aurait vite perdus en pareille société. Les étapes de sa fortune furent rapides.

Après avoir séduit une jeune chambrière dont il dissipa les économies, il trouva sur son chemin une vieille fille de cinquante ans, fort dévote, fort riche, à laquelle il plut par sa jeunesse et par sa verdeur. Il ne craignit pas de se marier avec elle pour avoir de l'argent. « Bah! songeait-il avec philosophie, la vie se passe, et plus on va plus on se crotte. »

Lorsqu'on est résigné à se crotter par monts et

par vaux, on peut aller loin. Jacob ne se contente pas d'épouser un sac d'écus. Il profite de cette aubaine pour se divertir. La disproportion d'âge entre deux époux excuse l'infidélité. Jacob suivant cette maxime fait la cour à une dame. Mais il est trompé par cette dame, et cette expérience lui enlève les derniers vestiges de la confiance qu'il accordait au genre humain. Guéri des amourettes, notre héros se pousse dans les antichambres et dans les cabinets des ministres. Sa fortune est désormais établie. Le voilà contrôleur général des fermes en Champagne, fermier-général et seigneur de ce même village d'où il était sorti en sabots.

Ce roman s'achève par des peintures édifiantes. Jacob, n'ayant plus rien à désirer, devient respectable. Le *Benedicite*, la *Bonne éducation*, la *Mère laborieuse* et tous les tableaux de famille où s'est répandue l'âme du bon Chardin ne sont pas plus touchants que les derniers chapitres du *Paysan parvenu*.

Marivaux a très bien vu quelques-uns des résultats où devait aboutir le mouvement social de son siècle. Une noblesse qui ne donnait plus l'exemple des vertus nobles était nécessairement condamnée à favoriser le progrès des intrigants de bas étage. Quand les petits sont scandalisés par les grands, ils deviennent eux-mêmes des sujets de scandale. Ils renchérissent sur les vices de leurs maîtres, en les imitant. La fête perpétuelle du XVIII^e^ siècle a fait naître des trouble-fête d'abord inoffensifs et ensuite redoutables. Jacob a été encouragé par l'exemple de Turcaret. Et c'est le comte Almaviva qui, en fin de compte, est responsable du terrible Figaro.

CHAPITRE IV

LE MARIVAUDAGE

Si le nom de Marivaux n'est plus guère prononcé que par les personnes qui s'occupent — comme on dit — de littérature ou de théâtre, en revanche le substantif *marivaudage* et le verbe *marivauder* se rencontrent assez souvent dans notre phraséologie coutumière, et il n'est pas nécessaire, pour les prononcer d'un air entendu, de porter un jabot de dentelles ni une jupe à falbalas, ni même de connaître la *Double Inconstance* ou les *Serments indiscrets*.

Qu'est-ce que le marivaudage? Que fait-on, ou qu'est-on censé faire lorsqu'on marivaude? Telles sont les questions que nous allons examiner.

N'ayant pu, apparemment, mettre dans sa vie l'amour parfait dont il se sentait capable, Marivaux prodigua, dans ses comédies romanesques, la peinture minutieuse de cette passion. Tout son théâtre — ce théâtre où il n'y a pas un seul adultère — pourrait porter ce titre qui est celui d'une de ses plus jolies pièces : *le Triomphe de l'Amour*.

Le théâtre de Marivaux est une sorte de temple où des voix jeunes chantent du matin au soir, sur un ton gracieux et un peu grêle, les litanies de l'Amour vainqueur. « Quand l'amour parle, il est le maître », dit un personnage des *Fausses Confidences*. « Sans l'aiguillon du plaisir et de l'amour, dit Lélio, notre cœur est un vrai paralytique; nous restons là comme des eaux dormantes, qui attendent qu'on les remue pour se remuer. » Et tout le monde, chez Marivaux, répète ce refrain. Parfois même, la mode et la coutume ont induit cet esprit inventif en des mythologies qui nous semblent maintenant surannées comme les panneaux d'un vieux paravent. La *Réunion des amours*, qui fut jouée par les Comédiens français le 9 novembre 1731, est une allégorie délicieusement rococo, où l'on voit la sage Minerve réconcilier et unir pour toujours le dieu de la volupté et le dieu du sentiment qui, jusque-là, paraît-il, avaient vécu en frères ennemis.

Il a prévu le reproche de monotonie que l'on pourrait lui objecter : « J'ai guetté, disait-il, dans le cœur humain toutes les niches différentes où peut se cacher l'amour, *lorsqu'il craint de se montrer*, et chacune de mes comédies a pour objet de le faire sortir de ces niches ». Et il ajoutait, en parlant de son théâtre : « Dans mes pièces, c'est tantôt un amour ignoré des deux amants; tantôt un amour timide qui n'ose se déclarer; tantôt enfin *un amour incertain et comme indécis*, *un amour à demi né*, *pour ainsi dire*, *dont ils se doutent sans en être bien sûrs* et qu'ils épient au dedans d'eux-mêmes avant de lui laisser prendre l'essor. »

Aux yeux de Marivaux, l'amour, même lorsqu'il est timide, purifie et embellit tout ce qu'il touche. C'est un « penchant qui lie les âmes ». C'est un « sentiment glorieux ». Il s'associe naturellement avec les plus éminentes vertus. Allons plus loin, cette passion est « si douce, si noble, si généreuse », qu'elle « ressemble elle-même à une vertu ».

Où sommes-nous ici? Au commencement du XVIII^e^ siècle? Parmi les divertissements et les propos dont le souvenir demeure attaché comme une salissure à la mémoire du Régent? Dans le temps où les courtisans de Louis XIV, métamorphosés en roués, étonnaient le monde par le cynisme et la bassesse de leurs galanteries? Il n'y paraît pas. Ce coup d'aile imprévu nous emporte, semble-t-il, plus loin encore que l'*Astrée*, vers le pays enchanté où le douloureux Tristan aima si fort Yseult la Blonde, vers le temps fabuleux où Lancelot du Lac disait tout bas à la reine Guenièvre : « Dame, vous m'avez dit en me quittant : *Adieu, beau doux ami.* Jamais ce mot, depuis ce temps, ne m'est sorti du cœur. C'est le mot qui fera de moi un vaillant homme si jamais je le suis. Ce mot me conforte en tous mes ennuis. Il m'a guéri de toute peine, gardé de tout péril, enrichi dans la pauvreté. »

Ainsi, la sentimentalité raisonneuse de Marivaux rejoint presque à travers les siècles, malgré une longue série de vulgarités et de platitudes, les chevaliers mystiques de la Table-Ronde, et ressemble, pour employer une expression qui lui est familière, à cette « franchise de cœur qu'avaient autrefois nos aïeux ». Sans en avoir l'air, cet homme

discret se sépare de ses contemporains, pour capter, en des coins inexplorés, un filet d'idéalisme, venu de ce large flot qui a jailli des profondeurs mêmes de notre conscience nationale et qui, dérivé de ces sources inépuisables que recelait l'âme des vieux Celtes, s'est répandu à travers le monde par la propagande efficace de nos plus grands écrivains. Il a cueilli des fleurs d'automne sur les rejets de nos vieilles épopées. Il a glané des bouquets d'arrière-saison sur les coteaux de ce Lignon où Honoré d'Urfé avait égaré ses rêveries. Les menues et fragiles merveilles de ce charmant esprit, ces comédies destinées à être jouées parmi les rubans roses, les volants et les « mignonnettes » sous des plafonds peints où voltigent des amours, voisinent avec ces colossales épopées que les héritiers des *harpeurs* bretons répandaient de château en château. Sa prose doucement passionnée s'allie naturellement avec cette poésie *courtoise* qui contait à la dame du temps jadis, en sa chambre enluminée de verrières peintes, des prouesses fines, des galanteries subtiles, des gageures de vaillance, des miracles d'amour. Dans les moralités sentimentales de Marivaux, comme dans les poèmes du vieux Chrestien de Troyes, les hommes n'existent que pour les femmes et par les femmes : « Femmes, s'écrie Lelio, dans la première *Surprise de l'amour*, vous nous ravissez notre raison, notre liberté, notre repos; vous nous ravissez à nous-mêmes ».

Mais entendons-nous. Les marquis de Marivaux sont les petits-fils raisonnables des paladins surexcités. La chaise à porteurs de ses marquises voisine

avec le palefroi des châtelaines d'antan. Soit. Mais Lucile, Hortense, Araminte exigent des stages utiles, tandis que Guenièvre et ses pareilles imposaient des épreuves insensées.

Aux yeux de Marivaux, l'amour tient lieu de toutes les vertus. Il est la vertu même. Seulement, faisons bien attention. Ce n'est pas ici le songe d'une nuit d'été. C'est une vision lucide, désirée par le cœur et éclaircie par la raison. Trop sincère et trop brave homme pour se dissimuler à lui-même ou pour dissimuler aux autres le danger de sa doctrine, il saisit l'occasion d'expliquer (sans recourir à l'aventure classique de Francesca de Rimini avec son beau-frère Paolo Malatesta) comment la capitulation des femmes vertueuses est quelquefois plus rapide que la chute des autres femmes. Supposez, dit-il, une « femme sage et vertueuse », aux prises avec « un amant tendre, soumis et respectueux ». Voici, neuf fois sur dix, ce qui se passe : « Elle lui impose silence, bien moins parce qu'elle hait que parce qu'elle s'est fait un principe de le haïr et de le craindre. Elle lui résiste, mais en résistant, elle entre insensiblement dans un goût d'aventures, elle se complaît dans les sentiments vertueux qu'elle oppose; ils lui font comme une espèce de roman noble qui l'attache, et dont elle aime à être l'héroïne.... L'amant demande pardon d'avoir parlé, et en le demandant, il recommence. Bientôt elle excuse son amour comme innocent, ensuite elle le plaint comme malheureux, elle l'écoute comme flatteur, elle l'admire comme généreux; elle l'exhorte à la vertu, et en l'y exhortant, elle engage la sienne.. .

Dans cet état, il lui reste encore le plaisir d'en regretter noblement la perte.... » Il y a tout un roman de George Sand dans ce petit morceau.

Marivaux n'a pas cédé à la tentation de parcourir le champ illimité où s'est espacée, depuis, notre fougueuse romancière. Mais, persuadé dans le fond de son cœur que l'amour est le grand ressort sans qui l'humanité s'arrêterait, et qu'une société qui lui résiste trop durement se suicide, il a entrepris de réconcilier l'amour avec la raison, avec les mœurs, avec les lois, avec les préjugés.

Il a rencontré naturellement, sur sa route, l'antique institution du mariage. Il l'a respectée. Certes, il connaît les inconvénients du mariage. Il en sait que parfois les lendemains de la noce sont décolorés par la désillusion, par les regrets. « Des gens, disait-il, s'épousent, ils s'adorent en se mariant, ils savent bien ce qu'ils ont fait pour s'inspirer mutuellement de la tendresse; elle est le fruit de leurs égards, de leur complaisance et du soin qu'ils ont eu de s'offrir toujours de part et d'autre dans une certaine propreté qui mît leur figure en valeur, ou qui du moins l'empêchât d'être désagréable; ils ont respecté leur imagination, qu'ils connaissaient faible, et dont ils ont craint, pour ainsi dire, d'encourir la disgrâce en se présentant mal vêtus. Que ne continuent-ils sur ce ton-là quand ils sont mariés? Et si c'est trop, que n'ont-ils la moitié de leurs attentions passées? Pourquoi ne se piquent-ils point d'être aimés, quand il y a plus que jamais de la gloire et de l'avantage à l'être? » Malgré tout, Marivaux ne consent pas à ébranler la coutume sécu-

laire selon laquelle les hommes et les femmes, en Occident, s'unissent légalement, par contrat notarié. Et il pense, avec raison, qu'il n'y a pas, au monde, de plus importante affaire que cet événement. Remarquez d'ailleurs que nos plus hardis bousculeurs de lois, Alexandre Dumas fils, M. Paul Hervieu, ont fait comme lui, et laissent décidément aux féministes, mâles et femelles, la thèse de l'union libre. Jusqu'à nouvel ordre, le mariage est encore, quand on s'aime, le meilleur moyen, le plus commode, le plus simple et le plus honnête de se rencontrer souvent.

Marivaux donc n'a pas touché au mariage. Régulièrement, à la fin de son troisième acte, il marie en bonne et due forme, par-devant notaire, sa jeune première et son jeune premier. Mais avant de procéder à cette cérémonie il montre, par des analyses consciencieuses, de quelles précautions il faut entourer une détermination si grave, afin qu'elle ne soit pas incompatible avec le bonheur. Chacune de ses comédies est une aimable leçon de prudence et une invitation réitérée aux circonspections qui aboutissent à la suprême félicité. Ainsi, ce moraliste délicat, et qui de loin semble timide, allait à l'encontre des travers de son siècle. Au moment même où il était de bon ton de dire que le mariage n'est une grosse affaire que pour les petites gens, dans le siècle où le prince de Lambesc fut à la mode pour avoir répété partout qu'il n'aimait point Mlle de Montmorency, et qu'il l'épousait pour son argent, quelques années avant le jour où le ministre Choiseul se vantait de n'avoir pas

mis plus de six heures pour nommer son frère lieutenant général et pour le marier ensuite, ce dramaturge paradoxal ne badinait pas avec l'amour et prenait le mariage au sérieux. Il a exprimé ce désir secret, qui était celui de toutes les femmes de son temps, et qui appelait, à la place du séducteur, froid, cruel, méprisant, la grâce attendrie de l'homme vraiment *sensible*. Par là, il a préparé son siècle à un « état d'âme » nouveau. Dans le siècle de Lauzun et de Tilly, de Faublas et de Valmont, il a protesté contre le genre d'amour qui implique le mépris de la femme. Il a blâmé, d'autre part, cette sorte de mariage qui consiste uniquement à *s'établir* pour faire une fin. Par là, il mérite d'être entendu de nous, s'il est vrai, comme on le dit, que, sans prétendre aux élégances de Choiseul ou de Lambesc, nous avons cependant une tendance à considérer le mariage, maintenant surtout qu'il est atténué par le divorce, comme un accident négligeable, une formalité bourgeoise, — s'il est vrai enfin que nos jeunes filles s'y destinent parfois sans grande conviction, avec un zèle simplement exigé par les convenances.

Les dramaturges scandinaves, qui traitent volontiers, à la suite de M. Dumas, cette question du mariage, nous montrent ordinairement, par le spectacle de leurs révoltées et de leurs névrosées, ce qui se passe, après le sacrement, dans les ménages mal assortis. C'est fort laid. Autrefois, exception faite pour la *Princesse de Clèves*, on racontait peu, du moins en public, l'histoire des femmes mariées. Le roman féminin était censé finir la veille du mariage. Mari-

vaux s'est plu à nous dire ce qui devrait se passer avant cette grande aventure. C'est pourquoi il fut un biographe de jeunes filles.

Ainsi se dessinait, dans l'esprit de Marivaux, ce type idéal de la jeune Française, qui se généralisera peut-être un jour, que l'on commence à apercevoir çà et là, dans le monde où l'on travaille : la jeune fille comme nous la souhaitons, la figure nécessairement nouvelle, que de nouvelles mœurs façonnent parmi nous dans l'élite, la forme neuve d'un genre qui évolue comme tout le reste, la frappe récente d'une médaille qui a été remise à la fonte et dont le métal est resté pur. Cette jeune Française n'a plus, j'en conviens, les paupières baissées d'Agnès, ni le maintien d'Angélique, ni les retraites pudibondes ni les attitudes penchées de « mam'selle Nitouche ». Elle n'a pas non plus cet *esprit de bagatelle*, que Marivaux a noté chez les femmes de son temps. Les vieux messieurs disent peut-être, au cercle, que son allure est trop vive et décidée. Elle sait tendre la main franchement, loyalement. Elle entre dans la vie, les yeux ouverts, rebelle aux mensonges, prête à la vaillante acceptation de tous les devoirs, résolue à se donner sans réserve à l'élu qu'elle aura choisi, préservée de toute souillure par le respect de soi-même, plus exposée sans doute que les pensionnaires d'autrefois, mais fortifiée, trempée, comme une fille de bonne race, contre les dangers dont elle a le sentiment vague, par l'usage qu'on lui laisse faire de sa volonté. Vraiment, je préfère à toutes les simagrées des « petites oies blanches » la droiture de son regard, sa franchise

gaie et la probité de son cœur. Incomparable amie, femme dont la tendresse est douce et forte, on peut répéter en son honneur ce mot de l'Écriture : « Elle est comme une fleur de joie épanouie dans la maison ».

Et l'on voit, d'autre part, ce que le peintre de cette ravissante image pense de ceux qui cherchent dans le mariage autre chose que les plus profondes délices auxquelles puisse aspirer notre cœur. On a vu comme il traite ces unions de « convenance » ou de « raison », qui enthousiasment les mères prudentes, font pleurer de joie les grands-parents et les tantes, égalisent deux piles de gros sous, et brisent d'avance un nombre infini de destinées, en jetant dans une impasse deux malheureux. Il est peut-être, en France, le premier auteur de comédies qui ait pris l'amour tout à fait au sérieux. Il est le peintre des fiançailles merveilleuses. Il a écrit avec délices l'exquise préface du mariage d'inclination.

Les jeunes gens, les jeunes filles, les veufs et les veuves de Marivaux, tous gens qui ne se recherchent que pour le bon motif, ont tellement peur de tomber dans la misère des unions mal assorties, qu'avant de prononcer les mots irréparables qui lient pour jamais, ils s'interrogent sans relâche, scrutent leurs sentiments, s'efforcent de *voir clair dans leur cœur*, poussent jusqu'aux dernières limites, presque jusqu'à la torture de l'âme inquiète, l'analyse infinitésimale de soi. Dans cet *Embarquement pour Cythère*, ils ont peur des exagérations, des emphases, des grimaces par lesquels on ment aux autres et à soi-même. Tous et toutes, ils ont fait l'impossible rêve d'être aimés pour eux-mêmes. De

là ces déguisements, ces mystères par lesquels ils compliquent si volontiers les *Jeux de l'Amour et du Hasard*. Ils mettent à haut prix l'octroi de leur main et de leur cœur, et ne veulent se donner qu'à bon escient. Ils attendent le moment des invincibles sympathies. Ils sont toujours en examen de conscience et en confession mutuelle. Ils veulent l'*Accord parfait*. Ils cherchent l'amour vrai, l'amour simple, l'amour pur. Voilà pourquoi ils ont toujours martel en tête. Ici, chaque soupirant pourra répéter, après la noce, à celle qu'il aime, ce que M. de Clèves disait à la princesse : « Si je savais une femme telle que vous éprise d'un autre que moi, je quitterais le personnage d'amant et d'époux pour la conseiller et la plaindre ». Le théâtre entier de Marivaux mériterait de porter ce titre, qui est celui de sa huitième comédie : *les Sincères*.

Il y a, pour chacun de nous, dans le vaste univers, une personne qu'il faut attendre, et qu'il ne faut pas manquer lorsqu'on l'a trouvée. Il y a des apparitions qu'il ne faut pas négliger pour une ombre vaine. Il y a une personne, longtemps inconnue, à qui chacun de nous pourrait dire ce que Mlle de Lespinasse disait au chevalier de Guibert : « Je souffre, je vous aime et je vous attends ». L'essentiel est de se bien connaître et de savoir par qui l'on mérite d'être aimé.

Cet examen de conscience, dicté par une probité inquiète, — cette application à éviter les illusions qui trompent, à déjouer les pièges du caprice et de la fantaisie, à mettre au service du sentiment les plus subtiles lumières de la raison, — ce souci d'éloigner

les duperies qui nous font manquer l'heure du berger ou de la bergère par une trop grande application à la retarder, ou par une hâte excessive à la vouloir saisir, — l'habitude de raisonner sur les inclinations qui nous font pencher d'un côté ou de l'autre, — l'esprit de finesse employé à découvrir les plus secrets mouvements de notre sensibilité, — par conséquent l'usage conscient d'un style ajusté à la ténuité de ces enquêtes, style qui n'est pas exempt de recherche, mais qui abonde en trouvailles décisives, — voilà précisément le marivaudage.

Le marivaudage n'est donc point, comme on l'a cru, le dictionnaire de la fade galanterie, c'est le formulaire des scrupules du cœur. C'est la recherche romanesque des solutions raisonnables, et l'art d'éviter adroitement les engagements téméraires. C'est le bréviaire de tous les artifices par où les gens qui ont beaucoup d'esprit peuvent aboutir à la simplicité. « On croit voir, disait Marivaux, on croit voir partout, dans toutes mes comédies, le même genre de style, parce que le dialogue y est partout l'expression *simple* des mouvements du cœur. La vérité de cette expression fait croire que je n'ai qu'un même ton et qu'une même langue, mais ce n'est pas moi que j'ai voulu copier, *c'est la nature*, et c'est peut-être parce que ce ton est naturel qu'il a paru singulier. »

Il y a sous le charme de Marivaux beaucoup de santé morale. Cet homme d'esprit, exempt d'ironie, a voulu réconcilier la franchise avec la politesse, le désir de plaire avec l'ambition d'être véridique, le souci d'être honnête avec le soin d'être aimable. Le

marivaudage, c'est l'amour qui se querelle avec lui-même et qui finit par être heureux presque malgré lui; c'est l'amour qui cause, mais qui cause pour s'épurer et pour s'ennoblir.

On voit les différences qui séparent le marivaudage du moderne *flirt*. Il y aurait quelque impertinence et quelque anachronisme à vouloir les indiquer.

Marivaux, qui ne fut guère chanceux pendant sa vie, ne le fut guère davantage après sa mort. Les circonstances furent telles qu'il parut bien vite, même à ceux qui goûtaient sa manière, un isolé et un dédaigné. Au moment où il mourut, il y eut, pour ainsi dire, un tournant dans son siècle. L'énorme bâtisse de l'*Encyclopédie*, maçonnée par des gens peu enclins au marivaudage, commença d'inquiéter l'esprit humain. Les années qui suivirent furent marquées par les premières déclamations de Rousseau. Buffon entreprit ses vulgarisations majestueuses. On se mit à discuter en public, non plus sur les nuances fugitives des passions amoureuses, mais sur la société et la propriété, sur la théorie de la matière vivante et de l'organisation spontanée, sur la morale de l'instinct animal et de l'intérêt bien entendu, sur la bonté originelle de l'homme et sur les erreurs de la civilisation.... La lourde logique des matérialistes fit fureur chez les fermiers généraux et même chez les marquises. La propagande de Rousseau engagea les mondains à médire de la vie mondaine. On affecta, selon l'exemple et les préceptes du *Vicaire savoyard*, de mépriser les salons, les jets d'eau, les bosquets, les berceaux de verdure, le clavecin, les nœuds, les

colifichets, et de préférer à tous les falbalas un buisson d'épines, une haie, une grange, un pré et le fumet d'une omelette au cerfeuil. On voulait revenir à la nature. Les femmes faisaient semblant de renoncer aux plaisirs de la conversation sentimentale, et aspiraient à l'honneur d'être uniquement nourrices. L'auteur d'*Émile* faisait entrer l'enfant, le berceau et la layette dans la littérature, et réconciliait la maternité avec la mode. Les hommes affectaient déjà de songer avec emphase aux problèmes de la dépopulation. Le siècle devenait pastoral avec fureur, et l'on confondit le retour à la nature avec l'abolition de la société. Les faiseurs de sermons remplaçaient les diseurs de compliments. Les moralisateurs succédaient aux moralistes, et semblaient dire des choses nouvelles parce qu'ils parlaient sur un ton nouveau. Voltaire, qui savait se plier à toutes les exigences de l'opinion, écrivit son *Commentaire des délits et des peines*, et improvisa son *Dictionnaire philosophique*, afin de faire oublier qu'à ses débuts il n'avait guère été qu'un Fontenelle moins la bonne éducation. Les peintres s'appliquaient à suivre la route indiquée par Vien, « sectateur » des Grecs, et s'acheminaient vers la solennité de David. En même temps, la manie des archéologues substituait une architecture néo-classique aux menus décors, aux lambris légers, aux volutes et aux courbes, à toutes les sinuosités et à toutes les inflexions où s'était plu la fantaisie du siècle commençant. La saison clémente où l'esprit et la manière de Marivaux avaient fleuri comme en serre chaude était finie. Entre d'Holbach et La Mettrie, entre la colonnade de Saint-

Sulpice et les murailles de l'Odéon, il n'y avait pas de place, apparemment, pour l'auteur du *Jeu de l'Amour et du Hasard.*

Nous venons de voir pourtant que, par l'usage qu'il fit de son rare talent, par la hardiesse voilée de ses tentatives, par la générosité de sa propagande morale et (j'oserais dire si ce mot n'était devenu dans ces derniers temps un mot trop gros) par ses préoccupations sociales, il mérite — si différent qu'il soit de ses successeurs immédiats — d'être replacé dans le mouvement général du XVIII^e^ siècle. Le « souffle vigoureux de la philosophie », comme disait le baron Grimm, aurait dû épargner la floraison charmante et salutaire du marivaudage. Mais les précurseurs sont toujours plus ou moins méconnus. On ne remarque point que Marivaux, avant la prédication de Rousseau, avait conseillé discrètement le retour à la sincérité, à la simplicité, à la nature. On oublia que les spirituelles maximes de l'*Indigent philosophe* recommandaient, avec moins de fracas, les mêmes réformes que les tirades du *Vicaire savoyard.* Son théâtre, presque oublié pendant de longues années, a reconquis, dans ces derniers temps, la faveur du public délicat. Ce n'est pas assez. A présent, notre auteur doit être retiré du coin d'étagère où l'on avait coutume de le reléguer comme un gentil bibelot; il reprend sa place dans la lignée des nobles écrivains, qui ont su associer à l'art de peindre les hommes le souci de les amender, et à l'habitude d'observer le réel le culte passionné de l'idéal.

FIN

TABLE DES MATIERES

PRÉFACE..... v

PREMIÈRE PARTIE

CHAP. I. — Les débuts de Marivaux dans le monde et au théâtre..... 13
— II. — Marivaux journaliste..... 36
— III. — Les ennemis et les amis de Marivaux. — Les cafés. — L'Académie. — Dernières années de Marivaux..... 74

DEUXIÈME PARTIE

CHAP. I. — Les personnages de Marivaux : jeunes filles et jeunes femmes..... 93
— II. — Marianne..... 156
— III. — Le Paysan parvenu..... 169
— IV. — Le marivaudage..... 177

4354. — Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 11-24.

697

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2003
Z5D4
19--

SIGMUND SAMUEL LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 11 06 01 018 8